THÉATRE CLASSIQUE FRANÇAIS

Corneille

THÉATRE

Présenté et annoté par

JACQUES LEMARCHAND

le club français du livre

1958

Tome 3.

Pompée.

Le Menteur.

La Suite du Menteur.

Rodogune.

Théodore Vierge et Martyre.

Héraclius, Empereur d'Orient.

Andromède.

POMPEE

Tragédie

NOTICE

Pompée, publié pour la première fois en 1644 sous le titre *la Mort de Pompée,* a été joué, vraisemblablement au Théâtre du Marais, dans l'hiver 1642-1643. Cette tragédie précède de fort peu la comédie du *Menteur,* et, dans la préface de cette comédie Corneille écrit : "On aura de la peine à croire qu'elles *(ces deux pièces de théâtre)* soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes..."

La raison qui a poussé Corneille à écrire *Pompée,* il l'a donnée lui-même, et c'est une raison qui tient un peu de la gageure. "J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna* et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir." Nous avons déjà souligné, à propos du *Cid,* à propos de *Clitandre,* la sorte de timidité qu'éprouvait Corneille à l'égard des critiques de son théâtre. C'est un trait de son caractère sur lequel il faudra revenir lorsque le moment sera venu d'ébaucher un portrait en pied de Corneille. Sûr de soi, orgueilleux même, et avec des pointes de vanité dont témoignent quelques-uns de ses poèmes, il n'en éprouve pas moins, et fréquemment, le besoin de se justifier, de relever des défis. Il lui arrive, et il lui arrivera, d' "en appeler au public", mais toujours ce sont les gens de cour et de salons qu'il veut convaincre. Ce n'est qu'en apparence que le triomphe public du *Cid* l'a consolé de l'aigreur de ses confrères. Il a gardé de cette querelle la pire blessure : l'inquiétude. *Polyeucte,* et même si c'est pour les mauvaises raisons que j'ai dites, a connu le succès : mais il a suffi que des "censeurs" aient déclaré que le style en était moins noble que celui de *Cinna* pour

que Corneille, piqué, s'engage à prouver à ces censeurs qu'il peut faire des vers pompeux...

Et il les fait, en effet, très facilement et très bien. Gardons-nous de donner au mot "pompeux", lorsque Corneille l'emploie, le sens péjoratif qu'il a pris pour nous, un peu grâce à Corneille, d'ailleurs. La pompe est, pour Corneille et ses contemporains, le simple signe de la noblesse et de la magnificence. Seule la lente dégradation des mots donne maintenant à celui-ci, pour équivalent, le mot, vulgaire, de "pompier". Dans *Pompée,* le vers est toujours noble et fortement frappé, la pensée directe et forte. Il est non moins certain que l'allure générale de la tragédie est, malgré les passions qui s'y expriment, froide et raisonneuse.

En voici le sujet, tiré de l'histoire, et surtout du poème de Lucain, *la Pharsale,* pour lequel Corneille avait une admiration qu'on lui a reprochée, Boileau surtout, beaucoup plus tard, et assez méchamment. Mais Lucain, poète latin d'origine espagnole (il était, comme le tragique Sénèque, né à Cordoue) attirait Corneille par la facture solide, le ton d'axiome, de formule lapidaire, qu'il donne à ses vers. A ce ton, le sujet choisi par Corneille s'adapte à merveille. *Pompée* est, un peu, la Clémence de César, comme *Cinna* était la Clémence d'Auguste. Là s'arrête le rapprochement. Ptolomée, roi d'Egypte, apprend que Pompée, vaincu à Pharsale par César, vient lui demander asile et protection. Ptolomée, qui est jeune, fourbe, et mal conseillé, pense qu'accorder cet asile à Pompée c'est se brouiller avec César. D'autre part, Pompée a entre les mains, du père de Ptolomée, un testament d'après lequel le royaume d'Egypte doit être partagé entre Ptolomée et sa sœur Cléopâtre. Ptolomée a donc un double intérêt à la disparition de Pompée, et il le fait tuer dès son arrivée en Egypte. De ce meurtre il entend se faire une gloire auprès de César, amoureux de Cléopâtre, et qui débarque à son tour en Egypte. Mais César affirme qu'il voulait respecter la vie de Pompée, seul ennemi digne de lui qu'il se reconnût. Cela est dit avec beaucoup d'émotion et de grandeur, mais il ne s'agit que d'une clé-

mence à retardement, et peut-être politique : quelqu'un a agi, on peut bien le désavouer. La femme de Pompée, Cornélie, paraît, qui exige le châtiment des assassins de son époux. Du coup César devient dangereux pour le jeune Ptolomée, qui envisage de le faire assassiner, dans le temps même qu'il exprime à César ses regrets de la mort de Pompée. Mais l'insistance de Cornélie auprès de César, la découverte du complot de Ptolomée, la mort de celui-ci, tué dans un combat contre les soldats de César, permettent à César de se montrer plus grand et clément que jamais. Il honore la mémoire de son ennemi Pompée, donne à Cornélie les moyens de regagner l'Afrique où elle retrouvera son père et ses frères. Il mettra sur le trône d'Egypte Cléopâtre, qui le supplie, avec grandeur d'âme, de renoncer à l'amour qu'il lui voue. Avec non moins d'ampleur César affirme cet amour.

Les beautés verbales de *Pompée* ne peuvent en dissimuler la sécheresse de conception. C'est une tragédie faite "à froid", techniquement réussie, et dans laquelle l'amour de César pour Cléopâtre ressemble vite à la plus froide galanterie, ses générosités apparaissent des combinaisons, et les manœuvres tortueuses de Ptolomée, ce qu'elles sont, les gaucheries et les enfantines sottises d'un souverain trop jeune pour exercer le pouvoir.

Ce qui rend la représentation de *Pompée* difficile, — l'expérience qu'en a faite la Comédie-Française en 1955 en témoigne, — c'est que tous les rôles sont des "premiers rôles". Ce qui ne pose pas seulement des problèmes de distribution, mais aussi, pour le spectateur, des problèmes subtils : quel est le "héros" de la tragédie? Est-ce César? Mais ce qu'il entre d'équivoque dans l'hommage rendu à l'ennemi mort amoindrit la force du personnage. N'est-ce pas plutôt Cornélie? La dignité dont elle témoigne, la hautaine assurance qu'elle donne à César que quoi qu'il fasse pour elle il n'en demeurera pas moins son ennemi, et qu'elle emploiera toutes ses forces à sa ruine, peut aussi lui conférer le titre d'héroïne de la tragédie. Mais ne serait-ce pas aussi Pompée lui-même, personnage invisible, mais dont la vie, la mort, la réputa-

tion, et l'amour que lui voue sa veuve, et le respect dont l'entoure César triomphant, font finalement le grand meneur de jeu de la tragédie ? Aux côtés de sa grande ombre, ni Cléopâtre — amoureuse par intérêt d'un César de cinquante-deux ans — ni Ptolomée, piètre politique, ne peuvent soutenir la comparaison.

Pompée est dédié au cardinal de Mazarin, en témoignage de reconnaissance pour la pension que celui-ci a maintenue à Corneille après la mort de Richelieu[a].

Le succès de *Pompée* dut être assez vif, puisque vingt ans après sa création la troupe de Molière le jouait. Depuis la fin du XVIIe siècle ses reprises ont été assez rares à la Comédie-Française. Parmi les plus illustres comédiennes qui servirent *Pompée* on peut citer Adrienne Lecouvreur dans le rôle de Cornélie, Mademoiselle Clairon dans celui de Cléopâtre.

J. L.

[a] Dédicace que suivit un poème où la gratitude semble emprunter le langage épique, et duquel nous extrayons ces vers :

C'est toi, grand cardinal, homme au-dessus de l'homme,
Rare don qu'à la France ont fait le ciel et Rome,
C'est toi, dis-je, ô héros, ô cœur vraiment romain,
Dont Rome en ma faveur vient d'emprunter la main.
Mon bonheur n'a point eu de douteuse apparence :
Tes dons ont devancé même mon espérance,
Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.

A MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME

CARDINAL MAZARIN

MONSEIGNEUR,

Je présente le grand Pompée à Votre Eminence, *c'est-à-dire le plus grand personnage de l'ancienne Rome au plus illustre de la nouvelle. Je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi un héros qui dans sa bonne fortune fut le protecteur de beaucoup de rois, et qui dans sa mauvaise eut encore des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de* Votre Eminence *qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Égypte. Il l'espère, et avec raison, puisque dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déjà su de la voix publique que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet*

Etat ne sont point fondées sur d'autres principes que ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zèle, et non pas des devoirs de votre naissance. Il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses prédécesseurs, par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle enfin que la solidité de votre prudence et la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement, qu'il semble que ce soit vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siècles :

Tu regere imperio populos, Romane, memento*.

Voilà, Monseigneur, *ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français :*

Pauca, sed a pleno venientia pectore veri**.

Et comme la gloire de Votre Eminence *est assez assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faiblesse de mes pensées, ni la rudesse de mes expressions, qui pourraient diminuer quelque chose de son éclat; et je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une protestation très sincère et très inviolable d'être toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

* "Toi, Romain, songe à gouverner les peuples". Virgile, *Enéide,* VI, 852.

** "Peu de mots, mais qui viennent d'un cœur qu'emplit la vérité". Lucain, *Pharsale,* IX, 189.

AU LECTEUR

Si je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes derniers ouvrages, et te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette histoire est tirée, afin que tu pusses remarquer en quoi je m'en serais écarté pour l'accommoder au théâtre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poème, et j'aurais à rapporter des livres entiers de presque tous ceux qui ont écrit l'histoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poète Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois passages qui ne viennent pas mal à mon sujet. Le premier est un épitaphe * de Pompée, prononcé par Caton dans Lucain. Les deux autres sont deux peintures de Pompée et de César, tirées de Velleius Paterculus **. Je les laisse en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grâce et de leur force ; les dames se les feront expliquer.

* *Epitaphe* était alors constamment du genre masculin.

** *Velleius Paterculus :* historien latin (19 av. J. C. — 31 ap. J. C.), soldat et homme politique. De son œuvre, qui fut abondante, il ne nous est parvenu que des fragments.

EPITAPHIUM POMPEII MAGNI

(Cato, apud Lucanum, lib. IX.)

Civis obit, inquit, multum majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo,
Cui non ulla fuit justi reverentia : salva
Libertate potens, et solus plebe parata
Privatus servire sibi, rectorque senatus,
Sed regnantis, erat. Nil belli jure poposcit;
Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.
Immodicas possedit opes, sed plura retentis
Intulit; invasit ferrum; sed ponere norat.
Prætulit arma togæ, sed pacem armatus amavit.
Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.
Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam
Fortuna domini. Clarum et venerabile nomen
Gentibus, et multum nostræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Sylla Marioque receptis,
Libertatis obit; Pompeio rebus adempto
Nunc et ficta perit. Non jam regnare pudebit,
Nec color imperii, nec frons erit ulla senatus.
O felix, cui summa dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses!
Forsitan in soceri potuisses vivere regno.
Scire mori, sors prima viris; sed proxima cogi.
Et mihi, si fatis aliena in jura venimus,
Da talem, Fortuna, Jubam; non deprecor hosti
Servari, dum me servet cervice recisa.

ÉPITAPHE DU GRAND POMPÉE

"Un citoyen est mort, dit-il, qui, sans connaître aussi bien que nos ancêtres la limite du droit, fut cependant un exemple utile en cet âge où s'est perdu tout respect de la justice; puissant, il ne porta pas atteinte à la liberté, et seul, quand le peuple était prêt à l'accepter pour maître, il resta simple citoyen; c'était le chef du Sénat, mais du Sénat souverain. Il ne s'arrogea rien par le droit de la guerre, ce qu'il voulait qu'on lui donnât, il voulait qu'on pût le lui refuser. Il posséda des richesses excessives, mais il en versa plus au trésor qu'il n'en garda pour lui. Il saisit le fer, mais il savait le déposer; il préféra les armes à la toge, mais, sous les armes, il aima la paix; général, il prenait avec joie le pouvoir; il le quitta sans regret. Sa maison fut chaste, fermée au luxe et ne se laissa jamais corrompre par la fortune du maître. C'était un nom illustre et révéré des peuples, un nom qui fit beaucoup pour la gloire de notre cité. Jadis par le retour triomphal de Marius et de Sylla, la liberté véritable périt : par la mort de Pompée, l'image même en est aujourd'hui perdue. On ne rougira plus de régner; il n'y aura plus de

déguisement à la tyrannie, plus d'apparence même de Sénat. Heureux, toi qui rencontras le jour suprême après la défaite, toi qui n'eus pas à chercher l'épée que t'offrit le crime de Pharos ! Peut-être aurais-tu pu vivre sujet de ton beau-père. Savoir mourir, c'est le premier des biens pour l'homme de cœur; le second, c'est d'y être forcé. Pour moi aussi, si les destins nous livrent au pouvoir d'un maître, ô Fortune, fais de Juba un autre Ptolomée; je ne refuse pas d'être gardé pour l'ennemi, pourvu qu'il ne me garde que la tête tranchée. "

Lucain, *Pharsale,* IX, 190 - 214.
Traduction de l'édition Guillaume Budé.

ICON POMPEII MAGNI

(Velleius Paterculus, lib. II, cap. XXIX.)

Fuit hic genitus matre Lucilia, stirpis senatoriæ, forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, sed dignitate et constantia, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata est diem : innocentia eximius sanctitate præcipuus, eloquentia medius ; potentiæ, quæ honoris causa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; dux bello peretissimus; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus, amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus, potentia sua nunquam aut raro ad impotentiam usus; pæne omnium votorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere.

PORTRAIT DU GRAND POMPÉE

" Il eut pour mère Lucilia; il était de l'ordre des sénateurs, beau par excellence, non pour cette fleur de l'âge de laquelle on fait tant d'état, mais pour sa dignité et généreuse grandeur, qui lui était fort convenable, et qui accompagna sa fortune jusqu'à la dernière période de sa vie; il était parfait en bonté, des premiers en bonne vie, médiocre en éloquence, très désireux du pouvoir qu'on lui déférait par honneur, mais non pas pour en abuser; capitaine fort expérimenté à la guerre, vrai citoyen en temps de paix et qui n'avait point son semblable; fort modeste, constant en ses amitiés, facile à pardonner étant offensé, prêt à recevoir la satisfaction de chacun; qui n'abusait jamais ou bien rarement de son pouvoir, et ce qui mérite d'être mis au rang des choses plus grandes, il était fâché de se voir le premier en dignité en une ville libre et maîtresse du monde, quoiqu'il eut à bon droit tous les citoyens pour ses pareils. "

Traduction J. Baudoin, XVIIe siècle.

ICON C. J. CÆSARIS

(Velleius Paterculus, lib. II, cap. XLI.)

Hic, nobilissima Juliorum genitus familia, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere deducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus; qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

PORTRAIT DE JULES CÉSAR

" Il était issu de la noble race des Jules et tirait son extraction, selon ce que les anciens nous ont laissé par écrit, d'Anchise et Vénus. C'était le plus beau de tous les citoyens, fort subtil en vigueur et force d'esprit, très libéral, l'âme duquel était relevée par-dessus toute créance humaine; pareil en tout point à ce grand Alexandre, mais sobre et qui ne se laissait point vaincre par la colère ; en grandeur de desseins, habileté de combattre et patience dans les dangers; qui ménageait sa nourriture et son repos, plus pour l'usage de sa vie que pour l'entretien des voluptés. "

Traduction J. Baudoin, XVIIe siècle.

EXAMEN

A bien considérer cette pièce, je ne crois pas qu'il y en ait sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue, que je n'ai osé en changer les événements; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque, où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolo-

mée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à cette falsification pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, et ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte,* un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal; et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième et le quatrième acte y ont leur justesse manifeste; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir : l'une pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule; et l'autre, pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Egyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première, et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après

que César fut parti d'Alexandrie, Cléopâtre accoucha de Césarion*. Quand Pompée se présenta pour entrer en Egypte, cette princesse et le Roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César, dans ses *Commentaires*, ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva : c'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du Roi, nommé Théodote, et non par le Roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poème, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point; mais il ne laisse pas d'en être, en quelque sorte, le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs** l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complète, si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que, dès le premier acte, je fais connaître la venue de César, à qui la cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux; et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poète Lucain l'appellent communément *rex puer*, "le roi enfant", il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate*** et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

* Fils de César.

** Dans le *Discours du Poème dramatique.*

*** Garçon d'âge déjà adulte.

*Incestæ sceptris cessure sorori**;

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, César la fît épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que si le plus jeune des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Egypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*** et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolomée :

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
*A quo casta fuit?****

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que par politique elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible, en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine, et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et fit voir par là qu'elle ne s'était

* Tu devras céder le sceptre à une sœur incestueuse.

** Reine prostituée.

*** "qui de nous serait innocent aux yeux de Cléopâtre, contrainte par nous à la chasteté?" Lucain, *Pharsale,* x, 369-370.

attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poème qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi : j'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet; et comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché, pour le reste, à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie, et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de *Polyeucte,* de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles : en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir; mais bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte, si elle s'y fût montrée ; et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.

ACTEURS

JULES CÉSAR.
MARC ANTOINE.
LÉPIDE.
CORNÉLIE, femme de Pompée.
PTOLOMÉE, roi d'Egypte.
CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.
PHOTIN, chef du conseil d'Egypte.
ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Egypte.
SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Egypte.
CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.
ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.
PHILIPPE, affranchi de Pompée.
Troupe de Romains.
Troupe d'Egyptiens.

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

POMPEE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PTOLOMÉE • PHOTIN • ACHILLAS
SEPTIME

PTOLOMÉE

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les Dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,

Justifiant César, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes ;
Et contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouvèrent les Dieux :
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que notre Egypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,
Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.
C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre.
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
S'il couronna le père, il hasarde[1] le fils ;
Et nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux.
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie :
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire ;
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées ;

Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.
  Voyez donc votre force, et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs Etats et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?
L'espoir de son salut en lui seul était mis ;
Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.
  Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;
Rangez-vous du parti des destins et des Dieux,
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des colères célestes,
Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;
Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime :

Elle marque sa haine, et non pas son estime ;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre et parer la tempête.
Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
La justice n'est pas une vertu d'Etat.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
Le droit des rois consiste à ne rien épargner :
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ;
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.
C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime :
Chacun a son avis ; mais quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS

Seigneur, Photin dit vrai ; mais quoique de Pompée
Je voie et la fortune et la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux,
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime ;
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore :
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel ;
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire :
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer ;
En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée ;
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,
Que hasardait Pompée en servant votre père ?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue.
La bourse de César fit plus que sa harangue :
Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Egypte étaient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :
Les effets de César valent bien ses paroles ;
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,
Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,
Dans vos propres Etats vous donnerait la loi.
  Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête :
J'obéis avec joie, et je serais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME

Seigneur, je suis Romain : je connais l'un et l'autre.
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre ;
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,

POMPÉE

Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous serait trop funeste ;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
  Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre
La suite d'une longue et difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose :
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité :
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par là même à Rome asservie !
Cependant que forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
  Il faut le délivrer du péril et du crime,
Assurer sa puissance, et sauver son estime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre sur vous le crime, et lui laisser le fruit.
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre :
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre ;
Mais suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
  Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
Abattons sa superbe avec sa liberté ;
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde :
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main p ur venger l'univers.

Rome, tu serviras ; et ces rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime.
Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte et celui des Romains.

SCÈNE II

PTOLOMÉE • PHOTIN

PTOLOMÉE

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue :
De l'abord de Pompée elle espère autre issue.
Sachant que de mon père il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement ;
Elle se croit déjà souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse ;
Et se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son âme elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère
Suivant le testament du feu Roi votre père,
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,

Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle ;
Du trône et non du cœur je la veux éloigner :
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner ;
Un roi qui s'y résout est mauvais politique :
Il détruit son pouvoir quand il le communique ;
Et les raisons d'Etat... Mais, Seigneur, la voici.

SCÈNE III

PTOLOMÉE • CLÉOPATRE • PHOTIN

CLÉOPATRE

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLOMÉE

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE

Quoi ? Septime à Pompée, à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLÉOPATRE

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs et son remercîment.

CLÉOPATRE

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLOMÉE

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage ;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE

Il peut faire naufrage, et même dans le port !
Quoi ? vous auriez osé lui préparer la mort !

PTOLOMÉE

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN

Ce sont de nos conseils, oui, Madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE

Photin, je parle au Roi ; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sais votre innocence, et je connais sa haine ;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie :
Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE

Quoi ? d'un frivole espoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
N'était le testament du feu Roi notre père :
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE

Et vous saurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que si l'intérêt m'avait préoccupée,
J'agirais pour César, et non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulais cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu Roi son trône et sa patrie,
Et que jusque dans Rome il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage :
Vous, assez jeune encor ; moi, déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire ;
Mais voyant contre lui le sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule prière,
Qui de leur amitié fut la preuve dernière :
Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :
Après avoir pour nous employé ce grand homme,

Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,
Et nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors :
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puissance ;
Et les mille talents qui lui sont encor dus
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roi, qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité royale,
Et par son testament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse ;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine ;
Et de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;
Même, pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

SCÈNE IV

PTOLOMÉE • PHOTIN

PTOLOMÉE

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

PHOTIN

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse ;
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN

Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopâtre nous hait ; elle est fière, elle est belle ;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas ?

PHOTIN

Il la faudra flatter ; mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achillas et Septime.

PTOLOMÉE

Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

CLÉOPATRE • CHARMION

CLÉOPATRE

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION

Quoi? vous aimez César, et si vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armerait à sa vue,
En prendrait la défense, et par un prompt secours,
Du destin de Pharsale arrêterait le cours!
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE

Les princes ont cela de leur haute naissance:
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire:
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;
Et si le peuple y voit quelques dérèglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine:
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine;
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi;
Mais s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION

Vous possédez le sien?

CLÉOPATRE

Je crois le posséder.

CHARMION

Mais le savez-vous bien?

CLÉOPATRE

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.
Notre séjour à Rome enflamma son courage :
Là j'eus de son amour le premier témoignage,
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharsale ;
Et si sa diligence à ses feux est égale,
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,
L'Egypte le va voir me présenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois
Ce cœur et cette main qui commandent aux rois ;
Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,
Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,

Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée
Par des liens sacrés tient son âme enchaînée ?

CLÉOPATRE

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
César en sait l'usage et la cérémonie ;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter ;
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui saura mieux pour moi ménager son courage.
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver ;
Achevons cet hymen, s'il se peut achever,
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, et soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;
J'en aime la chaleur et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mène sans honte au faîte des grandeurs ;
Et je la désavoue alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.
  Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée et suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCÈNE II

CLÉOPATRE • ACHORÉE • CHARMION

CLÉOPATRE

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage;
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort:
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, et plaignez son trépas.
  Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le Roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venait recevoir;
Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi;
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui:
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
A la réception que l'Egypte m'apprête;
Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba nous garde une foi plus sincère;
Chez lui tu trouveras et mes fils, et ton père;
Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton,
Ne désespère point, du vivant de Caton. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste.
Septime se présente, et lui tendant la main,

Le salue empereur en langage romain ;
Et comme député de ce jeune monarque :
« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque,
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme :
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnait les Etats ;
La même majesté sur son visage empreinte
Entre ses assassins montre un esprit sans crainte ;
Sa vertu tout entière à la mort le conduit.
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit ;
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE

N'épargnez pas les miens : achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE

On l'amène ; et du port nous le v yons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre :
Il se lève ; et soudain, pour signal, Achillas,
Derrière ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, Dieux, épargnez nos villes !
N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains :
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui de cette grande âme achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux ;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer.
Mais sa fuite est mal sûre ; et l'infâme Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
  Cependant Achillas porte au Roi sa conquête :
Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;
Un effroi général offre à l'un sous ses pas

Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature :
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments !
  Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile un généreux courage,
Examine d'un œil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;
La tyrannie est bas, et le sort a changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
  Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,
Lui que sa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyait encore en ces derniers hasards
L'un et l'autre consul suivre ses étendards,
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin ;
Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.
Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour.

POMPÉE

Rendez l'augure faux, Dieux, qui voyez mes larmes,
Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION

Madame, le Roi vient, qui pourra vous ouïr.

SCÈNE III

PTOLOMÉE • CLÉOPATRE • CHARMION

PTOLOMÉE

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
Ma sœur ?

CLÉOPATRE

Oui, je le sais, le grand César arrive :
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPATRE

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre :
Un si grand politique est capable de tout ;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE

Pour le bien de l'Etat tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE

Ce genre de justice est à craindre pour moi :
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris.
Le voulant secourir, César nous eût surpris :
Vous voyez sa vitesse ; et l'Egypte troublée
Avant qu'être en défense en serait accablée ;
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE

Je ferai mes présents ; n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Etant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE

Oui, ma sœur ; car l'Etat dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend ;
Mais César, à vos lois soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;
Je connais ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

POMPÉE

PTOLOMÉE

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui :
Je ne garde pour vous ni haine, ni colère,
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien ;
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir :
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV

PTOLOMÉE • PHOTIN

PTOLOMÉE

J'ai suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée ;
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,

Je m'allais emporter dans les extrémités :
Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,
N'eût plus considéré César ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine ;
Et si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frère et son roi je deviens son sujet.
Non, non ; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre.
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner ;
Otons-lui les moyens de plaire et de régner ;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre,
Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire, et des ressentiments
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime ;
Et, pour s'assujettir et vos Etats et vous,
Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN

Pour la perdre avec joie, il faut vous conserver.

PTOLOMÉE

Quoi ? pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
Il partira bientôt, et vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées ;
Et le monde à ses lois n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand capitaine
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouir de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'Etat.
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire ;
Et lui déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événements régleront l'avenir.
Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,
Et sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :
Il en croira sans doute ordonner justement,
En suivant du feu Roi l'ordre et le testament ;
L'importance d'ailleurs de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, et laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons et la force et les intelligences.
Jusque-là réprimez ces transports violents
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :

Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :
Un sage conseiller est le bonheur des rois.
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

CHARMION • ACHORÉE

CHARMION

Oui, tandis que le Roi va lui-même en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
Cléopâtre s'enferme en son appartement,
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORÉE

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine
Qui soutient avec cœur et magnanimité
L'honneur de sa naissance et de sa dignité :
Lui pourrai-je parler ?

CHARMION

Non ; mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie ;
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ;
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné ;
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;
Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

ACHORÉE

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :
S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
  Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville[2],
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :
Il venait à plein voile[3] ; et si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,
Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.

Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné :
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ;
Toutes ses actions ont senti la bassesse ;
J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi ;
Et César, qui lisait sa peur sur son visage,
Le flattait par pitié pour lui donner courage.
Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :
« Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;
Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :
En voici déjà l'un, et pour l'autre, elle fuit ;
Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »
A ces mots Achillas découvre cette tête :
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ;
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur ;
Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
Rappellent sa grande âme à peine séparée ;
Et son courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux sa défaite et sa mort.
César, à cet aspect, comme frappé du foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que, par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,
Et de cette douceur son esprit combattu
Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie ;
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joie et ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,

Se montre généreux par un trait de faiblesse ;
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ;
Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes partout et des ordres secrets,
Fait voir sa défiance, ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître et de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste Osiris la Reine demandait.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle.
Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II

CÉSAR • PTOLOMÉE • LÉPIDE • PHOTIN
ACHORÉE • Soldats romains • Soldats égyptiens.

PTOLOMÉE

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie ?
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;

Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains ?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort ?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé ?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent ?
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zèle,
Que règle ma fortune, et qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus ;
Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Etant né souverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris :
Jugez si vos discours rassurent mes esprits ;
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère et tant de majesté.
Dans ces étonnements dont mon âme est frappée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la première,
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
Il émut le sénat pour des rois outragés,
Que sans cette prière il aurait négligés ;
Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances ;
Par là de nos mutins le feu Roi vint à bout ;
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

CESAR

Tout beau : que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier ;
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,

Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;
Que comme il vous traitait en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire ;
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
Jusque dans les enfers chercherait du secours ;
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même ;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion :
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :
Vous pouvez en jouir, et le désapprouver ;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
Oh ! combien d'allégresse une si triste guerre
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avait pu voir marcher en même char,

Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ;
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pussent garantir ;
Votre trône lui-même en serait le théâtre ;
Mais voulant épargner le sang de Cléopâtre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentiments dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels :
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels ;
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes ;
Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, et me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III

CÉSAR • ANTOINE • LÉPIDE

CESAR

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE

Oui, Seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable ;
Le ciel n'a point encore, par de si doux accords,
Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps.
Une majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage ;
Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer ;
Et si j'étais César, je la voudrais aimer.

CÉSAR

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme ;
Par un refus modeste et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadème,
Qui n'espère qu'en vous ! douter de ses ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour sans crainte à son amour prétende :
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,
Et surtout elle craint l'amour de Calphurnie ;
Mais l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux,
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir ;
Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CÉSAR

Qu'elle entre. Ah ! l'importune et fâcheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCÈNE IV

CÉSAR • CORNÉLIE • ANTOINE
LÉPIDE • SEPTIME

SEPTIME

Seigneur...

CESAR

Allez, Septime, allez vers votre maître :
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

Septime rentre.

CORNÉLIE

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur :
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre grâces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée.
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince

Qui doit à mon époux son trône et sa province?
César, de ta victoire écoute moins le bruit:
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse;
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti:
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée,
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison!
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine:
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne, et le sort fait pitié!
Certes, vos sentiments font assez reconnaître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi;
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes;

Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier !
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal ;
J'eusse alors regagné son âme satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite :
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement ;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

PTOLOMÉE • ACHILLAS • PHOTIN

PTOLOMÉE

Quoi? de la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé?

ACHILLAS

Oui, Seigneur; et sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude;
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré :
Par adresse il se fâche après s'être assuré.
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.
Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire;
Et veut tirer à soi, par un courroux accort[4],
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE

Ah! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître :
Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître;
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois
D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix;
Le destin les aveugle au bord du précipice;
Ou si quelque lumière en leur âme se glisse,
Cette fausse clarté, dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN

J'ai mal connu César; mais puisqu'en son estime
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver;

C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
D'attendre son départ pour venger cette injure;
Je sais mieux conformer les remèdes au mal :
Justifions sur lui la mort de son rival;
Et notre main alors également trempée
Et du sang de César et du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de titres différents,
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE

Oui, par là seulement ma perte est évitable;
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable.
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains;
Deux fois en même jour disposons des Romains;
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Considère les miens, tes yeux en sont témoins.
Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins;
Il pouvait plus que toi; tu lui portais envie;
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie;
Et son sort que tu plains te doit faire penser
Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice;
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance
Au hasard de sa haine ou de ton inconstance;
Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix
Récompenser sa flamme ou punir ses mépris :
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix; j'obéis, et je voi
Que je n'en puis choisir de plus dignes que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée et la cendre
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter :
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter;

Toute cette chaleur est peut-être inutile;
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville;
Que pouvons-nous contre eux? et pour les prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir?

ACHILLAS

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remuements,
Je faisais tenir prêts à tous événements.
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.
Cette ville a sous terre une secrète issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusque dans le palais introduire sans bruit;
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce serait trop courir vous-même à votre perte.
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enivré des douceurs de l'amour et du vin.
Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée
Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux
Marcher arrogamment, et braver nos drapeaux;
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage
Ses farouches regards étincelaient de rage :
Je voyais sa fureur à peine se dompter;
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater;
Mais surtout les Romains que commandait Septime,
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
Si durant le festin sa garde l'environne ?

PHOTIN

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :

Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,
Dans les flancs de César porter les premiers coups.
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès
Pour de ce grand dessein assurer le succès.
Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLOMÉE

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II

PTOLOMÉE • CLÉOPATRE • ACHORÉE
CHARMION

CLÉOPATRE

J'ai vu César, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE

Vous êtes généreuse ; et j'avais attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats ;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques :
Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.
En vain on les élève à régir des Etats :

Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
Si j'avais écouté de plus nobles conseils,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;
Je mériterais mieux cette amitié si pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;
César embrasserait Pompée en ce palais ;
Notre Egypte à la terre aurait rendu la paix,
Et verrait son monarque encore à juste titre
Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne se peut révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne,
Que vous me conservez la vie et la couronne.
Vainquez-vous tout à fait ; et par un digne effort,
Arrachez Achillas et Photin à la mort :
Elle leur est bien due ; ils vous ont offensée ;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée.
Si César les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi :
Il me punit en eux ; leur supplice est ma peine.
Forcez, en ma faveur, une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

CLÉOPATRE

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;
J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir ;

Et tournant le discours sur une autre matière,
Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux succéder[5] ;
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE

Il vient ; souffrez que je l'évite :
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III

CÉSAR • CLÉOPATRE • ANTOINE
LÉPIDE • CHARMION • ACHORÉE • Romains

CÉSAR

Reine, tout est paisible ; et la ville calmée,
Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du soldat insolent et du peuple mutin.
Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée !
Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux :
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnais, au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-dessus de sa tête.
Oui, Reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers ;
S'il était quelque trône où vous pussiez paraître
Plus dignement assise en captivant son maître,

J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir ;
Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse ; et le Dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas :
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage :
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.
C'est ce glorieux titre, à présent effectif,
Que je viens ennoblir par celui de captif :
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un et me permette l'autre !

CLÉOPATRE

Je sais ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes :
Je sais ce que je suis ; je sais ce que vous êtes.
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;
Le sceptre que je porte est un de vos présents ;
Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :
J'avoue, après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance,
Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.
Ils allument contre eux une implacable haine :
Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ;
Et si Rome est encor telle qu'auparavant,

POMPÉE.

Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes désirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus justes lois ;
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :
Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles.
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CÉSAR

Tout miracle est facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté ;
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ;
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
Encore une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent ;
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :
Heureux si mon destin, encore un peu plus doux,
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous !
Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite :
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir, et vaincre est même chose en moi.

CLÉOPATRE

C'est trop, c'est trop, Seigneur, souffrez que j'en abuse :
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour ;
Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ses plus puissants charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,
Par tout ce que j'espère et que vous attendez,
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grâce, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
Achillas et Photin sont gens à dédaigner ;
Ils sont assez punis en me voyant régner ;
Et leur crime...

CESAR

Ah ! prenez d'autres marques de reine :
Dessus mes volontés vous êtes souveraine ;
Mais si mes sentiments peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés.
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi,
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV

CÉSAR • CORNÉLIE • CLÉOPATRE
ACHORÉE • ANTOINE • LÉPIDE
CHARMION • Romains

CORNÉLIE

César, prends garde à toi :
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :
Je te les abandonne.

CÉSAR

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main !
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage
Je préparais la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme ;
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
Ne le présume plus ; le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer tout entière à ta perte ;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison :
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :
Mon époux a des fils, il aura des neveux ;
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, et par un digne effort,
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance ;
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :
La vengeance éloignée est à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.

Je n'irai point chercher sur les bords africains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains :
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne, au lieu d'elle, à Pompée ;
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtiment d'une action si noire.
  Rome le veut ainsi ; son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime ;
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCÈNE V

CÉSAR • CLÉOPATRE • ANTOINE
LÉPIDE • ACHORÉE • CHARMION

CÉSAR

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

CLÉOPATRE

Je n'ai rien à vous dire : allez, Seigneur, allez
Venger sur ces méchants tant de droits violés.

POMPÉE.

On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent[6],
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ;
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,
Et par votre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmi ces transports d'une juste colère,
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.
Le saurez-vous, Seigneur ? et pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu, ne craignez rien : Achillas et Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,
Et pour soldats choisis, envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

César rentre avec les Romains.

CLÉOPATRE

Ne quittez pas César : allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil sur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

CORNÉLIE, *tenant une petite urne en sa main;*
PHILIPPE

CORNÉLIE

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
  O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des Dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le prêtre et le Dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
  Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadème,
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
Du côté que le vent poussait encor les flots.
Je cours longtemps en vain ; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage ;
Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux ;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnaît Pompée.
Soudain la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
A qui le ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses ;
Tu crains des châtiments, attends des récompenses.
César est en Egypte, et venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater le soin qu'on t'en voit prendre,
Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un Dieu pourrait ici trouver à son aspect.
Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE

Oh ! que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
J'ai vu fuir tout le peuple en foule vers le port,

Où le Roi, disait-on, s'était fait le plus fort.
Les Romains poursuivaient ; et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montrait de sa justice un exemple si beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître ;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître :
« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :
Attendant des autels, recevez ces victimes ;
Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;
Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE

O soupirs ! ô respect ! oh ! qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croît notre gloire !
César est généreux, j'en veux être d'accord ;
Mais le Roi le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat ;
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat ;
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre :
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

SCÈNE II

CLÉOPATRE • CORNÉLIE • PHILIPPE
CHARMION

CLÉOPATRE

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte :
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros,
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots ;
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, Madame,
Que j'aurais conservé ce maître de votre âme,
Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joie ;
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin... Vous le savez peut-être ?

CORNÉLIE

Oui, Princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, et je ne le suis pas.
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande :
La victime est trop basse et l'injure est trop grande ;

Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre et ma douleur daignent considérer.
L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée,
En attendant César, demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,
Je sais bien que César se force à l'épargner ;
Mais quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel ! perdez le Roi.

CLÉOPATRE

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE

Le ciel règle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE

Oui ; mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPATRE

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse,
Qui dans le sort du Roi justement l'intéresse.
Apprenons par le sang qu'on aura répandu
A quels souhaits le ciel a le mieux répondu.
Voici votre Achorée.

POMPÉE.

SCÈNE III

CORNÉLIE • CLÉOPATRE • ACHORÉE
PHILIPPE • CHARMION

CLÉOPATRE

Hélas ! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter ?

ACHORÉE

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPATRE

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die.
Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit
Par où ce grand secours devait être introduit ;
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace ;
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné ;
Que le Roi l'a suivi ; qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre ;
Que César l'a rejoint ; et je ne doute pas
Qu'il n'ait su vaincre encore et punir Achillas.

ACHORÉE

Oui, Madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPATRE

C'est là l'unique point que je voulais savoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPATRE

Que disiez-vous naguère, et que viens-je d'entendre ?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir :
Malgré César et nous il a voulu périr ;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques :
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
  Il combattait Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage ;
Mais l'abord de César a changé le destin ;
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin :
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main, en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roi ;
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ;
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche partout la mort, que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque :
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
  C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,

A vous toute l'Egypte, à César la victoire.
Il vous proclame reine ; et bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit. Mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.

SCÈNE IV

CÉSAR • CORNÉLIE • CLÉOPATRE
ANTOINE • LEPIDE • ACHORÉE
CHARMION • PHILIPPE

CORNÉLIE

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires ;
Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant ;
Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête :
Vois l'urne de Pompée ; il y manque sa tête :
Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ces mânes errants nous rendions le repos,
Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui,

Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu
Il verra des autels dressés à sa vertu ;
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes :
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;
Ne me refusez pas ce bonheur souverain.
Faites un peu de force à votre impatience ;
Vous êtes libre après : partez en diligence ;
Portez à notre Rome un si digne trésor ;
Portez...

CORNÉLIE

Non pas, César, non pas à Rome encor :
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique ; et c'est là que j'espère
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,
Secondés par l'effort d'un roi plus généreux [7],
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
Les débris de Pharsale armer un autre monde ;
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger, et ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême :
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même ;
Tu m'en veux pour témoin : j'obéis au vainqueur ;
Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ai faite est trop irréparable ;
La source de ma haine est trop inépuisable ;
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon estime est égale à ma haine ;
Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;
Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je dois haïr :
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie ;
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes et les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger :
Ils connaîtront leur faute et le voudront venger.
Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,
Te saura bien sans eux arracher la victoire :
Et quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouser
Rome n'a point de lois que tu n'oses briser ;
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.
Adieu : j'attends demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V

CÉSAR • CLÉOPATRE • ANTOINE
LÉPIDE • ACHORÉE • CHARMION

CLÉOPATRE

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :

Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage :
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins ;
Et s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en seront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs,
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,
Et que votre bonté, sensible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.
On aura pu vous dire avec quel déplaisir
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir ;
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre.
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,
Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.
Oh ! honte pour César, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins pour vous rendre entière obéissance,
Il n'ait pu toutefois, en ces événements,
Obéir au premier de vos commandements !
Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;
Sa rigueur envers lui vous offre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

CLÉOPATRE

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,
Qu'on n'en peut accuser que les Dieux et lui-même ;
Mais comme il est, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si voyant sa mort due à sa trahison,

POMPÉE.

Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;
J'en ressens dans mon âme un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

ACHORÉE

Un grand peuple, Seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa reine,
Et tout impatient déjà se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire :
Princesse, allons par là commencer votre empire.
  Fasse le juste ciel, propice à mes désirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon âme est blessée !
Cependant, qu'à l'envi ma suite et votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,
Elève à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

FIN DE POMPÉE

LE MENTEUR

Comédie

NOTICE

Il faut citer Péguy de nouveau ; Péguy, qui, par affinités, par les plus claires correspondances du cœur et du génie, est celui de nos écrivains qui est entré le plus fraternellement dans l'œuvre de Corneille, et dans le comportement de Corneille. Cette comédie du *Menteur,* qui n'est pas une comédie de caractère, qui est empruntée tout entière à un auteur espagnol, qui risque d'apparaître comme un simple vaudeville, comique et riche d'imbroglios, la voici éclairée de la juste lumière qui lui convient : "Il est merveilleux de considérer à quel point *le Menteur* n'est pas la comédie du *Menteur,* ni du menteur, ni du mensonge. Et à quel point elle est uniquement la comédie de l'honneur et de l'amour. *Le Menteur* est une comédie héroïque. En comparaison du *Menteur* toutes les comédies de Molière sont des comédies bourgeoises * ." Ce n'est pas au hasard que Péguy parle ici de Molière, nous le verrons.

Corneille a trouvé le sujet, et l'intrigue, du *Menteur* dans une comédie de Juan d'Alarcon, *la Verdad sospechosa* (la Vérité suspecte), faussement attribuée, dans le recueil où il l'avait lue, à Lope de Vega. Comme il déclare avoir fait *Pompée* pour montrer qu'il savait encore faire des vers aussi bien frappés que ceux de *Cinna,* il déclare avoir écrit *le Menteur* parce que, "étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude". En fait, il ne se trouve plus à l'aise, en matière de comique, que dans le comique héroïque. Et c'est bien par ce côté "héroïque" que son *Menteur* continue à nous séduire. (En 1956, *le Menteur* atteignait

* Cité par Brasillach.

à la Comédie-Française sa 770e représentation.) La comédie héroïque n'est point seulement celle où l'on voit le héros revenir vainqueur des Maures. C'est, aussi, celle où éclate la joie de vivre, et même poussée jusqu'à cette exubérance qui tente de transformer le rêve en réalité.

Car les mensonges du Menteur, de Dorante, ne sont jamais vils. Qui est Dorante? Un étudiant, qui, au sortir de Poitiers, vient à Paris rejoindre son père, Géronte, et qui, dès les premiers pas qu'il fait dans la capitale en compagnie de son valet Cliton, se sent ébloui, transporté : il n'est plus lui-même, — et surtout il ne veut plus être lui-même. "J'ai quitté la robe pour l'épée." Cela est dit au premier vers de la comédie, — et c'est la mue. Pour son père, pour son valet, pour ses amis, il est toujours l'étudiant qui vient de province, et qui a l'ambition de faire carrière dans les armes. Pour lui, il *est* déjà guerrier, vainqueur, et vient à Paris cueillir le fruit de ses lauriers. Il ne fera qu'anticiper. C'est mentir, selon le monde. C'est, pour Dorante, s'introduire — par effraction, il en est conscient, — dans un univers qu'il sent être le sien, et hors duquel il ne peut déjà plus vivre.

En francisant le sujet pris à Alarcon, en le "parisianisant" autant qu'il est possible, — l'action a pour cadre les Tuileries, puis le Palais-Royal, — Corneille n'a pu faire que les mensonges de Dorante ne fussent les mensonges "héroïques" qui appartiennent en propre à la comédie espagnole. Il y a du Matamore en Dorante, la lâcheté en moins; il y a du Cid aussi, — moins l'authenticité des exploits. Mais le récit que fait Dorante de ses aventures imaginaires, qu'il s'agisse de duels, de batailles où il prit part, de fêtes sur l'eau données à ses maîtresses, ont la fougue, la force de vision et la jeunesse des images que nous aimons dans le récit que fait Rodrigue de son combat contre les Maures.

Comme l'a fait remarquer Francisque Sarcey, "le menteur" n'est pas un caractère : on peut être avare, misanthrope, vaniteux ou jaloux, et chacune de ces pas-

sions, poussée à l'extrême, constitue en effet "un caractère"; la satisfaction de chacune de ces passions suffit à occuper, à dévorer, l'être qui les a en lui comme un mal qu'il aime. Il en va autrement du mensonge; le mensonge peut être une tendance, mais qui suppose un objectif à atteindre. L'avare ment lorsqu'il dit qu'il est pauvre; le vaniteux ment quand il dit qu'il est riche. Ainsi Dorante ment pour séduire; puis ment ensuite pour se dépêtrer de ses premiers mensonges; mais il ne ment pas pour satisfaire un vice qu'il aurait, et qui serait le goût du mensonge. (Cela ne se rencontre que dans des cas pathologiques définis.) C'est pourquoi l'on ne peut dire que *le Menteur* de Corneille soit une comédie de caractère. C'est une comédie joyeuse, une comédie d'intrigue, et même une comédie de quiproquos sur les personnages, tout à fait conforme à la tradition. Si conforme à la tradition des comédies de ce genre qu'elle ne comporte aucun dénouement moralisateur, et que les derniers vers, dits par le valet de Dorante, Cliton, sont :

> Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
> Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Dans le titre seul de la comédie d'Alarcon il y avait plus de "morale" que dans toute la comédie de Corneille. La *vérité suspecte* implique que dans la bouche du menteur, dès lors qu'il est connu comme tel, — ce qui advient rapidement pour Dorante, — la vérité même n'est plus crue. (Et si, dans ce fait, il y a la ruse parfaite du menteur, qu'il en joue, que ce soit sa vraie réussite, Dorante n'est pas si avancé dans l'art de mentir qu'il puisse s'en délecter.)

Il y a beaucoup d'adresse dans l'intrigue construite par Corneille sur les données d'Alarcon, et qui ne les suit pas exactement. Rien ne serait arrivé à Dorante, et il n'eût pas été un menteur, mais un simple vantard, s'il n'avait pas cru, par suite d'un faux renseignement, que la jeune personne dont il tombe amoureux à première vue, à qui il se déclare sur-le-champ, s'appelait Lucrèce,

alors qu'elle s'appelle en réalité Clarice... (Il faut admettre sans scrupule ces points de départ, qui affirment, mieux que toute *Préface* ou *Examen*, que c'est bien d'un jeu, et d'un jeu gratuit qu'il s'agit.) Car lorsque son père, Géronte, lui annonce qu'il a le projet de lui faire épouser une certaine Clarice, Dorante ne veut pas entendre parler d'elle, puisqu'il aime une certaine Lucrèce. De là qu'il est obligé, pour décourager son père, d'inventer qu'il est déjà marié. Et de là, une cascade de brillantes aventures avec duel, rendez-vous sous les balcons, mensonges et surmensonges pour calfater les premières inventions qui font eau de toute part. Jusqu'au plus heureux des dénouements : le jour où Dorante est en présence de la vraie Lucrèce, il s'aperçoit que c'est elle qu'il aime, et c'est elle qu'il épousera.

L'originalité de Corneille dans *le Menteur* est de deux ordres. D'abord dans une facture du vers pleine de naturel, de vivacité, de pittoresque aussi. Dans *la Galerie du Palais*, dans *la Place Royale*, nous avions aimé ces vers précis et descriptifs, qui n'ont rien de conventionnel, qui évoquent de petits faits vrais, observés et heureusement traduits. De ces petits faits vrais, les mensonges de Dorante sont pleins. Dans *le Menteur*, si espagnol dans son inspiration, la vie parisienne, élégante ou populaire, est présente ; il n'est pas jusqu'à la scène (III, 5) qui se passe entre Clarice à son balcon et Dorante dans la rue qui n'ait, malgré son origine si visiblement ibérique, ce ton de conversation naturelle et propre aux jeunes seigneurs de son temps dont Corneille donne de façon si aiguë l'inspiration et l'accent.

L'autre invention dont on peut faire honneur à Corneille dans ce *Menteur* est le relief qu'il a donné au personnage de Géronte. Géronte n'est pas jusqu'au bout le traditionnel vieillard berné de la comédie, tel qu'il est depuis Plaute. Géronte est un père d'abord très fier de son fils, et qui en fait l'éloge avec une sorte de fatuité paternelle assez touchante. Il croit aveuglément tout ce que lui dit Dorante, — se réjouit quand il apprend que celui-ci est marié, bien que cela renverse ses projets ; se

réjouit quand il apprend qu'il va être grand-père : mensonge inventé par Dorante pour expliquer l'absence de sa prétendue femme. Aussi lorsque ses yeux s'ouvrent enfin, qu'il ne peut plus douter que Dorante l'ait scandaleusement trompé, n'est-ce pas du tout de lui que l'on rit. Et il trouve, pour flétrir le mensonge, des accents d'une authentique noblesse, qui élargit la comédie, et fait de ses reproches un appel à l'honneur digne de l'éloquence de Don Diègue (V, 3).

J'ai dit que ce n'était pas sans raison que Péguy, parlant du *Menteur*, citait le nom de Molière. La tradition veut en effet que Molière ait un jour déclaré à Boileau que c'est en lisant *le Menteur* — paru en 1644, Molière avait vingt-deux ans — qu'il avait pris conscience de sa vocation d'écrivain : "J'avais bien l'envie d'écrire, mais j'étais incertain de ce que j'écrirais ; mes idées étaient confuses, cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens... Sans *le Menteur* j'aurais sans doute fait quelques pièces d'intrigue, *l'Etourdi, le Dépit amoureux,* mais peut-être n'aurais-je pas fait *le Misanthrope*. — Embrassez-moi, aurait dit Boileau, voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie." Anecdote un peu trop parfaite, un peu trop significative, pour être acceptée sans contrôle, — et elle s'est trouvée incontrôlable. Il n'en est pas moins certain que le style aisé, familier, imagé avec simplicité du *Menteur* trouve d'heureuses équivalences dans les meilleures comédies de Molière.

Le succès du *Menteur* fut rapide et vif, ce qui incita Corneille à lui donner une "suite". C'est, cette fois, une comédie de Lope de Vega, *Amar sin saber a quien* (Aimer sans savoir qui), qui lui sert de point de départ. Il la francise, comme il a fait pour la comédie d'Alarcon, mais cette fois la "provincialise" : l'action se déroule à Lyon. C'est encore une action d'intrigue, mais dans laquelle le personnage de Dorante, tel que *le Menteur* nous l'avait fait connaître, se modifie, et s'amenuise singulièrement. Nous l'avions vu mentir "héroïquement"; nous le voyons ici mentir vertueusement, et mentir peu. Ce n'est pas

sans maladresse que Corneille a tenté de trouver un lien entre la comédie de Lope de Vega et celle d'Alarcon, et de les enchaîner. Le Dorante que nous avons quitté était, fort amoureux, sur le point d'épouser sa Lucrèce. Or ce que nous apprenons sur son compte au début de *la Suite du Menteur* nous déçoit fort. La veille de son mariage avec Lucrèce il s'est enfui avec la dot, laissant en plan fiancée, père, et Cliton, le fidèle valet. Cliton le retrouve, après l'avoir longtemps cherché, dans la prison de Lyon. Ce n'est pas pour cet exploit qu'il est logé "dans la maison du Roi", — c'est parce qu'ayant été témoin d'un duel dans lequel l'un des adversaires a trouvé la mort et l'autre s'est enfui, il a été arrêté par le guet et se trouve soupçonné d'être l'auteur du meurtre. Les trois mensonges que nous l'entendrons faire au cours d'une intrigue trop ingénieuse et complexe sont bénins et sans invention : or l'invention seule et l'originalité rendent au théâtre le mensonge agréable. Le premier est inspiré par la grandeur d'âme : il feint de ne pas reconnaître, pour ne le pas trahir, le véritable meurtrier. Le second est inspiré par l'amour ; et le troisième est de pur hasard et inspiré par la plus immédiate nécessité. Le seul personnage que nous retrouvions, du *Menteur* à sa *Suite,* avec le même amusement, est le valet Cliton, toujours fidèle à lui-même, et dont les naïvetés rusées et la verve ont conservé leurs vertus comiques.

La Suite du Menteur ne réussit pas. C'est en vain que dans le texte même de sa pièce Corneille rappelle le succès qu'eut, l'année précédente, *le Menteur* (I, 3), en faisant tracer par Cliton un pittoresque et réaliste portrait de Jodelet, l'acteur qui tenait son rôle. Le public ne reconnut pas le héros qui l'avait amusé. *La Suite du Menteur,* créée au Théâtre du Marais, à la fin de l'année 1644, y aura trois représentations. Reprise quatre ans plus tard, elle en connaîtra une dizaine. Elle sera publiée en 1645.

Ce sera la dernière de ses pièces que Corneille donnera au Théâtre du Marais. Avec la suivante, *Rodogune,* il entrera parmi les auteurs de l'Hôtel de Bourgogne,

troupe officielle, à laquelle vient de se joindre, autre transfuge du Marais, le comédien Floridor, interprète de Dorante.

J. L.

ÉPITRE

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait Pompée *pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de* Polyeucte *si puissants que ceux de* Cinna, *et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait* le Menteur *pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvait la ma-*

jesté du raisonnement, et la force des vers, dénués de l'agrément du sujet; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet, dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa Médée : *ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de* la Verdad sospechosa*; *et me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres**, *j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour* le Cid, *où je me suis aidé de don Guillen de Castro, mais aussi pour* Médée, *dont je viens de parler, et pour* Pompée *même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux; et soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.*

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,

CORNEILLE.

* *La Vérité suspecte.*

** *Art poétique,* v. 9-10 : "Il fut toujours permis aux peintres et aux poètes d'oser ce que bon leur semble."

AU LECTEUR

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vèga, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée,* dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre des latins, que j'ai traduits ou imités de Guillen de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original ; mais comme j'ai entièrement dépaysé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapport entre l'espagnol et le français, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité,

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu ; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage ; et s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que

j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'Etat. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle*, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un** français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers, à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre.

IN PRÆSTANTISSIMI POETÆ GALLICI CORNELII

COMŒDIAM, QUÆ INSCRIBITUR

MENDAX

Gravi cothurno torvus, orchestra truci
Dudum cruentus, Galliæ justus stupor
Audivit et vatum decus Cornelius.

* Querelle à propos de l'*Herodes infanticida,* tragédie d'Heinsius, critiquée âprement par Balzac.

** *Epigramme* était alors, le plus généralement, masculin.

Laudem poetæ num mereret comici
Pari nitore et elegantia, fuit
Qui disputaret, et negarunt inscii ;
Et mos gerendus insciis semel fuit ;
Et, ecce, gessit, mentiendi gratia
Facetiisque, quas Terentius, pater
Amœnitatum, quas Menander, quas merum
Nectar deorum Plautus et mortalium,
Si sœculo reddantur, agnoscant suas,
Et quas negare non graventur non suas.
Tandem poeta est : fraude, fuco, fabula,
Mendace scena vindicavit se sibi.
Cui Stagiræ venit in mentem, putas,
Quis qua præivit supputator algebra,
Quis cogitavit illud Euclides prior,
Probare rem verissimam mendacio ?

CONSTANTER, 1645.

A M. CORNEILLE

SUR SA COMÉDIE : LE MENTEUR

Eh bien ! ce beau *Menteur*, cette pièce fameuse,
Qui étonne le Rhin, et fait rougir la Meuse,
Et le Tage et le Pô, et le Tibre romain,
De n'avoir rien produit d'égal à cette main,
A ce Plaute rené, à ce nouveau Térence,
La trouve-t-on si loin ou de l'indifférence,
Ou du juste mépris des savants d'aujourd'hui ?
Je tiens tout au rebours qu'elle a besoin d'appui,
De grâce, de pitié, de faveur affétée,
D'extrême charité, de louange empruntée.
Elle est plate, elle est fade, elle manque de sel,
De pointe et de vigueur ; et n'y a carrousel
Ou la rage et le vin n'enfantent des Corneilles
Capables de fournir de plus fortes merveilles.
Qu'ai-je dit ? Ah ! Corneille, aime mon repentir ;
Ton excellent *Menteur* m'a porté à mentir.
Il m'a rendu le faux si doux et si aimable,
Que sans m'en aviser, j'ai vu le véritable
Ruiné de crédit, et ai cru constamment
N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.
Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire ?
A moins que d'en mentir, je n'en pouvais rien dire.
La plus haute pensée au bas de sa valeur

Devenait injustice et injure à l'auteur.
Qu'importe donc qu'on mente, ou que d'un faible éloge
A toi et ton *Menteur* faussement on déroge ?
Qu'importe que les dieux se trouvent irrités
De mensonges ou bien de fausses vérités ?

CONSTANTER.

EXAMEN

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'ai faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte,* dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les

vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, quand on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi, le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

ACTEURS

GÉRONTE, père de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRÈCE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris

LE MENTEUR

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DORANTE • CLITON

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute[1] à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON

Ne craignez rien pour vous :

Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole[2].
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
Toi qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne[3] les dames.

CLITON

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,
Disent les beaux esprits. Mais sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin:
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature[4];
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche[5].

CLITON

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous.
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,

Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons;
Ou je me connais mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage;
Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille[6] aux mains.

DORANTE

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers[7];
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode;
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode :
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre[8].
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités :
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;

Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise[9],
Et vaut communément autant comme il se prise :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais pour venir au point que vous voulez savoir,
Etes-vous libéral ?

DORANTE

Je ne suis point avare.

CLITON

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare ;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi.
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE

Penses-tu qu'il t'en dise ?

CLITON

Assez pour en mourir :
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II

DORANTE • CLARICE • LUCRÈCE
ISABELLE

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir.*

Ay !

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard :
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Je crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE

Cette flamme, Monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;
Mais peut-être à présent que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avais ignorés.

SCÈNE III

DORANTE • CLARICE • LUCRÈCE
ISABELLE • CLITON

DORANTE

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades ;

Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :
Et même la gazette a souvent divulgués...

CLITON, *le tirant par la basque.*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE

Tais-toi.

CLITON

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE

Tais-toi, misérable.

CLITON

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;
Vous en revîntes hier.

DORANTE, *à Cliton.*

Te tairas-tu, maraud ?

à Clarice.

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrais encore un si noble exercice,
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,

Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon âme; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits tameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, *à Clarice, tout bas.*

Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLARICE

Nous en saurons, Monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE

Quoi? me priver sitôt de tout mon bien!

CLARICE

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien;
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV

DORANTE • CLITON

DORANTE

Suis-les, Cliton.

CLITON

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a bien fait son devoir.

« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse,
Elle loge à la Place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE

Quelle place?

CLITON

Royale, et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE

Quoi? celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?

CLITON

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver;
Sans un petit miracle il ne peut l'achever;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits;
Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis;
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades[10].
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V

DORANTE • ALCIPPE • PHILISTE • CLITON

PHILISTE, *à Alcippe.*

Quoi ? sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Hier au soir ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Hier au soir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Magnifique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, *les saluant.*

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE

D'une galanterie.

DORANTE

D'amour ?

ALCIPPE

Je le présume.

DORANTE

Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE

Sur l'eau ?

ALCIPPE

Sur l'eau.

DORANTE

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE

Quelquefois.

DORANTE

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE

Hier au soir.

DORANTE

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle ?

ALCIPPE

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE

Et la musique?

ALCIPPE

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE

On le dit.

DORANTE

Fort superbe?

ALCIPPE

Et fort bien ordonnée.

DORANTE

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE

Vous en riez!

DORANTE

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE

Vous?

DORANTE

Moi-même.

ALCIPPE

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour :
De nuit, *incognito,* je rends quelques visites;
Ainsi...

CLITON, *à Dorante, à l'oreille.*

Vous ne savez, Monsieur, ce que vous dites.

DORANTE

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

PHILISTE, *à Alcippe, tout bas.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes, au troisième ; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices,
On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux

D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles ;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux
Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE

Il s'est fallu passer à[11] cette bagatelle :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE

Faites état de moi.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, *à Alcippe.*

Sans raison toutefois votre âme en est saisie :
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.*

Le lieu s'accorde, et l'heure ; et le reste n'est rien.

SCÈNE VI

DORANTE • CLITON

CLITON

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE

Où me vois-tu rêver ?

CLITON

J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries ;
Je parle avec respect.

DORANTE

Pauvre esprit !

CLITON

Je le perds
Quand je vous vois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE

Oh ! le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités ;

Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
Je sais le *Code* entier avec les *Authentiques*,
Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas [12];
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne;
On leur fait admirer les bayes [13] qu'on leur donne :
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès;
Et loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine [14]
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin et la guerre,
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre;

Et ce serait pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre à de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire,
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON

Je le juge assez grand; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intriques[15].

DORANTE

Nous nous en tirerons; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours:
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

GÉRONTE • CLARICE • ISABELLE

CLARICE

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;
Mais, Monsieur, sans le voir accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce serait trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme, et manquer au devoir.

GÉRONTE

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice :
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;
Et si l'on pouvait croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter[16], parce qu'il m'est unique,
Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendrai, Monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II

CLARICE • ISABELLE

ISABELLE

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?
Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;
Les visages souvent sont de doux imposteurs :
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces,
Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !
Les yeux en ce grand choix ont la première part ;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
Mais sans leur obéir, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant ;
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venait, serait exécuté.

Depuis plus de deux ans il promet et diffère :
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,
Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte.
Le temps n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement
Il me faudrait en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien ;
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrèce est votre amie et peut beaucoup pour vous ;
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître
Qu'elle veut cette nuit le voir par la fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE

L'invention est belle, et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE

Ah, bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE

Qu'il m'embarrasse !
Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III

CLARICE • ALCIPPE

ALCIPPE

Ah ! Clarice, ah ! Clarice, inconstante ! volage !

CLARICE

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?
Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE

Ce que j'ai, déloyale ! et peux-tu l'ignorer ?
Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre...

CLARICE

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE

Ton père va descendre, âme double et sans foi !
Confesse que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, sur la rivière...

CLARICE

Eh bien ! sur la rivière ?
La nuit ? quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE

Après ?

ALCIPPE

Quoi ! sans rougir !...

CLARICE

Rougir ? à quel propos ?

ALCIPPE

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots ?

CLARICE

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE

Tu peux donc les ouïr et demander le reste ?
Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE

Quoi, tout ?

ALCIPPE

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre !

ALCIPPE

Quand je te veux parler, ton père va descendre,
Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE

Alcippe, êtes-vous fol ?

ALCIPPE

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connaître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festins
Etre avec ton galant du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret :
Choisis une autre fois un amant plus discret ;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE

Qui, lui-même ?

ALCIPPE

Dorante.

CLARICE

Dorante !

ALCIPPE

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE

Si je le vis jamais, et si je le connoi...

ALCIPPE

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?
Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE

Son père de vieux temps est grand ami du mien.

ALCIPPE

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,

Six services de rang, douze plats à chacun ?
Son entretien alors t'était fort importun ?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?
T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte !

CLARICE

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE

Quoi ! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux ?

CLARICE

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe ; croyez-moi.

ALCIPPE

Ne cherche point d'excuses ;
Je connais tes détours, et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais ;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE

Ton père va descendre.

CLARICE

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre ;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe ?

ALCIPPE

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE

Que cela ?

ALCIPPE

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV

ALCIPPE

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;
Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !
Le voici ce rival, que son père t'amène :
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il le faut quereller.

SCÈNE V

GÉRONTE • DORANTE • CLITON

GÉRONTE

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade.
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyais ce matin voir une île enchantée :
Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal[47].
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime !

DORANTE

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tous moments de négliger sa vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE, *à part.*

Oh ! ma chère Lucrèce !

GÉRONTE

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
Honnête, belle, riche.

DORANTE

Ah ! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE

Je la connais assez : Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE

Ah ! Monsieur, j'en frémi ;
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

Haut :

Quoi ? Monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE

Fais ce que je te dis.

DORANTE

Mais s'il est impossible ?

GÉRONTE

Impossible ! et comment ?

DORANTE

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE

Quoi ?

DORANTE

Dans Poitiers...

GÉRONTE

Parle donc, et te lève.

DORANTE

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE

Sans mon consentement ?

DORANTE

On m'a violenté :
Vous ferez tout casser par votre autorité,
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE

Dis, ne me cache rien.

DORANTE

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur

Par une douce force assujettit mon cœur !
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier[18] souvent je me coulais sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venais de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ;
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avait soupé ;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied : il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina ;
Le bonhomme partait quand ma montre sonna ;
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?
— Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,
N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
— Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre, elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin[19] : le feu prend, le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;

Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles :
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu,
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris, il fallut composer.

Ici Clarice les voit de sa fenêtre; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit aussi de la vienne.

GÉRONTE

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser?

DORANTE

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
Le scandale était grand, son honneur se perdait;
A ne le faire pas ma tête en répondait;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,

Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI

DORANTE • CLITON

DORANTE

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice ?
Le bonhomme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y serait demeuré ;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON

Quoi ? ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE

Pas deux mots ;
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON

Quoi ? la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE

Industrie.

CLITON

Obligez, Monsieur, votre valet :
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître ;
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau :
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII

DORANTE • CLITON • SABINE

SABINE

Elle lui donne un billet.

Lisez ceci, Monsieur.

DORANTE

D'où vient-il?

SABINE

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

Sabine rentre, et Dorante continue.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle :
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII

DORANTE • LYCAS

LYCAS, *lui présentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE

Autre billet.

Il continue, après avoir lu tout bas le billet.

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis.

Lycas rentre et Dorante continue seul.

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes :
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

DORANTE • ALCIPPE • PHILISTE

PHILISTE

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine :
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE

Vous le savez assez.

DORANTE

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique ;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade

Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux ;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée :
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux ;
Car elle est mariée, et ne peut être à vous.
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir sitôt finir notre division.

DORANTE

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance ;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu : je suis à vous.

SCÈNE II

ALCIPPE • PHILISTE

PHILISTE

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
Cette galanterie était pour d'autres dames.

L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même, et des gens de Lucrèce.
Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse,
Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient dîné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,
Et sans les approcher il suit de rue en rue ;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien :
Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
Il rend à votre amour un très mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;
Il voit porter des plats, entend quelque musique
(A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique).
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété ;
Car enfin le carrosse avait été prêté :
L'avis se trouve faux ; et ces deux autres belles
Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose :
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit, *incognito,* visite une inconnue,
Il vint hier de Poitiers, et sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE

Quoi ! sa collation...

PHILISTE

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école :
Tout homme de courage est homme de parole ;
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité :
A nous laisser duper nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait assez mal aux remarques du page ;
Mais vous ?

ALCIPPE

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
Allons trouver Clarice et lui demander grâce :
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE

Attendez à demain et me laissez agir :
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III

CLARICE • ISABELLE

CLARICE

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE

Clarice à la servir ne serait pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
Et sitôt que Géronte a voulu disparaître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,

Et si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne ;
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;
Qui dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE

En matière de fourbe il est maître, il y pipe[20] ;
Après m'avoir dupé, il dupe encore Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau
(Juge un peu si la pièce a la moindre apparence).
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrême ;
Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre :
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?

Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite ;
Il vous aime, il vous plaît : c'est une affaire faite.

CLARICE

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE

Quoi ? votre cœur se change, et désobéira ?

CLARICE

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures.
Explique, si tu peux, encor ses impostures :
  Il était marié sans que l'on en sût rien ;
Et son père a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE

Ah ! je dis à mon tour : « Qu'il est fourbe, Madame ! »
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein ;
Car pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire ? et pourquoi lui parler ?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller :
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV

DORANTE • CLITON

DORANTE

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet :
Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;
Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.
Mais, Monsieur, ce serait pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excellait à mentir :
Le divertissement serait rare, ou je meure !
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V

CLARICE • LUCRÈCE
ISABELLE, *à la fenêtre;*
DORANTE • CLITON, *en bas.*

CLARICE, *à Isabelle.*

Isabelle,
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE

Etes-vous là, Dorante?

DORANTE

Oui, Madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, *à Dorante.*

C'est elle; et je me rends, Monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice.*

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux;
C'est une longue mort; et pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE

A vos commandements j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie!
Disposez-en, Madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE

Impossible? Ah! pour vous
Je pourrais tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes?

DORANTE

Moi, marié! ce sont pièces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il ne sait que mentir.

DORANTE

Je ne le fus jamais; et si par cette voie,
On pense...

CLARICE

Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, *à Lucrèce.*

On dirait qu'il est vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE

Eh ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour ;
Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !
Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.
à Clarice.
De ces inventions chacune a sa raison :
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?) ;
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose ;
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE

Moi ?

DORANTE

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, *à Dorante.*

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, *à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

à Clarice.

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE

Cette adresse
A conservé mon âme à la belle Lucrèce ;
Et par ce mariage au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;
Et libre pour entrer en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ;
Périandre est le nom de Monsieur votre père ;
Il est homme de robe, adroit et retenu ;
Dix mille écus de rente en font le revenu ;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;
Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.
Vous connais-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Cousine il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, *en elle-même.*

Plût à Dieu !

CLARICE, *à Lucrèce.*

Découvrons le fond de l'artifice.

à Dorante.

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice.
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté ;
Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE

Quel est-il, ce défaut ?

DORANTE

Elle ne me plaît pas ;
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Ecoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE

Que du ciel...

CLARICE, *à Lucrèce.*

L'ai-je dit ?

DORANTE

J'éprouve le courroux
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :
Vous couchez d'imposture[21], et vous osez jurer,
Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer !
Adieu : retirez-vous, et croyez je vous prie,
Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI

DORANTE • CLITON

CLITON

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès ;
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON

Le peut-être est gaillard.

DORANTE

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part[11],
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable?

CLITON

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE

Je disais vérité.

CLITON

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche, elle perd son crédit.

DORANTE

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet[12] rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune ;
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

DORANTE • CLITON

CLITON

Mais, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ;
A lui faire présent mes efforts seraient vains :
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains ;
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent, et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;
Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON

Certes vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE

Contre qui ?

CLITON

L'on ne sait ; mais un confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
Et si de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON

Ah ! Monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille,
Fait de notre ambassade un appel à l'oreille ;

Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ;
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON

A ce compte il est mort?

DORANTE

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes, je plains son sort :
Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II

DORANTE • ALCIPPE • CLITON

ALCIPPE

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux : mon père...

DORANTE

Eh bien !

ALCIPPE

Vient d'arriver.

CLITON, *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un tel homme que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnaissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, *à Dorante.*

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
Excuse d'un amant la juste impatience :
Adieu.

DORANTE

Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE III

DORANTE • CLITON

CLITON

Il est mort ! Quoi ? Monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.

DORANTE

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON

Je croirai tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
Maure, juif ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis était fort périlleux;
Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tournemain on ne s'en souvient pas;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE

Je te le donnerais, et tu serais heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seraient pour toi des trésors inutiles.

CLITON

Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE

L'hébreu? parfaitement :
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE

Ah ! cervelle ignorante !
Mais mon père survient.

SCÈNE IV

GÉRONTE • DORANTE • CLITON

GÉRONTE

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon âme
Un violent désir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne ;
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE

De vos civilités il sera bien surpris,
Et pour moi, je suis prêt ; mais je perdrai ma peine :
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE

Elle est grosse !

DORANTE

Et de plus de six mois.

GÉRONTE

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux :
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *à Cliton.*

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, *se retournant.*

Ecris-lui comme moi.

DORANTE

Je n'y manquerai pas.
Qu'il est bon !

CLITON

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE

Il n'est pas nécessaire :
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE

Etant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE

Son père sait la cour.

GÉRONTE

Ne me fais plus attendre,
Dis-moi...

DORANTE

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE

Il s'appelle ?

DORANTE

Pyrandre.

GÉRONTE

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre ;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V

DORANTE • CLITON

DORANTE

Enfin j'en suis sorti.

CLITON

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI

DORANTE • CLITON • SABINE

DORANTE

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre ;
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE

Ne croyez pas, Monsieur...

DORANTE

Tiens.

SABINE

Vous me faites tort.
Je ne suis pas de...

DORANTE

Prends.

SABINE

Eh ! Monsieur.

DORANTE

Prends, te dis-je :
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;
Dépêche, tends la main.

CLITON

Qu'elle y fait de façons !
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences ;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce ; et quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE

Cet article est de trop.

DORANTE

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire :
J'y ferai mon effort.

CLITON

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE

Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII

CLITON • SABINE

CLITON

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litière de pistoles :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE

Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? et viendrons-nous à bout ?

SABINE

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;
Et si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ;
Et s'il me voulait croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ;
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui ?

CLITON

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON

Il ne l'aima jamais.

SABINE

Pour certain ?

CLITON

Pour certain.

SABINE

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître,
Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en ; et sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON

Adieu : de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII

SABINE • LUCRÈCE

SABINE

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE

Le maître et le valet m'ont dit la même chose.
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné ;
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE

Il t'a donc fait présent ?

SABINE

Voyez.

LUCRÈCE

Et tu l'as pris ?

SABINE

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, Madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE

Dis-lui que sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous !

LUCRÈCE

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes ;
Et l'avertis surtout des heures et des lieux

Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui ni le désespérer.

SCÈNE IX

CLARICE • LUCRÈCE • SABINE

CLARICE

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite ;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite :
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE

S'il vous mentait alors,
A présent il dit vrai ; j'en réponds corps pour corps.

CLARICE

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ;
Mais s'il continuait encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

CLARICE

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

SABINE

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE

La curiosité souvent dans quelques âmes
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent[24].

LUCRÈCE

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Etait-ce amour alors, ou curiosité ?

CLARICE

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur ; l'autre, civilité ;
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie ;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRÈCE

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE

Ajoute : à ton exemple.

CLARICE

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Allons.
à Sabine.
Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :
Je connais à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remédie ;
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert[25].

LUCRÈCE

Je te croirai.

SABINE

Mettons cette pluie à couvert.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

GÉRONTE • PHILISTE

GÉRONTE

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le *Digeste* à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE

Un de leurs citoyens,
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?
Vous connaissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout; et de plus ma bonté paternelle
M'a fait y consentir; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE

Quoi ! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE

Et comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE

Lui-même.

PHILISTE

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partait d'un esprit de grande invention;
Et si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous ;
Et pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez ? adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II

GÉRONTE

O vieillesse facile ! O jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur !
Comme si c'était peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III

GÉRONTE • DORANTE • CLITON

GÉRONTE

Etes-vous gentilhomme ?

DORANTE

Ah ! rencontre fâcheuse !
Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?

GÉRONTE

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE

Moi?

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais,
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE

Qui me le dit, infâme?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, *à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *à Dorante.*

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée !
Mais dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?
Voyais-tu violence ou courroux de ma part ?
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ?
Et pouvais-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Approuvait à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE

Quoi ? des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE

Non, la vérité pure.

GÉRONTE

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, *à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE

Epris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot, vous la pouvez connaître...

GÉRONTE

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître ;
Son père est mon ami.

DORANTE

Mon cœur en un moment
Etant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice ;
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme ;
Et j'avais ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osais demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle :
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE

Tu me fourbes encor.

DORANTE

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez :
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de conte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !
Ecoute : je suis bon, et malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père,
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce,
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais ;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV

DORANTE • CLITON

DORANTE

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce ;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devait en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises[25].

DORANTE

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine ;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure ! a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'aurait s'il n'était engagé.

CLITON

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON

Quoi ? même en disant vrai, vous mentiez en effet !

DORANTE

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus !
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus,
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V

DORANTE • SABINE • CLITON

DORANTE

Qu'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE

Oui, Monsieur, mais...

DORANTE

Quoi ? mais !

SABINE

Elle a tout déchiré.

DORANTE

Sans lire ?

SABINE

Sans rien lire.

DORANTE

Et tu l'as enduré ?

SABINE

Ah, si vous aviez vu comme elle m'a grondée !
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE

Elle s'apaisera ; mais pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE

Eh ! Monsieur.

DORANTE

Ose encor lui parler.
Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;
Mais à parler sans fard...

CLITON

Sait-elle son métier !

SABINE

Elle n'en a rien fait et l'a lu tout entier.
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE

Elle ? non.

DORANTE

M'aime-t-elle ?

SABINE

Non plus.

DORANTE

Tout de bon?

SABINE

Tout de bon.

DORANTE

Aime-t-elle quelque autre?

SABINE

Encor moins.

DORANTE

Qu'obtiendrai-je?

SABINE

Je ne sais.

DORANTE

Mais enfin, dis-moi.

SABINE

Que vous dirai-je?

DORANTE

Vérité.

SABINE

Je la dis.

DORANTE

Mais elle m'aimera?

SABINE

Peut-être.

DORANTE

Et quand encor?

SABINE

Quand elle vous croira.

DORANTE

Quand elle me croira? Que ma joie est extrême !

SABINE

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter :
Mon père...

SABINE

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI

CLARICE • LUCRÈCE • DORANTE
SABINE • CLITON

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, *à Clarice.*

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, *à Lucrèce.*

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.

DORANTE, *à Clarice.*

Ah ! que loin de vos yeux
Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !
Et que je reconnais par mon expérience
Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il continue encor.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Eclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, *à Clarice.*

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, *à Lucrèce.*

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Je ne sais où j'en suis.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, *à Lucrèce.*

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour :
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, *à Clarice.*

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie :
Le sien auprès de vous me serait trop fatal :
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, *en elle-même.*

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, *à Dorante.*

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE

Je le crois ; mais enfin me reconnaissez-vous?

DORANTE

Si je vous reconnais ! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE

Vous me jouez, Madame, et sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, *à Cliton.*

Lucrèce ! que dit-elle ?

CLITON, *à Dorante.*

Vous en tenez, Monsieur : Lucrèce est la plus belle ;
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnaître.

CLITON, *à Dorante.*

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE

Bonne bouche[27], j'en tiens ; mais l'autre la vaut bien ;
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Voyons le dernier point de son effronterie ;
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.*

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris :
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine :
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine.
Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je désavouais ;
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, *à Dorante.*

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, *à Lucrèce.*

J'aime de ce courroux les principes cachés :
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse :
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe ? et peux-tu l'écouter ?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, *à Lucrèce.*

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
Comme tout ce discours n'était que fiction,
Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre?

LUCRÈCE

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.
à Clarice.
Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien;
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien;
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII

GÉRONTE • DORANTE • ALCIPPE
CLARICE • LUCRÈCE • ISABELLE
SABINE • CLITON

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice et parlant à elle.*

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce et parlant à elle.*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, *à Lucrèce.*

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux consentement.

Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.

SABINE, *à Dorante, comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !
Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.
  Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN DU MENTEUR

LA SUITE DU MENTEUR

Comédie

ÉPITRE

MONSIEUR,

Je vous avais bien dit que le Menteur *ne serait pas le dernier emprunt ou larcin que je ferais chez les Espagnols : en voici une* Suite *qui est encore tirée du même original, et dont Lope a traité le sujet sous le titre de* Amar sin saber á quien*. *Elle n'a pas été si heureuse au théâtre que l'autre, quoique plus remplie de beaux sentiments et de beaux vers. Ce n'est pas que j'en veuille accuser ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple : la faute en est toute à moi, qui devais mieux prendre mes mesures, et choisir des sujets plus répondants au goût de mon auditoire. Si j'étais de ceux qui tiennent que la poésie a pour but de profiter aussi bien*

* Aimer sans savoir qui.

que de plaire, je tâcherais de vous persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre, à cause que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu à suivre; au lieu qu'en l'autre, il ne donne que des imperfections à éviter; mais pour moi, qui tiens avec Aristote et Horace que notre art n'a pour but que le divertissement, j'avoue qu'il est ici bien moins à estimer qu'en la première comédie, puisque, avec ses mauvaises habitudes, il a perdu presque toutes ses grâces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses agréments lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts. Vous me direz que je suis bien injurieux au métier qui me fait connaître, d'en ravaler le but si bas que de le réduire à plaire au peuple, et que je suis bien hardi tout ensemble de prendre pour garant de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire se fortifient. A cela, je vous dirai que ceux-là même qui mettent si haut le but de l'art sont injurieux à l'artisan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils pensent relever la dignité de sa profession, parce que, s'il est obligé de prendre soin de l'utile, il évite seulement une faute quand il s'en acquitte, et n'est digne d'aucune louange. C'est mon Horace qui me l'apprend:

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui*.

En effet, Monsieur, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poème dramatique dans l'unité de jour et de lieu, parce que les lois du théâtre le lui prescrivent, et que sans cela son ouvrage ne serait qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, et d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les règles de la poésie; je suis bien aise de dire avec notre docteur:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci**;

* "J'ai finalement évité une faute, je ne suis, pour cela, digne de louange". *Art poétique,* v. 267-268.

** "Il mérite le plus haut prix, celui qui a joint l'utile au délectable". *Art poétique,* v. 343.

mais je dénie qu'ils faillent contre ces règles, lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, et les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent ou qui les lisent. Pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittés envers leur art; et s'ils pèchent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs et contre leur auditoire. Pour vous faire voir le sentiment d'Horace là-dessus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déjà pris: puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, et qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé d'en conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'était obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire aient d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son Art poétique : *quand il recherche la cause de la poésie, il ne l'attribue qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation; et comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfère la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poème; et c'est pour cela qu'il l'appelle l'âme de la tragédie. Cependant, quand on y mêle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, et que ce grand homme toutefois ne tient point du tout nécessaire, puisqu'il permet de la retrancher entièrement, et demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie sans mœurs. Or, pour ne vous pas donner mauvaise impression à la comédie du* Menteur, *qui a donné lieu à cette* Suite, *que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, et n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle semble violer une autre maxime, qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise là-dessus ce que je pense. Il est certain que les actions de Dorante ne sont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes et menteries; et néanmoins il obtient enfin ce qu'il souhaite, puisque la vraie Lucrèce est en cette pièce sa dernière inclination. Ainsi, si cette maxime est une véritable règle du théâtre, j'ai failli;*

et si c'est en ce point seul que consiste l'utilité de la poésie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire est entièrement contre la pratique des anciens; et sans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Sénèque, qui en a tiré presque tous ses sujets, nous en fournit assez : Médée brave Jason après avoir brûlé le palais royal, fait périr le Roi et sa fille et tué ses enfants; dans la Troade, *Ulysse précipite Astyanax, et Pyrrhus immole Polyxène, tous deux impunément; dans* Agamemnon, *il est assassiné par sa femme et par son adultère, qui s'empare de son trône sans qu'on voie tomber de foudre sur leurs têtes; Atrée même, dans* le Thyeste, *triomphe de son misérable frère après lui avoir fait manger ses enfants. Et dans les comédies de Plaute et de Térence, que voyons-nous autre chose que de jeunes fous qui, après avoir, par quelque tromperie, tiré de l'argent de leurs pères, pour dépenser à la suite de leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; et des esclaves qui, après avoir conduit toute l'intrigue et servi de ministres à leurs débauches, obtiennent leur liberté pour récompense? Ce sont des exemples qui ne seraient non plus propres à imiter que les mauvaises finesses de notre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc consiste cette utilité de la poésie, qui en doit être un des grands ornements, et qui relève si haut le mérite du poète quand il en enrichit son ouvrage. J'en trouve deux à mon sens : l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui est particulière : celle-là se rencontre aux sentences et réflexions que l'on peut adroitement semer presque partout; celle-ci en la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connaître par leurs véritables caractères, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants. Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime, il en est de même dans notre peinture parlante : quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est point besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter; et je m'assure que toutes les fois que* le Menteur *a été représenté, bien qu'on*

l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers désirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoique heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme. Je vous dirais qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui est la purgation des passions; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, puisque ce n'est qu'une comédie que je vous présente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux sortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrais que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pusse présenter quelque chose qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle est, je vous la donne, aussi bien que la première, et demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,
CORNEILLE.

EXAMEN

L'effet de celle-ci n'a pas été si avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite. L'original espagnol est de Lope de Végue sans contredit, et a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agréments sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pu contribuer quelque chose à sa disgrâce, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on a l'idée présente du *Menteur*. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second acte, Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a vue au premier, contre la maxime qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déjà vu. Le cinquième est trop sérieux pour une pièce si enjouée, et n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet et une servante. Cela plaît si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les amants de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages ; mais en France, ce n'est pas le goût de l'auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier acte, cependant que Dorante écrit ; car il ne faut jamais laisser le théâtre sans qu'on y agisse, et l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez ; et toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée, et dont on peut former cette règle, que quand on a quelque occasion de louer une lettre, un billet ou quelque autre pièce éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir, parce qu'alors c'est une

propre louange que le poète se donne à soi-même ; et souvent le mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vu des stances présentées à une maîtresse, qu'elle vantait d'une haute excellence, bien qu'elles fussent très médiocres, et cela devenait ridicule. Mélisse loue ici la lettre que Dorante lui a écrite ; et comme elle ne la lit point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux ; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de *Théodore,* que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrâce, mais que celles des provinces y ont fait assez passablement réussir.

ACTEURS

DORANTE.
CLITON, valet de Dorante.
CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.
MÉLISSE, sœur de Cléandre.
PHILISTE, ami de Dorante, et amoureux de Mélisse.
LYSE, femme de chambre de Mélisse.
Un prévôt.

La scène est à Lyon.

LA SUITE DU MENTEUR

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DORANTE • CLITON

Dorante paraît écrivant dans une prison et le geôlier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.

CLITON

Ah ! Monsieur, c'est donc vous ?

DORANTE

Cliton, je te revoi !

CLITON

Je vous trouve, Monsieur, dans la maison du Roi !
Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie,
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie ?

DORANTE

Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amène ici ?

CLITON

Les soins de vous chercher.

DORANTE

Tu prends trop de souci ;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise ;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

CLITON

Et qui savait, Monsieur, où vous étiez allé ?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,
Qu'impatients désirs de posséder Lucrèce ;
L'argent était touché, les accords publiés,
Le festin commandé, les parents conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée :
Rien ne semblait plus sûr qu'un si proche hyménée ;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant,
Vous sûtes faire gille[1], et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture :
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis ;
L'un disait : « Il est jeune, il veut voir le pays » ;
L'autre : « Il s'est allé battre, il a quelque querelle » ;
L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle ;
Et tel vous soupçonnait de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutais tout, et mis dans mon caprice
Qu'on ne devinait rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenait plus de crédit
M'était aussi suspect que si vous l'eussiez dit ;
Et tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux[2], je consolais Lucrèce.

DORANTE

Je l'aimais, je te jure ; et pour la posséder,
Mon amour mille fois voulut tout hasarder ;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allais à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ses chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits :

L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse ;
Je crus qu'il fallait mieux employer ma jeunesse,
Et que quelques appas qui pussent me ravir,
C'était mal en user que sitôt m'asservir.
Je combats toutefois ; mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser où j'étais trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie !
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie.
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent,
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle, et que dit lors son père ?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère ?

CLITON

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit ;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit ;
Enfin n'espérant plus, on éclate, on foudroie.
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit ; mais, sur mon honneur !
Elle enrageait, Monsieur, dans l'âme, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et pour plâtrer l'affaire,
La pauvre délaissée épouse votre père,
Et rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée ;
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bonhomme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde ;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON

Elle a laissé chez vous un diable de ménage :
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage ;

La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du Roi :
Où qu'ils jettent la main ils font rafles entières ;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttières ;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre clous.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence ;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion.
Je veux voir ce que c'est ; et je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble ;
On m'y permet l'entrée ; et vous trouvant ici,
Je trouve en même temps mon voyage accourci.
Voilà mon aventure, apprenez-moi la vôtre.

DORANTE

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin ?

DORANTE

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin ?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille ?

CLITON

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille,
Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de filous
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous ?

DORANTE

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y courait du danger :
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France,
Où, sitôt que je suis en pays d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon, je vois dans la campagne...

CLITON, *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE

Que dis-tu?

CLITON

Rien, Monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents;
J'en ai l'âme déjà toute préoccupée.

DORANTE

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et pour en empêcher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poing, et descends de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare,
Se hâte d'achever avant qu'on les sépare,
Presse sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge, il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaie
Pour arrêter son sang de lui bander sa plaie;
L'autre, sans perdre temps en cet événement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparaît, et mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel trois sergents éveillés,
Tous gonflés de l'espoir d'une bonne lippée,
Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et s'en étant saisis aux premières approches,
Ces Messieurs pour prison lui donnèrent leurs poches;
Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire, et qu'est-ce que tu penses?

CLITON

Je trouve ici, Monsieur, beaucoup de circonstances:
Vous en avez sans doute un trésor infini?
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;

Et le cheval surtout vaut, en cette rencontre,
Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre.

DORANTE

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'était si familier ;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON

Vous êtes amendé du voyage de Rome ;
Et votre âme en ce lieu, réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah ! j'aurais plutôt cru...

DORANTE

Le temps m'a fait connaître
Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON

Quoi ce duel, ces coups si justement portés,
Ce cheval, ces sergents...

DORANTE

Autant de vérités.

CLITON

J'en suis fâché pour vous, Monsieur, et surtout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune.
Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent ;
Vous serez criminel.

DORANTE

Je suis trop innocent.

CLITON

Ah ! Monsieur, sans argent est-il de l'innocence ?

DORANTE

Fort peu ; mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai su qu'il est en ville, et lui venais d'écrire
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON

Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mystères :
Les filles doivent être ici fort volontaires ;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens.

SCÈNE II

DORANTE • CLITON • LYSE

CLITON, *à Lyse.*

Il ne fait que sortir des mains de trois sergents ;
Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble ;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double[3].

LYSE

J'en apporte pour lui.

CLITON

Pour lui ! tu m'as dupé ;
Et je doute sans toi si nous aurions soupé.

LYSE, *montrant une bourse.*

Avec ce passeport suis-je la bienvenue ?

CLITON

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue[4].

LYSE

Ai-je bien pris mon temps ?

CLITON

Le mieux qu'il se pouvait.
C'est une honnête fille, et Dieu nous la devait.
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE

Que veut-elle ?

LYSE

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE

Une dame?

CLITON

Lisez sans faire de façons :
Dieu nous aime, Monsieur, comme nous sommes bons ;
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE, *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduisait prisonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en veut point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plus tôt. Cependant obligez-moi de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoie : vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous êtes, et il m'en demeure assez d'autres à votre service.

Dorante continue.

Cette lettre est sans nom.

CLITON

Les mots en sont françois.

à Lyse.

Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids?

DORANTE

Tais-toi.

LYSE, *à Dorante.*

Pour ma maîtresse il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance :
Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.

DORANTE

Je serai cependant aveugle en mon bonheur?
Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source?

CLITON, *à Dorante.*

Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.

LYSE, *à Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON, *à Lyse.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce serait le trésor de Venise.

DORANTE

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut...

CLITON

Lâcher prise?
Quoi! c'est ainsi, Monsieur...

DORANTE

Parleras-tu toujours?

CLITON

Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?

DORANTE

Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON

Je m'en charge pour vous, et le prends pour mon conte.

DORANTE, *à Lyse.*

Ecoute un mot.

CLITON

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE

Ta maîtresse m'oblige.

CLITON, *à part.*

Il en veut mieux user.
Oyons.

DORANTE

Sa courtoisie est extrême et m'étonne;
Mais...

CLITON

Le diable de mais!

DORANTE

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE

Si j'en change l'effet,
Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON

Je suis ressuscité ; prêt ou don, ne m'importe.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, *à Lyse.*

Ecoute un mot : tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encore autant ;
Et vous, Monsieur, songez à changer de demeure :
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Ne me romps plus la tête ; et toi, tarde un moment.
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

Dorante va écrire sur la table.

CLITON

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LYSE

Disons.

CLITON

Contemple-moi.

LYSE

Toi ?

CLITON

Oui, moi. Que t'en semble ?
Dis.

LYSE

Que tout vert et rouge, ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON

Tu ris. Cette action, qu'est-elle ?

LYSE

Ridicule.

CLITON

Et cette main ?

LYSE

De taille à bien ferrer la mule[5].

CLITON

Cette jambe, ce pied ?

LYSE

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux Petites-Maisons[6].

CLITON

Ce front ?

LYSE

Est un peu creux.

CLITON

Cette tête ?

LYSE

Un peu folle.

CLITON

Ce ton de voix enfin avec cette parole ?

LYSE

Ah ! c'est là que mes sens demeurent étonnés :
Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

CLITON

Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu me vas résoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci :
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ;
Je coucherai[7] de feux, de sanglots, de martyre :
Je te dirai : « Je meurs, je suis dans les abois,
Je brûle... »

LYSE

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, affaiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON

Tu sais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'âme que tu m'escroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur:
On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur.

LYSE

Il est riche, ton maître?

CLITON

Assez.

LYSE

Et gentilhomme?

CLITON

Il le dit.

LYSE

Il demeure?

CLITON

A Paris.

LYSE

Et se nomme?

DORANTE, *fouillant dans la bourse.*

Porte-lui cette lettre, et reçois...

CLITON, *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON

Elle n'en prendra pas, Monsieur, je vous proteste.

LYSE

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON

Je vous le disais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE

Lui pourrai-je, Monsieur, apprendre votre nom ?

DORANTE

Il est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure ?

LYSE

Vous perdez temps, Monsieur, je sais trop mon devoir.
Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

CLITON

Adieu, belle railleuse.

LYSE

Adieu, cher babillard.

SCÈNE III

DORANTE • CLITON

DORANTE

Cette fille est jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage ;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer ;
C'est elle qui me charme et que je veux aimer.

CLITON

Quoi ! vous voulez, Monsieur, aimer cette inconnue ?

DORANTE

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON

Sans l'avoir vue ?

DORANTE

Un si rare bienfait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnaissant ;
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux,
Et si l'on n'est ingrat, il faut être amoureux.

CLITON

Votre amour va toujours d'un étrange caprice :
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice ;
Celle-ci, sans la voir. Mais, Monsieur, votre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre et si tôt ?

DORANTE

Pourquoi non ?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON

Il est plus décrié que la fausse monnoie.

DORANTE

Mon nom ?

CLITON

Oui, dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un,
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE

En une comédie ?

CLITON

Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage ;

On le prendrait pour vous : il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paraît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture :
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet ;
Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même école :
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux ;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air ;
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder ;
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom ?

CLITON

Votre nom de guerre, LE MENTEUR.

DORANTE

Les vers en sont-ils bons ? fait-on cas de l'auteur ?

CLITON

La pièce a réussi, quoique faible de style,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville ;
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paraître.
Ce maraud de farceur m'a fait si bien connaître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue et me montrent au doigt ;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi : « Le valet du Menteur ! »
Vous en riez vous-même !

DORANTE

Il faut bien que j'en rie.

CLITON

Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçu,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien su.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entends du murmure.

SCÈNE IV

CLÉANDRE • DORANTE • CLITON • Le Prévôt

CLÉANDRE, *au Prévôt.*

Ah ! je suis innocent ; vous me faites injure.

LE PRÉVOT, *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, Monsieur, ne craignez aucun mal ;
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, *au Prévôt.*

Et si pour s'affranchir il ose me charger ?

LE PRÉVOT, *à Cléandre.*

La justice entre vous en saura bien juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
à Dorante.
Vous avez vu, Monsieur, le coup qu'on vous impute ;
Voyez ce cavalier ; en serait-il l'auteur ?

CLÉANDRE, *bas.*

Il va me reconnaître. Ah, Dieu ! je meurs de peur.

DORANTE, *au Prévôt.*

Souffrez que j'examine à loisir son visage.

Bas.
C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage ;
Ce serait lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, *bas.*
Il me connaît, je tremble.

DORANTE, *au Prévôt*
Ce cavalier, monsieur, n'a rien qui lui ressemble ;
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connais moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, *bas.*
Oh ! générosité qui n'eut jamais d'exemple !

DORANTE
L'habit même est tout autre.

LE PRÉVOT
Enfin ce n'est pas lui ?

DORANTE
Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVOT *à Cléandre.*
Je suis ravi, Monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnaissance ;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir.
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, *au Prévôt.*
Vous avez fait le dû de votre office.

SCÈNE V

DORANTE • CLÉANDRE • CLITON

DORANTE, *à Cléandre.*
Mon cavalier, pour vous je me fais injustice ;

Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnais bien ;
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE

Monsieur...

DORANTE

Point de réplique, on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCÈNE VI

DORANTE • CLITON

DORANTE

N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage ?
J'avais entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON

Quoi ? c'est là donc, Monsieur ?...

DORANTE

Oui, c'est là le coupable.

CLITON

L'homme à votre cheval ?

DORANTE

Rien n'est si véritable.

CLITON

Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus :
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ?

DORANTE

J'ai vu sur son visage un noble caractère,
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,

Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON

Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on s'amende à Rome?
Je me tiens au proverbe : oui, courez, voyagez ;
Je veux être guenon si jamais vous changez :
Vous mentirez toujours, Monsieur, sur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers est une bonne école ;
Pour le bien du public je veux le publier ;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne assurance ;
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez ;
Et l'on dira de vous pour oraison funèbre :
« C'était en menterie un auteur très célèbre,
Qui sut y raffiner de si digne façon,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon ;
Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque,
Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisque[8]. »

DORANTE

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe est fait,
Et tu m'érigeras en cavalier parfait :
Tu ferais violence à l'humeur la plus triste.
Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste ;
Donne-lui cette lettre ; et moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

MÉLISSE • LYSE

MÉLISSE, *tenant une lettre ouverte en sa main.*

Certes, il écrit bien : sa lettre est excellente.

LYSE

Madame, sa personne est encor plus galante :
Tout est charmant en lui, sa grâce, son maintien...

MÉLISSE

Il semble que déjà tu lui veuilles du bien?

LYSE

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
Que je voudrais l'aimer, si j'étais demoiselle.
Il est riche, et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
Je vous le dis encor, je m'y passerais bien[9];
Et si j'étais son fait, il serait fort le mien.

MÉLISSE

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait?

LYSE

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE

A sa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LYSE

Pour lui faire en discours montrer son éloquence,
Il lui faudrait des gens de plus de conséquence :
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE

Et que croit-il de moi?

LYSE

Ce que vous lui mandez :
Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre ;
Que vous l'aimez déjà.

MÉLISSE

Cela pourrait bien être.

LYSE

Sans l'avoir jamais vu?

MÉLISSE

J'écris bien sans le voir.

LYSE

Mais vous suivez d'un frère un absolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE

Je n'écrivais tantôt qu'à dessein de lui plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui;
Et par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour :
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole :
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer ;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare,
Qu'elle pourrait gagner l'âme la plus barbare ;
L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime.
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et se forme de vous un tableau si parfait,
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne :
Il sera votre idée, et vous serez la sienne.
L'alliance est mignarde, et cette nouveauté,
Surtout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez[10], pour Dorante ou Mélisse :
« Votre très humble idée à vous rendre service. »
Vous vous moquez, Madame ; et loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

MÉLISSE

Je ne me moque point.

LYSE

Et que fera, Madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'âme,
Votre amant ?

MÉLISSE

Qui ?

LYSE

Philiste.

MÉLISSE

Ah ! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas :
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.

LYSE

Il est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise ;
Dans ses civilités on dirait qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,

Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me serait importune,
S'il fallait la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner :
L'avantage est trop grand, j'y pourrais trop gagner.
Il n'entre point chez nous ; et quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE

Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frère, et ne parle de rien.

LYSE

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines ;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE

Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours ?
Cette façon d'agir est-elle plus polie ?
Croit-il... ?

LYSE

Les amoureux ont chacun leur folie :
La sienne est de vous voir avec tant de respect,
Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect ;
Et la vôtre, un dégoût de cette retenue,

Qui vous fait mépriser la personne connue,
Pour donner votre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parce qu'il est de loin.

SCÈNE II

CLÉANDRE • MÉLISSE • LYSE

CLÉANDRE

Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur ?

MÉLISSE

Sans me connaître, il me croit l'âme atteinte,
Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour,
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour ;
Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE

Ah ! si tu savais tout !

MÉLISSE

Elle ne laisse rien ;
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le visage attrayant et la façon modeste.

CLÉANDRE

Ah ! que c'est peu de chose au prix de ce qui reste !

MÉLISSE

Que reste-t-il à dire ? Un courage invaincu ?

CLÉANDRE

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu ;
C'est le cœur le plus noble, et l'âme la plus haute...

MÉLISSE

Quoi ! vous voulez, mon frère, ajouter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'elle a blessé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé ?

CLÉANDRE

Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme,
Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périrait aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
  Quoique notre partie ait été si secrète
Que j'en dusse espérer une sûre retraite,
Et que Florange et moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisit diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vis l'innocent saisi pour le coupable;
(Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sus me retirer);
Comme je me montrais, afin que ma présence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt et moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt soupçonneux me saisit dans la rue,
Me mène au prisonnier, et m'expose à sa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnaît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends sa vertu, chère sœur, et l'admire.
  Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soi-même inhumain;
Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'assure de se taire :
Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, était bien légitime ;
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.
Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude ;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude ;
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants ;
Qu'il ne manque de rien ; et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu : de ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

MÉLISSE

Je vous obéirai très-ponctuellement.

SCÈNE III

MÉLISSE • LYSE

LYSE

Vous pouviez dire encor très-volontairement ;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste a de quoi s'appuyer ;
Je n'en suis plus, Madame : il n'est bon qu'à noyer ;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante[11] ?

MÉLISSE

Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.

LYSE

Quels de vos diamants me faut-il lui porter ?

MÉLISSE

Mon frère va trop vite ; et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connaître mal des gens de cette sorte.

Aussi, comme son but est différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien.
Il est reconnaissant, et je suis amoureuse ;
Il a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse.
A force de présents il se croit acquitter ;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite,
Et passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne saurait souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse :
Le prix de ses présents est en leur gentillesse ;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE

Elle doit être belle et fort mystérieuse.

MÉLISSE

Au lieu des diamants dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie :
Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein ;
Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême :
S'il le rend, c'en est fait ; s'il le retient, il m'aime.

LYSE

A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.

MÉLISSE

L'amour est un grand maître : il instruit tout d'un coup.

LYSE

Il vient de vous donner de belles tablatures [12].

MÉLISSE

Viens querir mon portrait avec des confitures :
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCÈNE IV

PHILISTE • DORANTE
CLITON, *dans la prison.*

DORANTE

Voilà, mon cher ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange et difficile à croire;
Mais puisque je vous vois, mon sort est assez doux.

PHILISTE

L'aventure est étrange, et bien digne de vous;
Et si je n'en voyais la fin trop véritable,
J'aurais bien de la peine à la trouver croyable :
Vous me seriez suspect, si vous étiez ailleurs.

CLITON

Ayez pour lui, Monsieur, des sentiments meilleurs :
Il s'est bien converti dans un si long voyage;
C'est tout un autre esprit sous le même visage;
Et tout ce qu'il débite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse;
Et malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici, n'a menti qu'une fois.

PHILISTE

En voudrais-tu jurer?

CLITON

Oui, Monsieur, et j'en jure
Par le Dieu des menteurs, dont il est créature,
Et s'il vous faut encore un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE

Laissant là ce badin, ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse.
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons
J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms;

J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire;
Et quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE

Formez en ma faveur de plus saines pensées :
Ces petites humeurs sont aussitôt passées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE

Dès lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une âme noble, et grande, et magnanime.

CLITON

Je le disais dès lors : sans cette qualité,
Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE

Ne te tairas-tu point?

CLITON

Dis-je rien qu'il ne sache,
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'était-il pas, Monsieur, avec Alcippe et vous,
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes,
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais sans plus l'écouter, parlons de votre affaire.
Elle me semble aisée, et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter :
Ceux dont elle dépend sont de ma connaissance,
Et même à la plupart je touche de naissance;
Le mort était d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.

Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous attristez point cependant en prison;
On aura soin de vous comme en votre maison :
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,
Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE

Ma joie est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE

Je prends congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCÈNE V

DORANTE • CLITON

CLITON

Comment va maintenant l'amour ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendons-nous les armes?

DORANTE

Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures [13].
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède,
Je jurerais, Monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé
Comme un galant commode, et fort incommodé.

DORANTE

Tu parles en brutal.

CLITON

Vous, en visionnaire.
Mais si je disais vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON

Mais vous avez reçu : quiconque prend se vend.

DORANTE

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

CLITON

Le compliment est doux et la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti :
Je le soutiens, Monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien :
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience,
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-même;
Vois déjà sa servante, elle revient.

CLITON

Tant pis :
Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passeport
Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE

Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?

CLITON

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCÈNE VI

DORANTE • LYSE • CLITON

DORANTE, *à Lyse.*

Je ne t'espérais pas si soudain de retour.

LYSE

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie :
Elle serait venue, elle en brûle d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient :
Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient;
Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs :
Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON

Les amours de tantôt me semblaient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas :
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures,
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE

Badin, qui te demande ici ton sentiment?

CLITON

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE

Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

DORANTE

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE

Non pas encor sitôt.

DORANTE

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, et ne déguise rien.

LYSE

A ce compte, Monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE

Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grâce en l'humeur, et tant d'attrait aux yeux,
Qu'à te dire le vrai, je ne voudrais pas mieux :
Elle me charmera, pourvu qu'elle te vaille.

LYSE

Ma maîtresse n'est pas tout à fait de ma taille,
Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, Monsieur, qu'en qualité.

DORANTE

Tu sais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE

Rendez-le-moi, Monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE

Je verrai ce que c'est.

LYSE

C'est une mignature.

DORANTE

Oh! le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir!

LYSE

Après le naturel.

DORANTE

Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.

LYSE

Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille [14], ou mal nette, ou blanchie,
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE

Et quel est ce portrait?

LYSE

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?

DORANTE

Quoi? celle qui m'écrit?

LYSE

Oui, celle qui vous aime;
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné;
Et tu me veux flatter par cette fausse joie.

LYSE

Quand je dis vrai, Monsieur, je prétends qu'on me croie.
Mais je m'amuse trop, l'orfèvre est loin d'ici;
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE

Laisse-moi ce souci;
Nous avons un orfèvre arrêté pour ses dettes,
Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.

LYSE

Vous m'en donnez, Monsieur.

DORANTE

Je te le ferai voir.

LYSE

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE

Sans mentir ?

DORANTE

Sans mentir.

CLITON

Il est trop jeune, il n'ose.

LYSE

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque chose ;
Mais vous le montrerez.

DORANTE

Non, à qui que ce soit.

LYSE

Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.

DORANTE

Va, dors en sûreté.

LYSE

Mais enfin à quand rendre ?

DORANTE

Dès demain.

LYSE

Demain donc je viendrai le reprendre :
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.

CLITON, *à Dorante, puis à Lyse.*

Elle se met pour vous en un très grand danger.
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE

Non.

CLITON

Comme tu méprises !

LYSE

Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE

Peut-être à mon retour je saurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure : adieu.

CLITON

Tout me succède.

SCÈNE VII

DORANTE • CLITON

DORANTE

Viens, Cliton, et regarde. Est-elle vieille ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON

Je suis un peu moins dupe, et plus futé que vous.
C'est un leurre, Monsieur, la chose est toute claire :
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
  On amorce le monde avec de tels portraits :
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande;
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et pour dernière adresse, une telle beauté
Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de sa copie.
Mais laissons ce discours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfèvre prisonnier?

DORANTE

Simple, n'as-tu point vu que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon âme est atteinte?

CLITON

Bon : en voici déjà de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.

DORANTE

Tais-toi, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

L'acte se passe dans la prison.

SCÈNE I

CLÉANDRE • DORANTE • CLITON

DORANTE

Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close :
On peut nous écouter, et vous surprendre ici ;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vue,
Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

CLÉANDRE

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là dehors qui gardent qu'on écoute ;
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
  Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte,
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, et hautement, Monsieur, que je le suis ;
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment ;
Elle attache mon sort au vôtre également ;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance.

DORANTE

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir :
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie :

Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est,
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et sitôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE

Cet homme a de l'humeur[45].

DORANTE

C'est un vieux domestique,
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes amis,
Mêle partout son mot, et jamais, quoi qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plaît.

CLÉANDRE

J'en voudrais connaître un de l'humeur dont il est.

CLITON

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine :
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerais bien, Monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE

Voilà de ses bons mots les galantes surprises;
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises;
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON

On appelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE

Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, Monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE

Nous en pourrons parler encor quelque autre fois :
Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE

Je ne saurais vous taire
En quel heureux état se trouve votre affaire.
Vous sortirez bientôt, et peut-être demain ;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main :
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie ;
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie ;
Et je ne saurais voir sans être un peu jaloux
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle :
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle ;
Et vous m'obligerez au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends point le temps de votre délivrance,
De peur qu'encore un coup Philiste me devance ;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirais faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE

Je vous en reprierai quand vous pourrez sortir ;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose ?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergents ;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques-uns...

CLITON

Les siens en sont du nombre :
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre ;

Et n'était que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort léger ;
Mais comme je pleurais ses tristes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent et confitures.

CLÉANDRE

Et de qui ?

DORANTE

Pour le dire, il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,
Me promet un amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force présents...

CLÉANDRE

Et vous visite ?

DORANTE

Non.

CLÉANDRE

Vous savez son logis ?

DORANTE

Non, pas même son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourrait être ?

CLÉANDRE

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

DORANTE

Pour un si bon ami je n'ai point de secret.
Voyez, connaissez-vous les traits de ce portrait ?

CLÉANDRE

Elle semble éveillée, et passablement belle ;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connais rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu.

SCÈNE II

DORANTE • CLITON

DORANTE

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'âme.
Sans doute il la connaît.

CLITON

C'est peut-être sa femme ?

DORANTE

Sa femme ?

CLITON

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit ;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets et de vos confidences.

DORANTE

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais serait-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse :
Ne l'avez-vous pas vu tout changer de couleur ?

DORANTE

Je l'ai vu, comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise :
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON

Qu'il fera dangereux rencontrer sa colère !
Il va tout renverser si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se croît ;
Mais surtout ses valets peuvent bien marcher droit :
Malheureux le premier qui fâchera son maître !
Pour autres cent louis je ne voudrais pas l'être.

DORANTE

La chose est sans remède, en soit ce qui pourra :
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme :
Ce serait lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours ;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire ;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON

Et s'il est son amant ?

DORANTE

Puisqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère[14] ;
Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois,
Et je suis résolu de défendre son choix.
Tandis, pour un moment trêve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

Il prend le portrait de Mélisse.

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes ?
Hélas ! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidèle
Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pu te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me punissant

Te fait criminel d'innocent ;
Sur toi retombent les vengeances...

CLITON, *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, Monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous ;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.

Adorable et riche beauté
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager ;
Et si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouïs,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.

Voilà parler en homme.

DORANTE

Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter ;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise.
Par un double intérêt je prends cette franchise :
L'un, vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous ;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample ;
Et puisque enfin le ciel m'a voulu départir

Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre Excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE

Tais-toi; le ciel m'envoie un entretien plus doux :
L'ambassade revient.

CLITON

Que nous apporte-t-elle?

DORANTE

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?

CLITON

Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux.

SCÈNE III

DORANTE

MÉLISSE, *déguisée en servante, cachant son visage sous une coiffe*

CLITON • LYSE

CLITON, *à Lyse.*

Montre ton passeport. Quoi? tu viens les mains vides?
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides;
Et moins d'un jour réduit tout votre heur et le mien
Des louis aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE

Que veux-tu?

LYSE

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LYSE

J'amène ici ma sœur, parce qu'il s'en va nuit ;
Mais vous pensez en vain chercher une défaite :
Demandez-lui, Monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE

Quoi ? ta maîtresse sait que tu me l'as laissé ?

LYSE

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE

Elle s'en est donc mise en colère?

LYSE

Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte :
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais dès ce soir, Monsieur, que devenir ;
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE

Ecoute, il n'est pour toi chose que je ne fisse.
Si je te nuis ici, c'est avec grand regret ;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie ;
Que rien n'approcherait de mon ravissement,
Si je le possédais de son consentement ;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde.
Et quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par delà ton espoir.

LYSE

Je ne eux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE

Tu me dédaignes trop.

LYSE

Je le dois.

CLITON

Tu l'offenses.
Mais voulez-vous, Monsieur, me croire et vous venger ?
Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.

LYSE

Oh ! le grand habile homme ! il y connaît finesse.
C'est donc ainsi, Monsieur, que vous tenez promesse ?
Mais puisque auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ai tant d'épouvante.

DORANTE

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante ;
Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE

N'importe, parlez-lui ; du moins vous saurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE, *à Mélisse.*

Son ordre est-il si rude ?

MÉLISSE

Il est assez exprès ;
Mais sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près :
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON

Comme toutes les deux jouent leurs personnages !

MÉLISSE

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être après tout le dessein de Madame.
Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son âme.
En ces occasions il fait bon hasarder,
Et de force ou de gré je saurais le garder.
Si vous l'aimez, Monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage :

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur,
Puisque avant ce portrait on aura votre cœur ;
Et je la trouverais d'une humeur bien étrange
Si je ne lui faisais accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.

DORANTE

O ciel ! et de quel nom faut-il que je te nomme ?

CLITON

Ainsi font deux soldats logés chez le bonhomme :
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups ;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire !
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE

Que dit cet insolent ?

DORANTE

C'est un fou qui me sert.

CLITON

Vous dites que...

DORANTE, *à Cliton.*

Tais-toi, ta sottise me perd.

à Mélisse.

Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE

Avec sa complaisance à flatter votre envie,
Dans le cœur de Madame, elle croit pénétrer ;
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point, et je veux bien qu'il voie
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE

Mes yeux, que vois-je ? où suis-je ? êtes-vous des flatteurs ?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre ?

MÉLISSE

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et savez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
  Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre ;
Mais par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais était pour vous perdu.
Je retirais le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hasarder, j'ai pris ce vêtement,
Pour entrer sans soupçon, pour en sortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu si l'on m'aime.

DORANTE

Je demeure immobile, et pour vous répliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Je ne sais si je vis; et je sais toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois ;
Que tous mes jours usés à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteraient pas.

MÉLISSE

Sachez, pour arrêter ce discours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire, à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez,
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour ; à présent je vous quitte,
Et malgré mon amour, je romps cette visite.
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi :
Je crains à tous moments qu'on me surprenne ici ;
Encor que déguisée, on pourrait me connaître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,

A force de présents, que vous puissiez sortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher ?

MÉLISSE

Ayant su la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom :
Encore un jour ou deux il me faut vous le taire ;
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Bellecour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE

Un linge servira de marque plus expresse ;
J'en prendrai soin.

MÉLISSE

On ouvre et quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, Monsieur...

Elles abaissent toutes deux leurs coiffes.

DORANTE

Je sais bien mon devoir ;
Sur ma discrétion prenez toute assurance.

SCÈNE IV

PHILISTE • DORANTE • CLITON

PHILISTE

Ami, notre bonheur passe notre espérance.
Vous avez compagnie ! Ah ! voyons, s'il vous plaît.

DORANTE

Laissez-les s'échapper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une lingère : allant en Italie,

Je la vis en passant, et la trouvai jolie ;
Nous fîmes connaissance ; et me sachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE

Elle vous semble belle, à ce compte ?

DORANTE

A ravir.

PHILISTE

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE

M'y voulez-vous servir ?

PHILISTE

Je suis trop maladroit pour un si noble rôle.

DORANTE

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE

Qu'une ?

DORANTE

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.

PHILISTE

C'est une affaire faite.

DORANTE

Quoi ! vous me refusez un mot que je souhaite.

PHILISTE

L'ordre, tout au contraire, en est déjà donné,
Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.

Comme je vous quittais avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire.
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas ;
Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence :
Ils ont vu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés,
Et plus tôt de beaucoup que je n'osais prétendre.
Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre ;
Si bien que sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis votre élargissement.
Mais quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, et je serai la vôtre :
Ce sont formalités que pour vous dégager
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger ;
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble ;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir ;
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il serait nécessaire
De coucher pour la forme un moment en prison,
Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison ;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai ;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.

DORANTE

Que ne vous dois-je point pour de si bons offices !

PHILISTE

Ami, ce ne sont là que de petits services ;
Je voudrais pouvoir mieux, tout me serait fort doux.
Je vais chercher du monde à souper avec vous.
Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure.

SCENE V

DORANTE • CLITON

DORANTE

Tu ne dis mot, Cliton.

CLITON

Elle est belle, ou je meure !

DORANTE

Elle te semble belle ?

CLITON

Et si parfaitement
Que j'en suis même encor dans le ravissement.
Encor dans mon esprit je la vois et l'admire,
Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.

DORANTE

Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON

Ah ! plût à Dieu, Monsieur, que ce fût la servante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferais le mutin.

DORANTE

Admire en cet amour la force du destin.

CLITON

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE

C'était nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, et la pût reconnaître.

CLITON

Cette métamorphose est de vos coups de maître ;
Je n'en parlerai plus, Monsieur, que cette fois ;

Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre âme ;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par nécessité.
Quelle conversion !

DORANTE

Tu fais bien le sévère.

CLITON

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire :
J'aurais trop à compter.

DORANTE

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret ;
L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, Monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que naguère j'ai faite :
Vous vous en souvenez, sans que je la répète[17].

DORANTE

Pour de pareils secrets peut-on s'en garantir ?
Et toi-même, à ton tour, ne crois-tu point mentir ?
L'occasion convie, aide, engage, dispense ;
Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON

Si vous m'y surprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE

Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

MÉLISSE • LYSE

MÉLISSE

J'en tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE

Aussi bien comme vous je pensais être prise.

MÉLISSE

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE

Un ami véritable à toute heure s'acquitte ;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit ;
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire :
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins !

MÉLISSE

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue !

LYSE

Il vous aurait donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE

Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux !

LYSE

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
  Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.

Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change ;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher ;
Tant qu'il peut, il témoigne une âme indifférente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante,
Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE

Eh bien ! mais que vous semble encor du personnage ?
Vous en ai-je trop dit ?

MÉLISSE

J'en ai vu davantage.

LYSE

Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé ?

MÉLISSE

Je n'ai qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE

Vous l'aimez ?

MÉLISSE

Je l'adore.

LYSE

Et croyez qu'il vous aime ?

MÉLISSE

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême.

LYSE

Une première vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire et ne douter de rien !

MÉLISSE

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,

Sème l'intelligence avant que de se voir ;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment :
Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément ;
Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles :
La langue en peu de mots en explique beaucoup ;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup ;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE

Si, comme dit Sylvandre [18], une âme en se formant,
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE

Quoi ? tu lis les romans ?

LYSE

Je puis bien lire *Astrée ;*
Je suis de son village, et j'ai de bons garants
Qu'elle et son Céladon [19] étaient de mes parents.

MÉLISSE

Quelle preuve en as-tu ?

LYSE

Ce vieux saule, Madame,
Où chacun d'eux cachait ses lettres et sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin ;
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin,
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas ?

MÉLISSE

De vrai, c'est un grand point.

LYSE

Aurais-je tant d'esprit, si cela n'était point ?
D'où viendrait cette adresse à faire vos messages,
A jouer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumière et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité ?

MÉLISSE

Tu le disais tantôt, chacun a sa folie ;
Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCÈNE II

CLÉANDRE • MÉLISSE • LYSE

CLÉANDRE

Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur.

MÉLISSE

Avec Dorante, avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait !

CLÉANDRE

Un coup dont tu seras ravie.

MÉLISSE

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir !

CLÉANDRE

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte ;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE

Tu sembles t'en fâcher ?

MÉLISSE

Je m'en fâche pour vous :
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.

CLÉANDRE

Il est trop généreux ; et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Ecoute. Nous parlions des dames de Lyon ;
Elles sont assez mal en son opinion :
Il confesse de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre ;
Mais à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre ;
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison ;
Et sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire :
Me le dénieras-tu, ma sœur, pour un moment ?

MÉLISSE

Vous me jouez, mon frère, assez accortement ;
La querelle est adroite et bien imaginée.

CLÉANDRE

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MÉLISSE

S'il faut ruser ici, j'en sais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire ;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE

Eh bien ! je viens de voir ton portrait en ses mains.

MÉLISSE

Et c'est ce qui vous fâche ?

CLÉANDRE

Et c'est dont je me plains.

MÉLISSE

J'ai cru vous obliger et l'ai fait pour vous plaire :
Votre ordre était exprès.

CLÉANDRE

Quoi? je te l'ai fait faire?

MÉLISSE

Ne m'avez-vous pas dit: « Sous ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants »?
Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.

CLÉANDRE

Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MÉLISSE

Puisqu'il est enrichi de quatre diamants,
N'est-ce pas obéir à vos commandements?

CLÉANDRE

C'est fort bien expliquer le sens de mes prières.
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulières:
Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE

C'est encore votre ordre, ou je m'y connais mal.
Ne m'avez-vous pas dit: « Prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère »?
Puisque vous lui devez et la vie et l'honneur,
Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes:
Non que mes volontés en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrais l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer.
Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère:
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre la maison,
Afin que l'entretien produise quelques flammes
Qui forment doucement l'union de vos âmes.

Mais vous savez trouver des chemins plus aisés :
Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez,
Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,
Si quelque aversion vous prend pour son visage,
Si le vôtre le choque, ou qu'une autre l'engage,
Et que de ce portrait, donné légèrement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant ?

MÉLISSE

Sans jamais l'avoir vu, je connais son courage :
Qu'importe après cela quel en soit le visage ?
Tout le reste m'en plaît ; si le cœur en est haut,
Et si l'âme est parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même, après votre aventure,
Ne m'en avez pas fait une laide peinture ;
Et comme vous devez vous y connaître mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère ;
Et si ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien :
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE

Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue
Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner ;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu : je vais une heure entretenir Climène.

SCÈNE III

MÉLISSE • LYSE

LYSE

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable alors qu'il est fâché.

Sa colère a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE

Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans savoir son projet,
Deviner sa pensée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE

Obéir par avance est un jeu délicat,
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre âme
Avec un grand secret ménage votre flamme :
Devait-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MÉLISSE

Il n'est que curieux,
Et ne montrerait pas si grande impatience,
S'il me considérait avec indifférence;
Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.

LYSE

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi!

MÉLISSE

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE

L'amour excuse tout dans ce cœur enflammé,
Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé.
Je serais plus sévère, et tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MÉLISSE

Ne querellons personne et puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE

Que vous avez de peur que le marché n'échappe!

MÉLISSE

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape ?
Je possède son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le temps en débats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t-il mieux que mon feu ne l'excuse ?
Allons, allons l'attendre, et sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

LYSE

Vous ferez-vous connaître ?

MÉLISSE

Oui, s'il sait de mon frère
Ce que jusqu'à présent j'avais voulu lui taire :
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agréablement.

SCÈNE IV

DORANTE • PHILISTE • CLITON

DORANTE

Me reconduire encor ! cette cérémonie
D'entre les vrais amis devrait être bannie.

PHILISTE

Jusques en Bellecour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtresse en faveur de[20] la nuit.
Le temps est assez doux, et je la vois paraître
En de semblables nuits souvent à la fenêtre :
J'attendrai le hasard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE

Que je vous laisse ici, de nuit, sans compagnie ?

PHILISTE

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurais besoin de vous ;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

DORANTE

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître ;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connaître :
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets ;
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE

Si l'heure ne vous presse,
Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse :
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON, *bas.*

Tout se prépare mal à cet échantillon.

DORANTE

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige ?

PHILISTE

Justement.

DORANTE

Elle est belle ?

PHILISTE

Assez.

DORANTE

Et vous oblige ?

PHILISTE

Je ne saurais encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer ;
Son accueil n'est pour moi ni trop doux ni trop rude :
Il est et sans faveur et sans ingratitude,
Et je la vois toujours dedans un certain point
Qui ne me chasse pas et ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE

J'avance ; approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas :
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle.
Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE, *parlant à Cliton, après que Philiste s'est éloigné.*

Que me vient-il de dire ? et qu'est-ce que je voi ?
Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel ! que mon bonheur est de peu de durée !

CLITON

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec votre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet[21].

DORANTE

Que de confusion et de trouble en mon âme !

CLITON

Allez prêter l'oreille aux discours de la dame ;
Au bruit que je ferai prenez bien votre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps.

Dorante va auprès de Philiste.

SCÈNE V

MÉLISSE • LYSE, *à la fenêtre*
PHILISTE • DORANTE • CLITON

MÉLISSE

Est-ce vous ?

PHILISTE

Oui, Madame.

MÉLISSE

Ah ! que j'en suis ravie !
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie !
Certes, je n'osais plus espérer ce bonheur.

PHILISTE

Manquerais-je à venir où j'ai laissé mon cœur?

MÉLISSE

Qu'ainsi je sois aimée, et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite et pareille à la mienne!

PHILISTE

Ah! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux.

MÉLISSE

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux,
Et sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON

A l'aide!

MÉLISSE

J'oy du bruit.

CLITON

A la force! au secours!

PHILISTE

C'est quelqu'un qu'on maltraite; excusez si j'y cours;
Madame, je reviens.

CLITON, *s'éloignant toujours derrière le théâtre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre!

PHILISTE

Il est déjà dans la prochaine rue.

DORANTE

C'est Cliton: retournez, il suffira de moi.

PHILISTE

Je ne vous quitte point; allons.

Ils sortent tous deux.

MÉLISSE

Je meurs d'effroi.

CLITON, *derrière le théâtre.*

Je suis mort !

MÉLISSE

Un rival lui fait cette surprise.

LYSE

C'est plutôt quelque ivrogne, ou quelque autre sottise
Qui ne méritait pas rompre votre entretien.

MÉLISSE

Tu flattes mes désirs.

SCÈNE VI

DORANTE • MÉLISSE • LYSE

DORANTE

Madame, ce n'est rien :
Des marauds, dont le vin embrouillait la cervelle,
Vidaient à coups de poing une vieille querelle :
Ils étaient trois contre un, et le pauvre battu
A crier de la sorte exerçait sa vertu.

Bas.

Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

MÉLISSE

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre ?

DORANTE

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE

Je mourais de frayeur, vous y voyant aller.

DORANTE

Que Philiste est heureux ! qu'il doit aimer la vie !

MÉLISSE

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE

Vous lui parliez naguère en termes assez doux.

MÉLISSE

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MÉLISSE

J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE

Oui, je le suis, Madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître, un autre l'a détruit;
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MÉLISSE

L'erreur n'est pas un crime; et votre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu;
En sa place tout autre eût passé pour vous-même:
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçus;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus,
Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste...

DORANTE

N'en parlons plus, de grâce, et parlons de Philiste:
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien. Adieu: j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE

Où voulez-vous demain que je vous entretienne ?
Je dois être élargi.

MÉLISSE

Je vous ferai savoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE

Et qui vous peut sitôt apprendre ces nouvelles ?

MÉLISSE

Et ne savez-vous pas que l'amour a des ailes ?

DORANTE

Vous avez habitude avec ce cavalier ?

MÉLISSE

Non, je sais tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE, *seul.*

Comme elle est ma maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lorsque je crains Cléandre, un ami me traverse ;
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce :
Je crois l'entendre.

SCÈNE VII

DORANTE • PHILISTE • CLITON

PHILISTE

Ami, vous m'avez tôt quitté.

DORANTE

Sachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue ;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ai cru qu'il vous fallait attendre en Bellecour ;

Mais je n'ai trouvé plus personne à la fenêtre.
Dites-moi, cependant, qui massacrait ce traître ?
Qui le faisait crier ?

PHILISTE

A quelque mille pas,
Je l'ai rencontré seul tombé sur des plâtras.

DORANTE

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine ?

CLITON

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins, me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle ;
Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et vert...

DORANTE

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connaît-on les couleurs ? tu donnes une bourde.

CLITON

Ils portaient sous le bras une lanterne sourde.
C'était fait de ma vie, ils me traînaient à l'eau ;
Mais sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poing et de pied,
Que je crois tout au moins en être estropié.
Puissé-je voir bientôt la canaille noyée !

PHILISTE

Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée,
L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir,
Et que cette sottise a fait évanouir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourrait jamais être plus favorable :
Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux ;
Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.

Adieu : je prendrai soin demain de votre affaire.
Il est saison pour vous de voir votre lingère.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien !

SCÈNE VIII

DORANTE • CLITON

DORANTE

Cliton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON

J'entends à demi-mot, et ne m'en puis dédire :
J'ai gagné votre mal.

DORANTE

Eh bien ! l'occasion ?

CLITON

Elle fait le menteur, ainsi que le larron.
Mais si j'en ai donné, c'est pour votre service.

DORANTE

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON

Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin ;
Mais surtout j'ai trouvé la lanterne au besoin ;
Et sans ce prompt secours, votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE

Pour le mieux éblouir, je faisais le sévère.

CLITON

C'était un jeu tout propre à gâter le mystère.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait ?

DORANTE

Autant comme on peut l'être.

CLITON

En effet?

DORANTE

En effet.

CLITON

Et Philiste?

DORANTE

Il se tient comblé d'heur et de gloire;
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire:
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur:
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce[22];
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtresse;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse ou devenir jaloux.

DORANTE

Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.

CLITON

Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.

DORANTE

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter:
Tout est perdu pour moi, s'il me va tout conter.
De quel front oserais-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mît en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en même lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et crois devoir du moins ignorer son amour
Jusqu'à ce que le mien ait pu paraître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à se taire;
Ou si de cette flamme il ne se peut défaire,

Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les lois.

CLITON

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE

Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit :
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit ;
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer : la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

LYSE • CLITON

CLITON

Nous voici bien logés, Lyse, et sans raillerie,
Je ne souhaitais pas meilleure hôtellerie,
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LYSE

Tes raisons, c'est-à-dire autant d'extravagances.

CLITON

Tu me connais déjà !

LYSE

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON

J'en débite beaucoup.

LYSE

Tu sais les prodiguer.

CLITON

Mais sais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LYSE

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON

J'en tiens, je le confesse,

LYSE

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtresse ?

CLITON

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant :
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE

Si son âme est en feu, la mienne est enflammée ;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON

Tu manques, à vrai dire, encore au principal.

LYSE

Ton secret est obscur.

CLITON

Tu ne veux pas l'entendre ;
Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puissants ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs :
Mon maître se rendit à ton premier message.
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage ;
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains ;
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des grâces infinies.
Pourrais-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?

LYSE

J'en voudrais être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON

Ecoute : je n'ai pas une âme intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons-nous but à but[22], sans soupçons, sans rigueur :
Donnons âme pour âme et rendons cœur pour cœur.

LYSE

J'en veux bien à ce prix.

CLITON

Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE

Pour l'âme et pour le cœur, tant que tu le voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas :

Un amour délicat hait ces faveurs grossières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'âme et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON

J'ai le goût fort grossier en matière de flamme :
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme;
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'âme et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE

Eh quoi! pauvre ignorant, ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
De quoi me guériraient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles :
Autrement, marché nul.

LYSE

Ne désespère point;
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point :
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connaître.
Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON

Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE

Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre et devient son hôtesse?

CLITON

Il a raison de l'être et de tout espérer.

LYSE

Avec toute assurance il peut se déclarer :
Autant comme la sœur le frère le souhaite;
Et s'il aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE

Il semble toutefois fort triste à son retour.

SCÈNE II

DORANTE • CLITON • LYSE

DORANTE

Tout est perdu, Cliton, il faut ployer bagage.

CLITON

Je fais ici, Monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE

N'en parlons plus.

CLITON

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE

Que m'importe?

CLITON

On vous aime.

DORANTE

Hélas!

CLITON

On vous adore.

DORANTE

Je le sais.

CLITON

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?

DORANTE

Que je te trouve heureux!

CLITON

Le destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en être fort jaloux :
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare et me rend fort heureux.

DORANTE

Il faut partir, te dis-je.

CLITON

Oui, dans un an ou deux.

DORANTE

Sans tarder un moment.

LYSE

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE

Ta maîtresse survient, il faut lui dire adieu.
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon âme en prenant congé d'elle !

SCÈNE III

DORANTE • MÉLISSE • LYSE • CLITON

MÉLISSE

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,
Je viens savoir de vous mon crime ou mon malheur ;
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède,
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède ;
Si je dois ou vous plaindre ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MÉLISSE

A ses injustes lois que faut-il que j'impute ?

DORANTE

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper ?

DORANTE

Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE

Ah ! vous les aigrissez, les voulant soulager !
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte ?

MÉLISSE

Vous me quittez ! ô ciel ! Mais, Lyse, soutenez :
Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE

Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte :
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines ;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE

Donc à m'abandonner votre âme est résolue ?

DORANTE

Je cède à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE

Traitez-moi de volage, et me laissez partir :
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidèle ;
A quelques lois par là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterais, si je pouvais trahir.
Sachez-en le sujet ; et peut-être, Madame,
Que vous-même avouerez, en lisant dans mon âme,
Qu'il faut plaindre Dorante, au lieu de l'accuser ;
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.
  Je ne vous redis point combien il m'était doux
De vous connaître enfin et de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ai rencontrée :
Par cette porte, hélas ! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur s'est détruit ;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moi-même contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frère.
  Le cœur enflé d'amour et de ravissement,
J'allais rendre à Philiste un mot de compliment ;
Mais lui tout aussitôt, sans le vouloir entendre :
« Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
Vous aurez vu sa sœur ; je l'aime, et vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez :
En faveur de mes feux parlez à cette belle ;
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occasion quand je vous irai voir. »
A ces mots j'ai frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois, jugez de ma misère :

Voyez ce que je puis et ce que je dois faire,
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre,
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux :
Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma présence ;
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez ?
Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez ?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche ?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret !
Il fallait découvrir... mais simple ! je m'abuse :
Un amour si léger eût mal servi d'excuse ;
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air ;
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler :
La garde en importune et la perte en console,
Et pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

DORANTE

Quelle excuse, Madame ! et quel remercîment !
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil ? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frère et qu'il me doit le jour,
Que la reconnaissance a produit votre amour,
C'était mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'était me repentir de l'avoir conservé,
C'était l'assassiner après l'avoir sauvé,
C'était désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups :
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous;
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servais que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style :
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, Madame, souffrez que cette amour persiste
Tant que[24] l'hymen engage ou Mélisse, ou Philiste.
Jusque-là les douceurs de votre souvenir
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir :
J'en jure par vous-même, et ne suis pas capable
D'un serment ni plus saint ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière :
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère,
Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu : contre vos yeux c'est assez combattu;
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et dans le triste état où mon âme est réduite,
Pour sauver mon honneur, je n'ai plus que la fuite.

SCÈNE IV

DORANTE • PHILISTE • MÉLISSE
LYSE • CLITON

PHILISTE

Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?

DORANTE

Oui, je sors, ami, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrais vous nuire.

PHILISTE

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire;
Après, sur le discours vous prendrez votre temps;
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contents.
Vous me semblez troublé!

DORANTE

J'ai bien raison de l'être.
Adieu.

PHILISTE

Vous soupirez, et voulez disparaître!
De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs.
Madame, puis-je... O ciel! elle-même est en pleurs!
Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes.
D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fâche, et le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?

MÉLISSE

Philiste, il est tout vrai... Mais retenez Dorante:
Sa présence au secret est la plus importante.

DORANTE

Vous me perdez, Madame.

MÉLISSE

Il faut tout hasarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE

Cléandre entre.

MÉLISSE

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCÈNE V

DORANTE • PHILISTE • CLÉANDRE
MÉLISSE • LYSE • CLITON

CLÉANDRE

Ma sœur, auriez-vous cru...? Vous montrez peu de joie!
En si bon entretien qui vous peut attrister?

MÉLISSE, *à Cléandre.*

J'en contais le sujet, vous pouvez l'écouter.
à Philiste.
Vous m'aimez, je l'ai su de votre propre bouche,
Je l'ai su de Dorante, et votre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fidèle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate :
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.
J'aime, et je suis aimée, et mon frère y consent ;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant;
Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère :
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel temps entre nous a fait cette union ;
S'il la faut appeler ou surprise, ou constance :
Je ne vous en puis dire aucune circonstance ;
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,
Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose
Le change et le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous semblait le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.

Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voilà ce qui le trouble, et qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains : et voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes larmes.

PHILISTE

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large;
Et je réponds de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie;
Mais après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre :
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime;
Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent.
Si vous avez pu naître et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime;
Malgré notre amitié, je m'en dois ressentir :
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLÉANDRE

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer,
Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer.
Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,

Et sortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, Monsieur, toute sa liberté ;
Ou si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable :
C'est moi qui me suis hier sauvé sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le prévôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnaître un homme malheureux.

PHILISTE

Je ne demande plus quel secret a pu faire
Et l'amour de la sœur et l'amitié du frère :
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins :
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable,
Et puisque ce duel vous avait fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé ni plus reconnaissant.
Je ne m'oppose point à votre gratitude;
Et si je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vais m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée;
L'amour même a des fers dont l'âme est enchaînée;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis consentir :
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE

Ami, c'est là le but qu'avait votre colère?

PHILISTE

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE

Comme à lui je vous dois et la vie et l'honneur.

MÉLISSE

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE, *à Mélisse.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les secrets de votre âme.
Mais quittons désormais des compliments si vains.

à Cléandre.

Votre secret, Monsieur, est sûr entre mes mains;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié si belle,
Et croyez qu'à l'envi je vous serai fidèle[25].

CLITON, *seul.*

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir,
Je vous donne en passant cet avis, et bonsoir.

FIN DE LA SUITE DU MENTEUR

RODOGUNE

NOTICE

Rodogune, publiée en 1647 sous le titre *Rodogune, princesse des Parthes, Tragédie,* a été représentée à l'Hôtel de Bourgogne pendant l'hiver 1644-1645, et plus probablement à la fin de l'année 1644.

C'est une tragédie "noire", — l'une des plus noires sans doute qui soit sortie de la main de Corneille. Celle, aussi, pour laquelle il eut toujours la prédilection la plus marquée, et ne manquant jamais une occasion de l'affirmer. *Médée,* qui s'achevait sur l'assassinat de deux enfants par leur mère, était une tragédie cruelle. Mais *Rodogune* mêle, aux ordinaires assassinats de la Tragédie, un élément psychologique d'une force assez rare dans la perfidie. Il faut, pour en saisir la nature, avoir d'abord une vue générale, perspective, du sujet même de la tragédie et de son déroulement. Cléopâtre, reine de Syrie, a fait assassiner son époux, Démétrius, surnommé Nicanor, le Victorieux. (Et, dans sa tragédie, Corneille emploiera ce nom de Nicanor pour une raison bien simple : "Je me suis servi du nom de Nicanor, dit-il, plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffrait plus aisément l'un que l'autre.") Cet assassinat lui a paru nécessaire parce que, l'ayant cru mort déjà, elle a épousé son propre beau-frère ; aussi, parce qu'elle apprend que Nicanor ne revient pas seul, mais avec la princesse Rodogune, sœur du roi des Parthes, et qu'il a l'intention de l'épouser. Rodogune, captive, est aimée des deux fils de Cléopâtre, Antiochus et Séleucus. Ce sont des frères jumeaux, mais Cléopâtre n'a pas encore révélé lequel est né le premier, lequel, donc, sera roi. C'est ici que s'organise le chantage atroce qui est le sujet de *Rodogune.* Les deux frères, qui s'aiment, et que leur rivalité amoureuse désespère, s'en

remettent à leur mère du soin de décider : qu'elle dise quel est l'aîné, et celui-ci épousera Rodogune. " Non, dit Cléopâtre : je désignerai pour aîné, donc pour futur roi, celui qui tuera Rodogune. " Chantage sur lequel s'en greffe un autre : " J'appartiendrai, dit Rodogune, à celui de vous deux qui aura vengé son père en tuant Cléopâtre. " En fait, c'est Antiochus que préfère Rodogune, mais sa haine est si forte à l'égard de Cléopâtre qu'elle est prête à épouser Séleucus si c'est lui qui tue sa mère.

Les jeunes princes ont l'âme tendre, et ce dilemme les épouvante. Imprévu et sanglant, le dénouement, qui verra l'assassinat de Séleucus par sa mère, et la mort volontaire, férocement volontaire, de Cléopâtre, a des résonances shakespeariennes auxquelles nous sommes assurément plus sensibles que ne le furent les contemporains,

Si nous nous replaçons par l'esprit au moment de l'histoire littéraire où Corneille a fait jouer sa *Rodogune,* nous sommes, une fois encore, étonnés par la puissance de son invention, par la possibilité qu'il avait en lui de faire bouger tout le théâtre ; par le regard neuf qu'il jetait sur tous les problèmes du théâtre, que le respect des Règles et des traditions cachait aux yeux de ses rivaux. Et, une fois encore, nous sommes amenés à regretter qu'il n'ait pas trouvé dans son propre caractère la force nécessaire pour oser poursuivre les coups de sonde qu'il donnait dans toutes les directions où le théâtre peut aller.

Car *Rodogune* peut apparaître comme l'ancêtre du " drame ", genre inconnu du XVIIe siècle, et dans lequel l'importance de la situation, de la construction dramatique, l'emporte de beaucoup sur la psychologie et l'expression des passions, qui sont l'ordinaire et légitime domaine de la tragédie. Bien plus qu'une tragédie, *Rodogune* nous apparaît comme un drame romantique, avant la lettre. Comme il arrive souvent dans le drame, dans cette sorte de drame que Victor Hugo a longuement et bruyamment étalé sur la scène française, la

pièce entière est construite en vue de " l'effet dramatique " que le cinquième acte doit exprimer et porter à son paroxysme. Quatre actes d'exposition, et un dénouement d'une violence magnifique, voilà, en somme, la structure de *Rodogune,* comme ce sera la structure de *Ruy Blas* ou d'*Hernani.* Il n'y aurait d'ailleurs rien de paradoxal à affirmer que le drame romantique est déjà un drame en décadence, et qui tend à rejoindre le mélodrame ; car les incidents, coups de théâtre, qu'accumule au cours de tout son développement le drame romantique, et qui sont, utilement, destinés à soutenir l'attention, risquent par contrecoup d'amenuiser l'effet dramatique final. Et de cela aussi Corneille s'est lucidement rendu compte. Il s'excuse des récits, propos aux confidents, qui lui sont nécessaires pour introduire son spectateur au sein d'une situation dont le dénouement seul lui importe. " La narration ne laisse pas de demeurer froide... parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant. " La récompense qu'est le cinquième acte de *Rodogune,* dans sa violence concentrée et terrible, est, on peut le reconnaître, bien longuement attendue.

C'est assurément parce qu'il avait conscience de ce qu'il y avait de neuf dans *Rodogune* que Corneille lui témoigna tant d'amitié. Une amitié qu'il exprime avec force et naïveté : " Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte... " Rarement auteur se loua de la sorte : mais on voit bien qu'il entre dans cet auto-éloge beaucoup moins de vanité littéraire que de satisfaction, exprimée avec une franchise toute cornélienne, à avoir mené à bien une tentative audacieuse, et qui était sans exemple dans sa réussite.

Quelques mois avant la *Rodogune* de Corneille, une autre *Rodogune* avait vu le jour. Elle avait pour auteur

un secrétaire de la duchesse de Rohan, Pierre Gilbert, auteur de tragi-comédies. Et c'est l'un des plus jolis cas de "pré-plagiat" que l'histoire littéraire ait enregistré. Sur ce point, Voltaire a émis des doutes, mais les faits semblent riches d'évidence. Corneille ayant raconté à des amis le sujet de la pièce à laquelle il travaillait, une indiscrétion de l'un de ces amis permit à Pierre Gilbert d'en connaître le plan ; au moins le plan des quatre premiers actes. Et Gilbert, sur-le-champ, brocha sa tragédie ; avec tant de hâte, et si peu de renseignements sur les sources historiques du sujet traité par Corneille, qu'il donna le nom de Rodogune à celle qui, historiquement, comme dans la tragédie de Corneille, s'appelle Cléopâtre. Sans renseignements sur le dénouement auquel rêvait Corneille, en vue duquel toute sa tragédie s'ordonnait, il dut bien inventer le sien, qui est "misérable du commencement à la fin". On y assiste à la réconciliation de Cléopâtre et de Rodogune (qui s'appellent là Rodogune et Lydie) et à quelques promesses de brillants partis pour les fils de Rodogune (la Cléopâtre de Corneille).

En fait, la tragédie de Corneille eût dû s'appeler *Cléopâtre,* celle-ci en étant assurément le personnage principal et le ressort. Si Corneille a choisi le titre *Rodogune,* c'est — il s'en explique avec la même simplicité qu'il a fait pour justifier l'emploi qu'il fait du nom de Nicanor au lieu de celui de Démétrius — parce qu'il craignait que dans l'esprit du public une confusion ne s'établît entre la Cléopâtre femme de Nicanor et la Cléopâtre reine d'Egypte qu'il avait récemment mise en scène dans *Pompée.*

Nous n'avons aucune précision convaincante sur ce que fut la première interprétation de *Rodogune.* Le succès en fut honorable et, surtout, prolongé. On jouait souvent *Rodogune* au XVIIIe siècle, et Mlle Dumesnil dans le rôle de Cléopâtre, Mlle Gaussin et la Clairon dans le rôle de Rodogune, connurent des joies que le public partagea.

J. L.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE PRINCE

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne,

Cette épître au Grand Condé ne figure que dans les éditions antérieures à 1660.

et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, Monseigneur, *quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandres et des Césars, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque* nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi** dépendait la prise de Paris, et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là,* Monseigneur, *que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies, qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'Etat sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Nordlingen, étaient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir, elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus***. Dispensez-moi,* Monseigneur,

* Louis XIII était mort le 14 mai 1643.

** Bataille de Rocroi : 19 mai 1643.

*** Prise de Thionville : 10 août 1643. Prise de Philippsbourg : 9 septembre 1644. Victoire de Nordlingen : 3 août 1645.

de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignite de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés ; il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc,* Monseigneur, *de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,

Le très humble, très obéissant et très passionné serviteur,

CORNEILLE.

* Chute de Dunkerque : 7 octobre 1646.

EXAMEN

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait des *Guerres de Syrie :* « Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre, encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, et vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation, qu'elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des *Machabées*, et Josèphe, au treizième des *Antiquités judaïques*, en disent

aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs*. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Egypte qui portait le même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour : quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres ; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments, mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci : elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la

Dans le *Discours de la Tragédie*, p. 56.

chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours*, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures, si cette narration ne les avait précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique**, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours***. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Egypte, où il

* Dans le *Discours des Trois Unités*, p. 89.

** Personnage protatique : personnage purement épisodique, qui ne paraît que dans la "protase" — scènes d'exposition — de la tragédie.

*** Dans le *Discours du Poème dramatique*, p. 30.

était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du Roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée,* n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace,* vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui va se donner entre deux partis où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs*, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci : Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne

* Dans l'*Examen* de *Médée.*

la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père : tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs !

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt ; et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins ; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la Reine leur avait faite, et devait prévoir que si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient

la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort ; mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi ; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide, si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la Reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril ; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret

du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

ACTEURS

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.
SÉLEUCUS, fils de Démétrius et de Cléopâtre.
ANTIOCHUS, fils de Démétrius et de Cléopâtre.
RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.
TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.
ORONTE, ambassadeur de Phraates.
LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

RODOGUNE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LAONICE • TIMAGÈNE

LAONICE

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné :
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,

Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
Voyant le Roi captif, la Reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée,
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'Etat.
La Reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages;
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siège; et pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme
Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,

Voulut forcer la Reine à choisir un époux.
Que pouvait-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frère.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'Etat.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ses fils au trône de leur père,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frère :
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort.
Jusque dans ses Etats il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois,
Un des princes survient.

Elle veut se retirer.

SCÈNE II

ANTIOCHUS • TIMAGÈNE • LAONICE

ANTIOCHUS

Demeurez, Laonice :
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune;
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé.
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère.

Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère ;
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc, pour moins hasarder, j'aime mieux moins prétendre ;
Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs
Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs !
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;
Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ;
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

Timagène s'en va, et le Prince continue à parler à Laonice.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
Et ne la préférait à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

Timagène rentre sur le théâtre.

TIMAGÈNE

Seigneur, le Prince vient ; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS

Ah ! je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE III

SÉLEUCUS • ANTIOCHUS • TIMAGÈNE
LAONICE

SÉLEUCUS

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS

Parlez : notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour, fatal à l'heur de notre vie,
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également;
Mais si vous le voulez j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS

Si je le veux! bien plus, je l'apporte, et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce faible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la Princesse.

ANTIOCHUS

Hélas!

SÉLEUCUS

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS

Rodogune?

ANTIOCHUS

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS

Quoi ? l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS

Quoi ? l'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS

Et vous l'aimez aussi :
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérais que l'éclat dont le trône se pare
Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare ;
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince !

SÉLEUCUS

Ah, destin trop contraire !

ANTIOCHUS

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère ?

SÉLEUCUS

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferais-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire :
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche et ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
Mais sans incertitude elle doit être reine.
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet !
Régnons : l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle ;
Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS

Il faut encor plus faire : il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.
Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.
En vain votre amitié tâchait à partager ;
Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.

Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si faible arrêt!
Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste :
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur[1],
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie;
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS

Le pourrez-vous, mon frère?

SÉLEUCUS

Ah! que vous me pressez!
Je le voudrais du moins, mon frère, et c'est assez;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments,
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV

LAONICE • TIMAGÈNE

LAONICE

Peut-on plus dignement mériter la couronne?

TIMAGÈNE

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent longtemps voler la victoire douteuse;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle :
Que Nicanor vivait; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avait cru la mort;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son âme à l'imiter s'était déterminée,
Et que pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il allait épouser la Princesse sa sœur.
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père.
La Reine envoie en vain pour se justifier :
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et son amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur est un crime et pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie

Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.
  Mais tandis qu'animé de colère et d'amour,
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants et court comme à la proie,
La Reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître,
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits;
Le Roi meurt, et, dit-on, par la main de la Reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
La Reine, à la gêner[2] prenant mille délices,
Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices;
Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,
Je promettais beaucoup et j'exécutais peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance :
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
  La Reine de l'Egypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui ;
La paix finit la haine, et pour comble aujourd'hui,

Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connaissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux...

TIMAGÈNE

Vous me trouvez mal propre à cette confidence,
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCÈNE V

RODOGUNE • LAONICE

RODOGUNE

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace :
Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE

Quoi? Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire :
La fortune me traite avec trop de respect,
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect,
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

RODOGUNE.

LAONICE

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE

La haine entre les grands se calme rarement :
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et, dans l'Etat où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
J'oublie, et pleinement, toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et, quoique en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie;
Et toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion :
Telle est pour moi la Reine.

LAONICE

Ah! Madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure :
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux.
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageait sa vengeance à ce dur traitement;
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
Il y fallait du temps; et pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensais à[3] lui mal obéir,
Quand en votre faveur je semblais la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimulait la meilleure partie;
Que se voyant tromper elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;

Et si de cet amour je la voyais sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise.
Le Roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE

Quoi ? sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est malaisé, dans cette égalité,
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE

Ne pourrais-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher?

RODOGUNE

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher!

LAONICE

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince...

RODOGUNE

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur,
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence;
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

CLÉOPATRE

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'Etat, évanouissez-vous !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser ;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II

CLÉOPATRE • LAONICE

CLÉOPATRE

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare,
Que le souhait confus entre les deux s'égare ;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
  Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des Etats qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE

Il occupait leur trône, et craignait leur présence,
Et cette juste crainte assurait ma puissance.
Mes ordres en étaient de point en point suivis
Quand je le menaçais du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire ;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.
Je te dirai bien plus : sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchait plus que son hyménée,
Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte :
On m'y force, il le faut ; mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle ;
Et puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

LAONICE

Quoi ? vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLÉOPATRE

Quoi ? je ferais un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux !

N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée;
Ne saurais-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse;
Et puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale:
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE

Je vous connaissais mal.

CLÉOPATRE

Connais-moi toute entière.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang
Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
M'exposaient à son frère et faible et sans secours.
Je me voyais perdue, à moins d'un tel otage:
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des lois, exigea des serments,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire:
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès:
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III

CLÉOPATRE • ANTIOCHUS
SÉLEUCUS • LAONICE

CLÉOPATRE

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux ! n'ai-je souffertes
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;
Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir,
Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat que n'eussé-je pu faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un appui ;
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute :
Maître de votre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
Et de dépositaire et de libérateur,
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre père et mon premier époux...

Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler:
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux Dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis:
Ni celui des grandeurs ni celui de la vie
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile;
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux;
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien:
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités.

ANTIOCHUS

Jusques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour:
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre;
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Epargnez le dernier à notre souvenir:

Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :
Un fils est criminel quand il les examine ;
Et quelque suite enfin que le ciel y destine,
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance ;
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience.
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents :
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse :
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
Et l'accepter si tôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS

J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frère,
Que bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
L'ambition n'est pas notre plus grand désir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne :
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venait pour vous la dérober.
  O nobles sentiments d'une âme généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !

Le sort de votre père enfin est éclairci :
Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;
Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,
L'effet de cette amour vous aurait tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi ? vous montrez tous deux un visage étonné !
Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme
Que même en la jurant je détestais dans l'âme,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces Etats :
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris :
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;
Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime il le faut achever.

SCÈNE IV

SÉLEUCUS • ANTIOCHUS

SÉLEUCUS

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS

O haines, ô fureurs, dignes d'une Mégère !
O femme que je n'ose appeler encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux

Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible ou guère impétueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connaître la cause et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse:
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse:
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien:
Je donnerais encor tout mon sang pour le sien.
Je sais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS

Je vois bien plus encor: je vois qu'elle est ma mère;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide:
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir:

Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard :
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part ;
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
Et quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine :
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre :
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent :
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent :
Régnons, et son courroux ne sera que faiblesse :
C'est l'unique moyen de sauver la Princesse.
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis :
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein, que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

RODOGUNE • ORONTE • LAONICE

RODOGUNE

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi.
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux?
Ah! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours;
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie :
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE

Madame, au nom des Dieux, veuillez m'en dispenser :
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui comme ambassadeur
Devait de cet hymen honorer la splendeur;
Comme c'est en ses mains que le Roi votre frère

A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes :
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces .
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant : si j'étais ici vue,
Votre péril croîtrait, et je serais perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE

Va, je reconnaîtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II

RODOGUNE • ORONTE

RODOGUNE

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la mort,
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE

Notre fuite, Madame, est assez difficile :
J'ai vu des gens de guerre épandus dans la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer;
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La Reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix;
Et le Roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,

D'avoir osé douter de la foi des traités ;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir :
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE

Ah ! que de vos conseils j'aimerais la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur[4] !
Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds ; c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance ;
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des Dieux ?
L'Amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés :
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins, et surtout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'Amour.

SCÈNE III

RODOGUNE

Quoi ? je pourrais descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service,
Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété[5],

J'irais jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté !
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir :
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce ;
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
  Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi ;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria : « Vengeance ! Adieu : je meurs pour vous ! »
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne au devoir que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr :
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivais mon destin en victime d'Etat :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage :
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
  Le consentirais-tu, cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,

Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier[6] encor le nom aux murs de ce palais ?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes :
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes ;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.
Mais, Dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ;
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS • SÉLEUCUS • RODOGUNE

ANTIOCHUS

Ne vous offensez pas, Princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent :
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;
Mais un profond respect nous fit taire et brûler,
Et ce même respect nous force de parler.
  L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine :
Notre amour s'en offense, et changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne :
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les Dieux :
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux ;
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection

Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez donc, Madame, et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet :
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra sa gloire, et dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance ;
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avaient droit de choisir.
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des Etats est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine ;
J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;
Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé ?
Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime :
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
Et je mériterais qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un roi, Madame, et régnez avec lui :
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La couronne est à nous; et sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre;
Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume;
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ;
Et tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare;
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux :
Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
Ce cœur vous est acquis après le diadème,
Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre ;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS

C'est notre unique envie.

RODOGUNE

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE

Eh bien donc ! il est temps de me faire connaître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;

Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'était défendue ;
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère.
Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine :
Réglez-vous là-dessus ; et sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre :
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre ;
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse :
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir si vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
Quoi ? cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire...

ANTIOCHUS

Princesse...

RODOGUNE

Il n'est plus temps, le mot en est lâché ;
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère :
Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
Je me donne à ce prix : osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes.

SCÈNE V

ANTIOCHUS • SÉLEUCUS

ANTIOCHUS

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle
Méritait notre mère, et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner ? faut-il aimer encore ?

ANTIOCHUS

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS

La révolte, mon frère, est bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;

Et c'est à nos désirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité :
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.
Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affaiblir quand je vous encourage :
Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS

J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé
Ne secouait le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme ;
Et jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,
Si dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
  Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu :
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;
Et son reste confus me rend quelques lumières
Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;
Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ;
Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire :
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
Epargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI

ANTIOCHUS

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade :
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant courroux
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

ANTIOCHUS • RODOGUNE

RODOGUNE

Prince, qu'ai-je entendu ? parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S'imagine...

ANTIOCHUS

Apaisez ce courage irrité,
Princesse ; aucun de nous ne serait téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme ;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai ; mais quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous ;
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux[7] ;
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS

Recevez donc son cœur en nous deux réparti ;
Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah ! Princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même ;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas ?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi :
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins et j'y cours.

RODOGUNE

Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme :
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS

Oui, je le prends, Madame ;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang

Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
  Satisfaites vous-même à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine et de venger un roi ;
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux ;
Punissez un des fils des crimes de la mère,
Mais payez l'autre aussi des services du père,
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi ? n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore et que vous dédaignez...

RODOGUNE

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS

Est-ce encor le Roi que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
Le combat pour mon âme était moins dangereux
Lorsque je vous avais à combattre tous deux :
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas, Prince, de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue :
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
  Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix

Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner ;
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ;
Votre refus est juste autant que ma demande :
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi ;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
Attendant son secret vous aurez mes désirs,
Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS

Que voudrais-je de plus ? son bonheur est le mien.
Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien :
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende ;
Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu : mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II

ANTIOCHUS

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés :
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes Dieux,
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCÈNE III

CLÉOPATRE • ANTIOCHUS • LAONICE

CLÉOPATRE

Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS

Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ?
Il a su me venger quand vous délibériez,
Et je dois à son bras ce que vous espériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême :
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède ; encore est-il fâcheux,
Etonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
Je périrais moi-même avant que de le dire ;
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS

Le remède à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
  L'aveu de cet amour sans doute vous offense ;
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié :
Au point où je le vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS

Je tâche avec respect à vous faire connaître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la Princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le désir de régner eût fait la même chose ;
Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire :

Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

CLÉOPATRE

Non ; mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauraient conserver un généreux courroux ;
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer :
Vous ne considérez ni lui, ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE

Non, non, où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;
Mais aussi...

CLÉOPATRE

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE

Périssez, périssez : votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS

Eh bien ! triomphez-en, que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir :
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir ;
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colère !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance,
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire :
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire.
Rendez grâces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné :
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS

Oh ! moment fortuné !
Oh ! trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends grâces aux Dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS

Quoi ? je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la Princesse en porter la nouvelle ;
Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !
Oui, Madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE

Allez donc; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements ;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV

CLÉOPATRE • LAONICE

LAONICE

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V

CLÉOPATRE

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI

CLÉOPATRE • SÉLEUCUS

CLÉOPATRE

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS

Pauvre princesse, hélas !

CLÉOPATRE

Vous déplorez son sort !
Quoi ? l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPATRE

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle ;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS

O ciel ! et de qui donc, Madame ?

CLÉOPATRE

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS

De moi !

CLÉOPATRE

De toi, perfide ! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône était à toi par le droit de naissance ;
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;
Tu devais l'épouser, tu devais être roi !
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS

A mon frère ?

CLÉOPATRE

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ;
Et par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS

Quoi ? je conserverais quelque courroux secret !

CLÉOPATRE

Quoi ? lâche, tu pourrais la perdre sans regret ?
Elle de qui les Dieux te donnaient l'hyménée ?
Elle dont tu plaignais la perte imaginée ?

SÉLEUCUS

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte ;
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

SÉLEUCUS

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE

J'en prends à la connaître, et la faire avorter;
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes:
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez et plus que je ne veux:
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII

CLÉOPATRE

De quel malheur suis-je encore capable!
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
Quoi? sans émotion perdre trône et maîtresse!
Quel est ici ton charme, odieuse princesse?
Et par quel privilège, allumant de tels feux,

Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi ;
Mais n'importe : mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux :
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.
  Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir :
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

CLÉOPATRE

Enfin, grâces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi :
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père :
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
  Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine [8],
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice : il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II

CLÉOPATRE • LAONICE

CLÉOPATRE

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE

Ils approchent, Madame :
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
L'amour s'y fait paraître avec la majesté,
Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grâce en tous deux tout auguste et royale
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand prêtre être unis à jamais :
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule[9] aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le Prince et Rodogune.
Mais je les vois déjà, Madame : c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III

CLÉOPATRE • ANTIOCHUS
RODOGUNE • ORONTE • LAONICE
Troupe de Parthes et de Syriens

CLÉOPATRE

Approchez, mes enfants, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle ;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE

Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'est trop doux, Madame ; et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE

Aimez-moi seulement : vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS

Ah ! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE

J'ose le croire ainsi ; mais prenez votre place :
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du Roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Elève dans le trône, et donne à la Princesse.
Je lui rends cet Etat que j'ai sauvé pour lui :
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.

Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

Laonice revient avec une coupe à la main.

ORONTE

Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame, et j'en ferai récit au Roi mon maître.

CLÉOPATRE

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère ?

CLÉOPATRE

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV

CLÉOPATRE • ANTIOCHUS
RODOGUNE • ORONTE
TIMAGÈNE • LAONICE • Troupe

TIMAGÈNE

Ah ! Seigneur !

CLÉOPATRE

Timagène,
Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE

Ah ! Madame !

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGÈNE

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE

Le Prince votre frère...

ANTIOCHUS

Quoi ? se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE

L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu :
Son âme à ce penser paraissait attachée ;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

ANTIOCHUS

Enfin, que faisait-il? achevez promptement.

TIMAGÈNE

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte,
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE

Il est mort?

TIMAGÈNE

Oui, Madame.

CLÉOPATRE

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis,
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, *à Cléopâtre.*

Madame, il a parlé: sa main est innocente.

CLÉOPATRE, *à Timagène.*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;

RODOGUNE.

Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez ; et surtout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.
C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;
Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole ;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour,
O rival, aussi cher que m'était mon amour,
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
Oh ! de ses derniers mots fatale obscurité !
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner ?
« Une main qui nous fut bien chère ! »
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une, est-ce l'autre
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLÉOPATRE

Quoi ? vous me soupçonnez ?

RODOGUNE

Quoi ? je vous suis suspecte ?

ANTIOCHUS

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE

Avant qu'en soupçonner la Princesse ou la Reine,
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc !
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie [10].

RODOGUNE

Ah ! Seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,

Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne;
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, Seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre:
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

à Rodogune.

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais, ô Dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au Roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,

A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, *à Cléopâtre.*

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
Le Roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

à Antiochus.

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

à Cléopâtre.

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame, et que ferait toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais... ? Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
  Suivons aveuglément ma triste destinée ;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi...

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi ? Seigneur !

ANTIOCHUS

Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main.
Cette coupe est suspecte, elle vient de la Reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur, qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.*

N'importe : elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne : de crime en crime, enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union

Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE

Je maudirais les Dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici: je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.

ORONTE

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable:
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple:
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN DE RODOGUNE

THÉODORE

Vierge et Martyre

NOTICE

Théodore, malgré ce que l'on peut trouver d'assez scabreux dans son sujet, est une tragédie très ingénue de Corneille. Il arrivait à ce grand homme de "ne pas se rendre compte", et il se réveillait, meurtri d'un échec, et l'acceptant, mais sans bien comprendre que cet échec était, avant tout, la rançon de son audace. Et il s'excusait, faisait marche arrière, ou se taisait. Nous l'avons déjà vu et le verrons encore, l'orgueilleux Corneille était l'homme au monde le plus timide devant "l'opinion générale", une opinion générale toute relative, et établie par les gens de cour et les bourgeois de la ville.

Théodore, Vierge et Martyre, Tragédie chrétienne. C'est sous ce titre que la pièce sera publiée, dès 1646, sa création ayant eu lieu, à l'Hôtel de Bourgogne, dans l'hiver 1645-1646. L'auteur de *Polyeucte,* désireux d'aborder de nouveau un sujet chrétien, avait choisi, il faut le reconnaître, un singulier épisode de la Vie des Saints. Il l'avait trouvé, entre autres, dans le second livre *Des Vierges,* de saint Ambroise, et dans la *Vie de Ste Théodore et de Didyme, Martyrs,* écrite en latin par Métaphraste. Telle qu'elle se présente, modifiée par l'auteur pour répondre aux exigences de la scène et des Règles, l'histoire contée par Corneille est la suivante. Placide, fils de Valens, gouverneur d'Antioche au temps de Dioclétien, est amoureux de la jeune Théodore, princesse d'Antioche. La seconde femme de Valens, Marcelle, désire que Placide épouse la fille qu'elle a eue d'un premier mariage, Flavie, qui n'apparaîtra pas sur la scène, mais dont le personnage, tel qu'on le devine, est attachant et douloureux. Pour se débarrasser de cette Théodore, Marcelle imagine, un peu simplement, de la faire mourir. Quand elle découvre que Théodore

est chrétienne, l'opération lui paraît plus aisée, mais dans son désir d'humilier cette princesse qui lui fait obstacle, elle la fait condamner à séjourner dans un "lieu infâme". Duquel Théodore se retirera intacte, grâce au secours que lui apporte un jeune chrétien, Didyme, pour lequel elle a de la tendresse. Persistant dans l'affirmation de leur foi chrétienne, les deux jeunes gens seront suppliciés, cependant qu'après la mort de Flavie, morte, semble-t-il, de fureur, Marcelle, saisie par le remords, se tuera.

Corneille attribue l'échec, indéniable, de *Théodore* à ce qu'il y avait d'insupportable pour le public à imaginer la pure vierge chrétienne contrainte à séjourner, pour bref que fût son séjour, aux mauvais lieux d'Antioche. Il s'était bien gardé, pourtant, de mettre sous les yeux de ses spectateurs ce méchant endroit. Il se montrait plus timoré, en cela, que son prédécesseur Pierre Troterel, qui, auteur d'une Tragédie de sainte Agnès, — sainte qui avait connu les mêmes gênes que Théodore, — n'avait pas hésité, trente ans plus tôt, à introduire le spectateur aux lieux mêmes de l'humiliation de sa sainte. Il y avait à cet échec une autre raison. *Théodore* est une tragédie compassée, une tragédie dans laquelle les récits tiennent une place si importante qu'ils figent l'action, et donnent à qui les entend l'impression non d'assister à un drame qui pourrait l'émouvoir, mais d'en recevoir les échos amortis.

On a reproché au caractère même que Corneille a donné à son héroïne, Théodore, son impassibilité. Et il est vrai que rarement princesse fut placée comme Théodore devant des situations, délicates ou tragiques, qui eussent pu la faire sortir de son humeur. En fait, si elle ne tressaille ni ne s'émeut, si la seule réaction qu'elle ait, tant devant ce Didyme qu'elle aime que devant ses persécuteurs, est l'affirmation constante de sa foi, c'est que Corneille a tenté de recréer en elle la sorte d'illumination que connaît Polyeucte dès lors qu'il a choisi. Mais l'esprit du spectateur est ainsi fait que l'assurance du caractère, qu'il admet sans peine chez un héros de tra-

gédie, il la juge insensibilité chez une jeune personne, et qui est princesse.

De cette égalité d'humeur de Théodore, Jules Lemaître a fait une juste, et ironique, et solide analyse. Il la justifie par la pudeur. De deux choses l'une, dit-il, ou bien Théodore sait où on l'emmène, et le propre de la pudeur étant de ne s'exprimer pas, Théodore n'a rien à dire. Ou bien elle ne le sait pas, et que voulez-vous qu'elle dise? Ce qui est irréfutable, et a les grâces aimables de l'excellent conférencier-critique. Plus visiblement, ces silences de l'héroïne, ou, tout au moins, la monotone répétition qu'elle fait, en des vers parfois bien recherchés et baroques, de l'immutabilité de sa foi et du peu d'importance qu'elle attache aux événements temporels et extérieurs, trouvent leur justification dans la volonté qu'a Corneille d'établir que tout est pur aux âmes qui ont choisi Dieu. Affirmation qu'il met, non sans quelque audace théologique, dans la bouche de Théodore, lorsqu'il lui fait dire :

Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuissants
Mon corps à l'infamie ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une âme résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

Ce dernier vers, qui frappa d'étonnement ses premiers auditeurs, et qui n'est pas sans beauté, témoigne de la verve poétique de l'auteur de *Théodore,* de même que ceux qui le précèdent contiennent l'affirmation de sa volonté très arrêtée de témoigner en faveur de la grâce, don de Dieu à ses élus, et contre laquelle rien ne peut prévaloir. Il est inutile de pousser plus loin ce développement, et ce serait sans doute s'engager dans une direction douteuse que d'évoquer à ce propos les progrès que fait alors en Normandie, depuis plusieurs années, la doctrine janséniste.

Théodore n'eut à Paris que cinq représentations. S'il

faut en croire Corneille lui-même, elle rencontra plus de succès en province. La pièce n'a jamais été jouée au Théâtre-Français ; mais en 1889, l'Odéon, dont le directeur, Porel, assisté d'Emile Marck, avait cédé aux conseils de Jules Lemaître, en fit une reprise. *Théodore,* de nouveau, ne put dépasser la cinquième représentation.

En cette année 1646 Corneille atteint ses quarante ans. Il se présente à l'Académie pour la seconde fois, — il s'y était présenté déjà deux ans plus tôt, — et, pour la seconde fois, il y est refusé. L'Académie préfère à l'auteur du *Cid* Pierre Du Ryer, fort honnête homme, bon traducteur d'auteurs grecs et latins, auteur d'une *Esther* et d'une *Lucrèce*. Du Ryer avait seulement sur Corneille, l'Académie s'en est expliquée, la supériorité d'habiter Paris de façon constante.

J. L.

A MONSIEUR L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat; et quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourraient me justifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public : il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci;*

Ces initiales semblent bien ne désigner personne en particulier. *Théodore* a été un insuccès. Corneille n'en a donné la dédicace à qui que ce soit. Il ne faut voir dans ce texte qu'un "Avis au Lecteur".

* *Imposer :* tromper.

et si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour Théodore, *mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pu souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'aurait pas d'effet, et que pour en exténuer l'horreur j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumières; et certes il y a de quoi congratuler à* la pureté de notre théâtre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des* Vierges *de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Eglise, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme durant qu'elle y fut, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et autant que j'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et après y avoir consumé toute mon adresse, la modestie de notre scène a désavoué, comme indigne d'elle, ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître. Après cela, j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres que déclame saint Augustin, et que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'appuyer de son autorité. C'est avec justice qu'il condamne celles de son temps, qui ne méritaient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent, pour l'ordinaire, que des exemples d'innocence, de vertu et de piété. J'aurais mauvaise grâce de vous en entretenir plus au long : vous êtes déjà trop persuadé de ces vérités, et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être. Il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que pour peine de la trop facile croyance*

* *Congratuler à :* latinisme *(tibi gratulor)* : se féliciter de.

qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable et du plus utile des divertissements dont l'esprit humain soit capable. Contentons-nous d'en jouir sans leur en faire part; et souffrez que sans faire aucun effort pour les guérir de leur faiblesse, je finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

EXAMEN

La représentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat, et sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, et la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages pour le contredire en celui-ci; et si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour *Théodore,* mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que je vois la meilleure et la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'aurait point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumières; pouvant dire du quatrième acte de cette pièce, que je ne crois pas en avoir fait aucun où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, et qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette disgrâce, j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des *Vierges* de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit si, comme ce grand docteur de l'Eglise, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infâme? si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme pendant qu'elle y fut? si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir

les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître.

Je ne veux pas toutefois me flatter jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce poème. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux et animés, comme ceux de Placide et de Marcelle, il y en a de traînants, qui ne peuvent avoir grand charme ni grand feu sur le théâtre. Celui de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite; et là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son âme, devrait éclater le plus, c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le martyre, je lui ai donné si peu de chaleur, que cette scène*, bien que très courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyre sur un théâtre n'est autre chose qu'un Terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action.

Le caractère de Valens ressemble trop à celui de Félix dans *Polyeucte,* et a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, et n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans l'âme il tienne le parti de son fils. Tout gouverneur qu'il est, il demeure les bras croisés, au cinquième acte, quand il les voit prêts à s'entr'immoler l'un à l'autre, et attend le succès de leur haine mutuelle pour se ranger du côté du plus fort. La connaissance que Placide, son fils, a de cette bassesse d'âme, fait qu'il le regarde si bien comme un esclave de Marcelle, qu'il ne daigne s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa maîtresse, sachant bien qu'il le ferait inutilement. Il aime mieux se jeter aux pieds de cette marâtre impérieuse, qu'il hait et qu'il a bravée, que de perdre des prières et des soupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'âme et n'oserait lui rien accorder.

* La scène en question se trouve à l'Acte V, scène 5.

Le reste est assez ingénieusement conduit; et la maladie de Flavie, sa mort, et les violences des désespoirs de sa mère qui la venge, ont assez de justesse. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement; et j'eusse été ridicule si j'eusse fait faire au sang de ces martyrs le même effet sur les cœurs de Marcelle et de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Félix et de Pauline. La mort de Théodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote, *que quand un ennemi tue son ennemi, il ne s'excite par là aucune pitié dans l'âme des spectateurs**. Placide en peut faire naître, et purger ensuite ces forts attachements d'amour qui sont cause de son malheur; mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, et à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille entre des enfants dont les volontés ne s'y conforment point quand ils sont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour et de lieu se rencontre en cette pièce; mais je ne sais s'il n'y a point de duplicité d'action, en ce que Théodore, échappée d'un péril, se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'histoire le porte; mais la tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son héros ou de son héroïne, et doit ne s'attacher qu'à une action propre au théâtre. Dans l'histoire même, j'ai trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venait d'échapper de la prostitution, et n'avait aucune assurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, et qu'on accepterait sa vie en échange de sa pudicité qu'on avait voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril, non seulement par une révélation de Dieu qu'on se contenterait de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable, que Marcelle, qui vient de voir expirer sa fille unique entre ses bras, voudrait obstinément du sang pour sa ven-

* Aristote, *Poétique*, XIV, 4.

geance; mais, avec toutes ces précautions je ne vois pas comment je pourrais justifier ici cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'*Horace*. La seule couleur qui pourrait y servir de prétexte, c'est que la pièce ne serait pas achevée si on ne savait ce que devient Théodore après être échappée de l'infamie, et qu'il n'y a point de fin glorieuse ni même raisonnable pour elle que le martyre, qui est historique : du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent consentir que cette nécessité de faire connaître ce qu'elle devient suffise pour réunir ce nouveau péril à l'autre, et empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opposerai pas à leur jugement; mais aussi je n'en appellerai pas quand ils la voudront condamner.

ACTEURS

VALENS, gouverneur d'Antioche.
PLACIDE, fils de Valens et amoureux de Théodore.
CLÉOBULE, ami de Placide.
DIDYME, amoureux de Théodore.
PAULIN, confident de Valens.
LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.
MARCELLE, femme de Valens.
THÉODORE, princesse d'Antioche.
STÉPHANIE, confidente de Marcelle.[1]

La scène est à Antioche, dans le palais du Gouverneur.

THÉODORE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PLACIDE • CLÉOBULE

PLACIDE

Il est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
La fortune me flatte assez pour m'en louer :
Mon père est gouverneur de toute la Syrie;
Et comme si c'était trop peu de flatterie,
Moi-même elle m'embrasse, et vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Egypte à gouverner.
Certes, si je m'enflais de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'âmes si charmées,
Si l'éclat des grandeurs avait pu me ravir,
J'aurais de quoi me plaire et de quoi m'assouvir.
Au-dessous des Césars, je suis ce qu'on peut être;
A moins que de leur rang le mien ne saurait croître[1];
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,

THÉODORE.

On y monte souvent par de moindres degrés.
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie,
Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois, ce cœur n'est point à vendre.
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un gendre :
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frère Marcellin peut tout sur l'empereur;
Mon père est ton époux, et tu peux sur son âme
Ce que sur un mari doit pouvoir une femme :
Va plus outre, et par zèle ou par dextérité,
Joins le vouloir des Dieux à leur autorité;
Assemble leur faveur, assemble leur colère :
Pour aimer je n'écoute Empereur, Dieux, ni père,
Et je la trouverais un objet odieux
Des mains de l'Empereur, et d'un père, et des Dieux.

CLÉOBULE

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Considérez, Seigneur, qu'elle vous idolâtre :
Voyez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
Les biens et les honneurs qu'elle vous a sauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE

Mon père était perdu, c'est ce que tu veux dire.
Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué;
On vit à Marcellin sa dépouille donnée :
Il sut la racheter par ce triste hyménée;
Et forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Dès lors on asservit jusques à mon enfance :
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre aurait trouvé fort doux.
La dignité du fils, comme celle du père,
Descend du haut pouvoir que lui donne ce frère;

Mais à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur moi.
On élève chez nous un trône pour sa fille ;
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille ;
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infâme dépôt des présents qu'on lui fait.

CLÉOBULE

S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, Seigneur, mauvais dépositaire,
Puisque avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, et votre âme ravie
Lui veut donner ce trône élevé pour Flavie :
C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE

Ce n'est point un secret que cette passion :
Flavie, au lit malade, en meurt de jalousie ;
Et dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie,
Elle tonne, foudroie, et pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'Empereur.
Comme de ses faveurs, je ris de sa colère :
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire,
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hasard le soin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage :
Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage ;
Son âme impérieuse et prompte à fulminer
Ne saurait me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flatte alors que je l'offense,
Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois ; et plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, et rejetant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne :

THÉODORE.

L'une me persécute, et l'autre me dédaigne ;
Je hais qui m'idolâtre, et j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice,
Telle est la tyrannie ensemble et le caprice
Du démon aveuglé qui sans discrétion
Verse l'antipathie et l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parais trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, et s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE

Comme elle je suis né, Seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche ;
Je connais son courage, et vous répondrais bien
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous :
Mais quand même ses feux répondraient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle unirait vos deux âmes,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous die enfin pour elle...

PLACIDE

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dis rien pour elle, et dis-lui tout pour moi :
Dis-lui que je suis sûr des bontés de mon père,
Ou que s'il se rendait d'une humeur trop sévère,
L'Egypte où l'on m'envoie est un asile ouvert
Pour mettre notre flamme et notre heur à couvert.
Là, saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de lois que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère et la fille ensemble au désespoir,

Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crèvera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux séjour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
  Parle, parle pour moi, presse, agis, persuade ;
Fais quelque chose enfin pour mon esprit malade.
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur :
Son dédain est peut-être un effet de sa peur ;
Et si tu lui pouvais arracher cette crainte,
Tu pourrais dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrais... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCÈNE II

MARCELLE • PLACIDE • CLÉOBULE
STÉPHANIE

MARCELLE

Ce mauvais conseiller toujours vous entretient?

PLACIDE

Vous dites vrai, Madame, il tâche à me surprendre ;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

MARCELLE

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE

Contre mon sentiment.

MARCELLE

Levez, levez le masque et parlez franchement :
De votre Théodore il est l'agent fidèle ;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE

Par ce fidèle agent elle est donc mal servie :
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie ;
Et ce parent adroit en matière d'amour

THÉODORE.

Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, Madame, en effet, le mal qu'il me conseille;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE

L'objet où vont mes vœux serait digne d'un dieu.

MARCELLE

Il est digne de vous, d'une âme vile et basse.

PLACIDE

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie : un cœur si bien placé
D'une âme vile et basse est trop embarrassé;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE

Avec quelle arrogance osez-vous me parler?

PLACIDE

Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, Madame, abaisser davantage.

MARCELLE

Votre respect est rare, et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien! puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie :
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE

Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE

Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette âme trop ingrate;
Et pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE

La menace est obscure; expliquez-la, de grâce.

MARCELLE

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que sont et le père et le fils :
Vous me devez l'Egypte, et Valens Antioche.

PLACIDE

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grâce à le trop publier :
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

MARCELLE

Je l'oublierais, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevais de vous quelque reconnaissance.

PLACIDE

Et je m'en souviendrais jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE

Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE

Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez :
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

MARCELLE

Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE

Sans vous? ce que nous sommes.
Notre empereur est juste, et sait choisir les hommes;
Et mon père, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auraient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête?

PLACIDE

Par là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE

Ainsi de ma faveur vous nommez les effets?

PLACIDE

Un autre ami peut-être aurait bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, Madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés;
Et la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE

Quoi? vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE

Considérez donc mieux quelle main vous y porte :
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Egypte, et me laissez à moi.

MARCELLE

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!

PLACIDE

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE

Je le conserverai, Madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE

Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE

Vous perdrez aujourd'hui...

THÉODORE.

MARCELLE

Théodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les Dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que si je pouvais croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir;
Et que pour garantir une tête si chère,
Je vous irais chercher jusqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, Madame? Adieu : pensez-y bien;
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

SCÈNE III

MARCELLE • STÉPHANIE

MARCELLE

As-tu vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrais-je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'était la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?

STÉPHANIE

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE

Ma colère en devient et plus juste et plus forte,
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STÉPHANIE

Après votre vengeance appréhendez la sienne.

MARCELLE

Qu'une indigne épouvante à présent me retienne !
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un faible avorton[3] d'un cœur présomptueux.
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance et de crainte ;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STÉPHANIE

Théodore vivante, il craint votre colère ;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espère ;
Et c'est à vous, Madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.

MARCELLE

Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre :
Il cessera d'aimer aussi bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hasardons ; je ne vois que ce conseil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre :
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice[4] est-il bien assuré ?

STÉPHANIE

J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré[5].

MARCELLE

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juste ciel m'envoie.
Valens vient à propos, et sur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCÈNE IV

VALENS • MARCELLE • PAULIN
STÉPHANIE

MARCELLE

Jusques à quand, Seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisaient à ma fille espérer vos promesses,
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie et vous touche si peu?

VALENS

Plût aux Dieux que mon sang eût de quoi satisfaire
Et l'amour de la fille et l'espoir de la mère,
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner!
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître :
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence;
Aussi bien que le fils le père m'est suspect,
Et vous manquez de foi, comme lui de respect.
Ah! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parents les droits de la naissance...

VALENS

Si la haine et l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, Madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un père en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?

MARCELLE

Elle tâche à se vaincre, et son cœur y succombe;
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter;
Et Placide bien moins se pourrait surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle :
L'amour pour Théodore, et la haine pour elle.

MARCELLE

Otez-lui Théodore; et son amour dompté,
Vous dompterez sa haine avec facilité.

VALENS

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelque autre?

MARCELLE

Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, Seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS

Quoi! Madame? abuser ainsi de ma puissance!
A votre passion immoler l'innocence!
Les Dieux m'en puniraient.

MARCELLE

Trouvent-ils innocents
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt; Théodore est chrétienne :
C'est la cause des Dieux, et ce n'est plus la mienne.

VALENS

Souvent la calomnie...

MARCELLE

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie

THÉODORE.

Que l'Empereur jamais ne crut digne de vie ;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui :
Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.

VALENS

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même :
Agissez en ma place, et faites-la venir ;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir ;
Et vous reconnaîtrez que dans le fond de l'âme
Je prends comme je dois l'intérêt d'une femme.

MARCELLE

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.

Stéphanie s'en va, et Marcelle continue à parler à Valens.

Et si l'on m'a flattée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, aussi bien comme à vous.

MARCELLE

N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.

Valens s'en va, et Marcelle continue.

Il est temps que Flavie ait part à l'allégresse :
Avec cette espérance allons la soulager.
Et vous, Dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,
Agréez ma victime, et pour finir ma peine,
Jetez un peu d'amour où règne tant de haine ;
Ou si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jetez un peu de haine où règne tant d'amour.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

THÉODORE • CLÉOBULE
STÉPHANIE

STÉPHANIE

Marcelle n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade ;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandements vous me voyez soumise.

STÉPHANIE

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCÈNE II

CLÉOBULE • THÉODORE

CLÉOBULE

Tandis, permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque ose l'aimer.
  Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle et soupire ;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous :
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous ;
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitements
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amants.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,

Elle trouve sa gloire à céder au mérite ;
Et sa sévérité ne lui fait point de lois
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels Etats l'un et l'autre préside,
Où le père et le fils peuvent un jour régner,
Et cessez d'être aveugle et de le dédaigner.

THÉODORE

Je ne suis point aveugle, et vois ce qu'est un homme
Qu'élèvent la naissance, et la fortune, et Rome :
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang,
J'honore son mérite et respecte son rang ;
Mais vous connaissez mal cette vertu farouche
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une âme insensible aux plus saintes ardeurs
Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie
Par quelques traits d'amour pouvait être affaiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité ;
Et rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerais Placide, et j'aimerais Didyme.

CLÉOBULE

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner !

THÉODORE

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verrait bientôt sa flamme couronnée,
Si mon âme à mes sens était abandonnée,
Et se laissait conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer et plus je le dédaigne,
Et m'arme d'autant plus que mon cœur en secret
Voudrait s'en laisser vaincre, et combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise :
J'en crains une révolte, et que las d'obéir,

Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
  Voilà, pour vous montrer une âme toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue :
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je suis et quelle je veux être ;
La raison quelque jour s'en fera mieux connaître :
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLÉOBULE

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde :
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde ;
Et se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie
A moins de votre sang, à moins de votre vie ;
Ce n'est plus en secret que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les Dieux ; et, ce que j'appréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE

Si je suis en péril, Placide en est l'auteur ;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite :
C'est par là qu'on me hait, c'est par là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix :
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les lois.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
  Je sais quel est mon crime, et je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas :
Je l'attends sans frayeur ; mais, de quoi qu'on m'accuse,
S'il portait à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudrait protéger,
Et par ce changement il ferait tout changer.
Mais mon péril le flatte, et son cœur en espère
Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire ;

THÉODORE.

Il attend que du mien j'achète son appui :
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui ;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où son amour m'envoie,
Et que, par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidèle,
C'est...

THÉODORE

Quittons ce discours, je vois venir Marcelle.

SCÈNE III

MARCELLE • THÉODORE • CLÉOBULE
STÉPHANIE

MARCELLE, *à Cléobule.*

Quoi ? toujours l'un ou l'autre est par vous obsédé ?
Qui vous amène ici ? Vous avais-je mandé ?
Et ne pourrai-je voir Théodore ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprète ou de guide ?
Cette assiduité marque un zèle imprudent,
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE

Je crois qu'on me doit voir d'une âme indifférente
Accompagner ici Placide et ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cause de son rang,
Et rends à l'autre un soin où m'oblige le sang.

MARCELLE

Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE

Votre humeur généreuse aime à le reconnaître ;
Et sensible aux faveurs que vous en recevez,

Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense
Plus grande qu'on n'estime et plus tôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLÉOBULE

Ne croyez pas, Madame...

MARCELLE

Obéissez, de grâce :
Je sais ce qu'il faut croire, et vois ce qui se passe.

SCÈNE IV

MARCELLE • THÉODORE
STÉPHANIE

MARCELLE

Ne vous offensez pas, objet rare et charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'est point avec vous que je la dissimule :
Je chéris Théodore, et je hais Cléobule ;
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je sais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un asile,
Et tâche à vous porter jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que votre âme plus saine,
Connaissant son devoir ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le temps il pourrait vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il serait malaisé de vous en garantir ;
Que si ce qu'est Placide enflait votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui

THÉODORE.

Quiconque m'oserait opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'élève :
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève ;
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétends ;
N'acquérez point ma haine en perdant votre temps.
Croyez que me tromper, c'est vous tromper vous-même ;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE

Je n'ai point vu, Madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites ;
Mais soit que ce puisse être ou feinte ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
  Quoique vous me jugiez l'âme basse et timide,
Je croirais sans faillir pouvoir aimer Placide,
Et si sa passion avait pu me toucher,
J'aurais assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue ;
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse :
Je fuis l'ambition, mais je hais la faiblesse ;
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire :
Quand même sur ma tête il ferait choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude, et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est toute une autre gloire,
Et que sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerais au tombeau.

MARCELLE

Je vous crois ; mais souvent l'amour brûle sans luire :
Dans un profond secret il aime à se conduire ;

Et voyant Cléobule aller tant et venir,
Entretenir Placide et vous entretenir,
Je sens toujours dans l'âme un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même et tiens pour ridicule ;
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire sortir :
Epousez ou Didyme, ou Cléante, ou quelque autre ;
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez ;
Ou si vous ne pouvez sitôt vous y résoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice :
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice ;
Venez les joindre aux miens, et le prendre à témoin.

THÉODORE

Je veux vous satisfaire, et sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.
En est-ce assez, Madame ? êtes-vous satisfaite ?

MARCELLE

Ce serment à peu près est ce que je souhaite ;
Mais pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des Dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,
Me le pourraient aussi rendre bien plus croyable.

THÉODORE

Le Dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout :
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout ;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple ;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.

MARCELLE

S'il vous entend partout, je vous entends aussi :
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse ;
Suivez-moi dans le temple, et tôt, et sans excuse.

THÉODORE

Votre cœur soupçonneux ne m'y croirait non plus,
Et je vous y ferais des serments superflus.

MARCELLE

Vous désobéissez ?

THÉODORE

Je crois vous satisfaire.

MARCELLE

Suivez, suivez mes pas.

THÉODORE

Ce serait vous déplaire ;
Vos desseins d'autant plus en seraient reculés :
Ma désobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne :
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE

Oui, je la suis, Madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendrait toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse :
J'avoue et hautement, et tôt, et sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous,
Par ma mort à Flavie assurez un époux,
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide.

MARCELLE

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien ;
Et l'intérêt des Dieux assurera le mien.

THÉODORE

Le vôtre en même temps assurera ma gloire :
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE

De cette illusion soyez persuadée :
Périssant à mes yeux, triomphez en idée ;
Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse où je ne serai pas :
Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance ;
Mais gardez de pâlir et de vous étonner
A l'aspect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE

La mort n'a que douceur pour une âme chrétienne.

MARCELLE

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE

Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE

Vous n'aurez pas longtemps sujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie.
Mais demeurez ; il vient.

SCÈNE V

VALENS • MARCELLE • THÉODORE
PAULIN • STÉPHANIE

MARCELLE

Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est chrétienne, et s'en ose vanter.

VALENS

Théodore, parlez sans vous épouvanter.

THÉODORE

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice.
Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice ;
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connaître en doit être jaloux.

VALENS

Je ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour où Placide s'obstine ;
Cette noire magie, ordinaire aux chrétiens,
L'arrête indignement dans vos honteux liens ;
Votre charme après lui se répand sur Flavie :
De l'un il prend le cœur, et de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfants verser votre poison ?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes ?

THÉODORE

Seigneur, il ne faut point me supposer de crimes ;
C'est à des faussetés sans besoin recourir :
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.
Je suis prête ; où faut-il que je porte ma vie ?
Où me veut votre haine immoler à Flavie ?
Hâtez, hâtez, Seigneur, ces heureux châtiments
Qui feront mes plaisirs et vos contentements.

VALENS

Ah ! je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE

Craindrais-je des tourments qui font ma récompense ?

VALENS

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez ;
Vous en recevrez l'ordre, et vous en résoudrez.
Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là dedans pour prison on l'enferme.
Mettez-y bonne garde.

Pauline la conduit avec quelques soldats,
et l'ayant enfermée, il revient incontinent.

SCÈNE VI

VALENS • MARCELLE • PAULIN
STÉPHANIE

MARCELLE

Eh quoi ! pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir ?

VALENS

Agréerez-vous le choix que je fais d'un supplice ?

MARCELLE

J'agréerai tout, Seigneur, pourvu qu'elle périsse :
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS

Ah ! que vous savez mal comme il se faut venger !

MARCELLE

Je ne suis point cruelle, et n'en veux à sa vie
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obstacle à nos contentements ;
Mais en faveur du sexe épargnez les tourments :
Qu'elle meure, il suffit.

VALENS

Oui, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des Dieux je consens qu'elle meure :
Indigne de la vie, elle doit en sortir ;
Mais pour votre intérêt je n'y puis consentir.
Quoi ? Madame, la perdre est-ce gagner Placide ?
Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide ?
Que ce soit un moyen d'être aimable à ses yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux ?
Ah ! ne vous flattez point d'une espérance vaine :
En cherchant son amour vous redoublez sa haine ;
Et dans le désespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jetée,

Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur;
Et lors je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son âme est violente, et son amour est grande :
Verser le sang aimé, ce n'est pas l'en guérir,
Et le désespérer, ce n'est pas l'acquérir.

MARCELLE

Ainsi donc vous laissez Théodore impunie?

VALENS

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie;
Et pour forcer Placide à vous porter ses vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ses feux.

MARCELLE

Je ne vous entends point.

VALENS

Contentez-vous, Madame,
Que je vois pleinement les désirs de votre âme,
Que de votre intérêt je veux faire le mien.
Allez, et sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquais mieux, quoique son ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie,
Et quelque bon succès qu'il en faille espérer,
Votre haute vertu ne pourrait l'endurer.
Agréez ce supplice, et sans que je le nomme,
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,
Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'Empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Jusqu'à l'événement je n'en veux point juger;
Je vous en laisse faire. Adieu : disposez d'elle;
Mais gardez d'oublier qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste courroux,
Je me saurai bientôt venger d'elle ou de vous.

SCÈNE VII

VALENS • PAULIN

VALENS

L'impérieuse humeur ! Vois comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez :
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'âme
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme :
L'un m'est plus cher que l'autre, et par ce triste arrêt
Ce n'est que de ce fils que je prends l'intérêt.
  Théodore est chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice :
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens : la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, et redouble leur zèle ;
Et sans s'épouvanter de tous nos châtiments,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments ;
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille ;
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet, j'oserai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle,
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'Empereur,
Si ce cœur endurci renonce à son erreur.
Lui-même il me louera d'avoir su l'y réduire,
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire :
J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis ;
Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis ;
Mais elle me perdrait, quelque rang que je tienne,
Si j'osais à ses yeux sauver cette chrétienne.
  Va la voir de ma part, et tâche à l'étonner :

THÉODORE.

Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la prostitue ;
Et quand tu la verras troublée et combattue,
Donne entrée à Placide, et souffre que son feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant et l'horreur de sa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne dompte ;
Et lors elle n'a point d'ennemis si puissants
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens ;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée
Se changera soudain en heureux hyménée.

PAULIN

Votre prudence est rare, et j'en suivrai les lois.
Daigne le juste ciel seconder votre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuse,
Disposer Théodore à vouloir être heureuse !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

THÉODORE • PAULIN

THÉODORE

Où m'allez-vous conduire ?

PAULIN

Il est à votre choix :
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos lois.

THÉODORE

De ces indignités vos juges sont capables ?

PAULIN

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THÉODORE

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourments qui puissent l'égaler ?

PAULIN

Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THÉODORE

Ah ! qu'un si détestable et honteux sacrifice
Est pour elle en effet un rigoureux supplice !

PAULIN

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave si hautement et nos lois et nos Dieux,
Cette indigne fierté ne serait pas punie
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie :
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix,

THÉODORE.

Ou que cette fierté, de nos lois ennemie,
Cède aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels.

THÉODORE

Valens me fait par vous porter cette menace ;
Mais s'il hait les chrétiens, il respecte ma race :
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des soldats.

PAULIN

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilège
Le sang d'Antiochus ait quelque privilège.
Les Dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez :
Vous les déshonorez, et l'on vous déshonore.

THÉODORE

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces Dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère et prostitution ?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et dans vos dures lois je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter ?
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres !

PAULIN

Au lieu de blasphémer, obéissez aux nôtres,
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine et le courroux de nos Dieux irrités :
Après nos châtiments ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grâce une heure à vous résoudre ;
Vous savez votre arrêt, vous avez à choisir :
Usez utilement de ce peu de loisir.

THÉODORE

Quelles sont vos rigueurs, si vous le nommez grâce,
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne fasse,

Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'idolâtrie et l'impudicité ?
Le choix est inutile où les maux sont extrêmes.
Reprenez votre grâce, et choisissez vous-mêmes :
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche et honteux.
Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuissants
Mon corps à l'infamie ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une âme résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

SCÈNE II

PLACIDE • THÉODORE • PAULIN

THÉODORE

Mais que vois-je ? Ah, Seigneur ? est-ce Marcelle ou vous
Dont sur mon innocence éclate le courroux ?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Est-ce pour la venger, ou pour vous satisfaire ?
Est-ce mon ennemie ou mon illustre amant
Qui du nom de vos Dieux abuse insolemment ?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices ?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices ?
Etouffent-ils si bien vos respects généreux,
Qu'il fassent mon bourreau d'un héros amoureux ?

PLACIDE

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN

On me l'a mise en garde.

PLACIDE

Je sais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde ;
Prenez soin de la porte, et sans me répliquer :
Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

THÉODORE.

PAULIN

Seigneur...

PLACIDE

Laissez-nous, dis-je, et craignez ma colère ;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCÈNE III

PLACIDE • THÉODORE

THÉODORE

Quoi ? vous chassez Paulin, et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux !

PLACIDE

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes ;
Ils sont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités ;
Et ce n'est pas contre eux que mon âme s'irrite.
Je sais qu'ils font justice à mon peu de mérite ;
Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains,
Si j'osais les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiais dedans ma conscience,
Et je n'attendais rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune :
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû ;
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés,
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

THÉODORE

Pardonnez donc, Seigneur, à la première idée
Qu'a jeté dans mon âme une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu

Aurait tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche et si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire ;
Et mon honneur timide, entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé du fils.
Je vois, grâces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mourait,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égarait,
Et le rétablissant dans une âme si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'est laissé toucher ?

PLACIDE

J'aurais touché plutôt un cœur tout de rocher :
Soit crainte, soit amour qui possède son âme,
Elle est tout asservie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, et j'en rougis pour lui,
Il est inexorable, et j'en mourrais d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, Madame, et je suis assez fort
Pour rompre vos prisons et changer votre sort ;
Ou si votre pudeur au peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il est quelque autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, et renonce à mon plus doux bonheur ;
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste,
Pour en rompre le coup ce moyen seul vous reste,
Si refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en suivant un époux :
Suivez-moi dans des lieux où je serai le maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être ;
Et peut-être, suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bientôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer ; que rien ne vous retienne :
Je vous aime, Madame, et vous aime chrétienne.
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur et votre sûreté.

THÉODORE

N'espérez pas, Seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée :
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée ;
Et par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause :
Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose.
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, Seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux.
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous ; mais ce n'est pas un homme :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix ;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
  Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner ?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il serait volontaire,
Dont le ciel punirait les sacrilèges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait sur tous deux ?
Non, non, en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, Seigneur, ni d'hymen ni de fuite :
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter ;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir :
La mort ; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grâce à votre propre gloire ;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer ;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même :

C'est par là qu'on vous blesse, et c'est par là, Seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourrait souiller l'éclat d'une si belle vie :
Rendez à votre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en sûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire
Se sont bien tous entiers immolés à leur gloire :
Comme eux, en vrai Romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous ;
Sauvez-la par sa perte ; ou si quelque tendresse
A ce bras généreux imprime sa faiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire :
Il parle, et j'obéis à son secret empire ;
Et contre l'ordre exprès de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, Seigneur, souffrez que votre épée
Me puisse...

PLACIDE

Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée ;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE

Ah ! ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre ;
C'est à moi de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE

Ah ! faites-moi donc vivre, ou me laissez mourir ;
Cessez de me tuer ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez ni mes vœux ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours,

THÉODORE.

Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte :
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie ;
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir.

THÉODORE

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zèle plus pur se fera mon appui,
Sans porter ses désirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCÈNE IV

MARCELLE • PLACIDE • THÉODORE
PAULIN • STÉPHANIE

PLACIDE

Ah, Dieux, quelle infortune !
Faut-il qu'à tous moments...

MARCELLE

Je vous suis importune
De mêler ma présence aux secrets des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE, *à Paulin.*

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue :
Ne me répliquez plus, et me la renfermez.

SCÈNE V

MARCELLE • PLACIDE • STÉPHANIE

MARCELLE

Ainsi donc vos désirs en sont toujours charmés,
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'empire et des Dieux ennemie,
Au milieu de sa honte elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire et des Dieux ?
Tant les illustres noms d'infâme et de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle !
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un Dieu ?
J'ai conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colère
A ce serment conçu par tous les immortels
De venger son trépas jusque sur les autels.
Vous vous étiez par là fait une loi si dure,
Que sans moi vous seriez sacrilège ou parjure :
Je vous en ai fait grâce en lui laissant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE

Triomphez-en dans l'âme, et tâchez de paraître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je suis, c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jeté ;
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tournerait aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête et suspend mon courroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous,
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,

En vous, de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté,
J'espère encore en vous trouver quelque bonté ;
Je fais plus, je l'implore, et cette âme si fière
Du haut de son orgueil descend à la prière,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de votre triomphe achève l'ornement.
  Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'aurait cru se permettre :
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, Madame, un spectacle assez doux :
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Tout ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne ;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un supplice
Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints désirs
Fait l'infâme rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moi l'honneur pour conserver sa vie ;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moi cette honte ;
Ne désespérez pas une âme qui se dompte,
Et par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie ;
Et si, proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincère ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable ;
Le temps détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE

Quoi? vous voulez enfin me devoir votre gloire !
Certes un tel miracle est difficile à croire,
Que vous, qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses désirs aisément on se flatte,
Dussé-je contre moi servir une âme ingrate,
Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
  Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avaient su mériter,
Et par soin de vous plaire et par reconnaissance
Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance,
Et pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.
Je vais d'un juste juge adoucir la colère,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévère,
Répondre à votre attente, et vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle,
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière?

PLACIDE

Madame, au nom des Dieux, faites-moi grâce entière :
En l'éclat où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous dois tout promettre, et ne puis rien tenir;
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole :
Ne me réduisez point à manquer de parole;
Je crains, mais j'aime encore, et mon cœur amoureux...

MARCELLE

Le mien est raisonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore :

THÉODORE.

Ce grand coup doit tomber plus insensiblement,
Et je me défierais d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps et cette ingratitude :
Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappellerait sa vie.
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour soulager ses maux allez l'entretenir ;
Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère,
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mère :
Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous ;
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE

Un moment est bien long à qui ne sait pas feindre ;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant
Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant.
J'y vais ; mais par pitié souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté,
Tant que pour son objet il est inquiété.

MARCELLE

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle.

SCÈNE VI

MARCELLE • STÉPHANIE

STÉPHANIE

Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle.

MARCELLE

Quel triomphe !

STÉPHANIE

Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine et son orgueil enfin humiliés ?

MARCELLE

Quel triomphe, te dis-je, et qu'il a d'amertumes !
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes !
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier ;
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier :
Ne crois pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore ;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle ;
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui même en m'adorant me fait voir ses mépris ?
Dans ses submissions vois ce qui l'y convie :
Mesure à son amour sa haine pour Flavie,
Et voyant l'un et l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement ;
Vois dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

STÉPHANIE

Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir ?

MARCELLE

Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appât prolonger l'entretien.

STÉPHANIE

Donc...

MARCELLE

Le temps presse : va, sans t'informer de rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

PLACIDE • STÉPHANIE, *sortant de chez Marcelle.*

STÉPHANIE

Seigneur...

PLACIDE

Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles,
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles :
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus longtemps un supplice si rude,
J'ai trop d'impatience et trop d'inquiétude :
Il faut voir Théodore, il faut savoir mon sort,
Il faut...

STÉPHANIE

Ah ! faites-vous, Seigneur, un peu d'effort.
Marcelle, qui vous sert de toute sa puissance,
Mérite bien du moins cette reconnaissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien, puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre :
Elle feignait peut-être en me priant de feindre.
On retire souvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe a droit de me tromper.

STÉPHANIE

Considérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle est pour les chrétiens sa haine et sa colère,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE

Hélas ! il n'en faut guère à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,

Ce rare et cher objet qui fait seul mon destin,
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie :
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir.
On ne me répond point, et la porte est ouverte !
Paulin ! Madame !

STÉPHANIE

O Dieux ! la fourbe est découverte !
Où fuirai-je ?

PLACIDE

Demeure, infâme, et ne crains rien :
Je ne veux pas d'un sang abjet comme le tien.
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Instruis-moi seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon âme ? où la dois-je chercher ?

STÉPHANIE

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher :
Elle est...

PLACIDE

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STÉPHANIE

Tout ce que votre amour pouvait attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déjà qu'elle est hors de prison ?

PLACIDE

Ah ! j'en aurais déjà reçu les assurances ;
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore est punie :
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie ;
Et je devais juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.

THÉODORE.

Mais souvent on s'aveugle, et dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes ;
Et lorsqu'on les trahit...

SCÈNE II

PLACIDE • LYCANTE • STÉPHANIE

LYCANTE

Jugez-en mieux, Seigneur :
Marcelle vous renvoie et la joie et l'honneur ;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE

Elle a fait ce miracle !

LYCANTE

Elle a fait plus encore.

PLACIDE

Ne me fais plus languir, dis promptement.

LYCANTE

D'abord
Valens changeait l'arrêt en un arrêt de mort...

PLACIDE

Ah ! si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...

LYCANTE

Marcelle a refusé cette sanglante grâce :
Elle la veut entière, et tâche à l'obtenir ;
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir,
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, et la veut promptement
Faire conduire au lieu de son bannissement.

STÉPHANIE

Et vous vous alarmiez de voir sa prison vide ?

PLACIDE

Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide ;
Et si tu le connais, tu me dois pardonner.

LYCANTE

Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.

PLACIDE

Quelles grâces, bons Dieux, ne lui dois-je point rendre !
Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paraît avec excès.

Lycante sort.

STÉPHANIE

Et moi je vais pour vous consoler sa Flavie.

PLACIDE

Fais-lui donc quelque excuse à flatter son envie,
Et dis-lui de ma part tout ce que tu voudras :
Mon âme n'eut jamais les sentiments ingrats,
Et j'ai honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnaissance.

Il est seul.

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritait dans son choix un peu plus de bonheur,
Devait trouver une âme un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue ;
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager ;
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'aversion pour ce qui la regarde.

SCÈNE III

PLACIDE • PAULIN

PLACIDE

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin ?

PAULIN

Elle n'est plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE

Quoi ? vous en soupirez ?

PAULIN

Je pense le devoir.

PLACIDE

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie !

PAULIN

Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie.

PLACIDE

Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours.

PAULIN

Quel fruit de cette vue espèrent vos amours ?

PLACIDE

Le temps adoucira cette âme rigoureuse.

PAULIN

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse.

PLACIDE

Sans doute elle aura peine à me laisser périr.

PAULIN

Qui le peut espérer devait la secourir.

PLACIDE

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN

Je n'ai donc rien à dire et dois ici me taire.

PLACIDE

Non, non, il faut parler avec sincérité,
Et louer hautement sa générosité.

PAULIN

Si vous me l'ordonnez, je louerai donc sa rage.
Mais depuis quand, Seigneur, changez-vous de courage ?

Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE

Ah! je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN

Je ne sais pas, Seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puissant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE

Quoi! Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN

A peine d'avec vous, Seigneur, elle est sortie,
Que l'âme tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main-forte...

PLACIDE

O Dieux! jusqu'à ses pieds j'ai donc pu m'abaisser
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence
De tant de lâcheté la digne récompense!
Mon cœur avait déjà pressenti ce malheur;
Mais achève, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et sur quels insolents, après son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN

Armez-vous donc, Seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le récit d'une injuste rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la Princesse:
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,

THÉODORE.

De honte et de dépit j'en détournais les yeux ;
Et pour la consoler, ne sachant que lui dire,
Je maudissais tout bas les lois de notre empire,
Et vous étiez le dieu que dans mes déplaisirs,
En secret pour les rompre invoquaient mes soupirs.

PLACIDE

Ah ! pour gagner ce temps on charmait mon courage
D'une fausse promesse, et puis d'un faux message ;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité !
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuis.

PAULIN

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des soldats la troupe mutinée :
Tous courent à la proie avec avidité ;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyais déjà voir de cette ardeur légale
Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme...

PLACIDE

Ah, le lâche ! ah, le traître !

PAULIN

Ecoutez.
Ce traître a réuni toutes leurs volontés ;
Le front plein d'impudence et l'œil armé d'audace :
« Compagnons, a-t-il dit, on me doit une grâce ;
Depuis plus de dix ans je souffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puisse être épris :
Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
Mais de tant de rigueurs la première vengeance ;
Après, vous punirez à loisir ses dédains. »
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains ;
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord :
Il entre sans obstacle.

PLACIDE

Il y mourra, l'infâme !
Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'âme,
Viens voir de ma colère un juste et prompt effet
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice :
Didyme en est sorti.

PLACIDE

Quoi, Paulin ? ce voleur
A déjà par sa fuite évité ma douleur !

PAULIN

Oui ; mais il n'était plus, en sortant, ce Didyme
Dont l'orgueil insolent demandait sa victime ;
Ses cheveux sur son front s'efforçaient de cacher
La rougeur que son crime y semblait attacher,
Et le remords de sorte abattait son courage,
Que même il n'osait plus nous montrer son visage :
L'œil bas, le pied timide et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il est sorti que la fière insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence ;
Chacun, en sa valeur mettant tout son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui ;
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue :
J'en vois une partie à mes pieds abattue.
Au spectacle sanglant que je m'étais promis,
Cléobule survient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre...

PLACIDE

Lui seul ?

PAULIN

Lui seul.

PLACIDE

Ah, Dieux ! quel coup funeste !

PAULIN

Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE

Dis, dis qu'il est entré pour la déshonorer,
Et que le sort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'assassine.
Le traître ! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu sortir ?
Montrait-il de l'audace ou quelque repentir ?
Qui des siens l'a suivi ?

PAULIN

Cette troupe fidèle
M'a chassé comme chef des soldats de Marcelle :
Je n'ai rien vu de plus ; mais loin de le blâmer,
Je présume...

PLACIDE

Ah ! je sais ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN

Ayant si peu d'escorte,
C'est ainsi qu'il a dû s'assurer de la porte ;
Et si là tous ensemble il ne les eût laissés,
Assez facilement on les aurait forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre conte :
A son zèle, de grâce, épargnez cette honte.

SCÈNE IV

PLACIDE • PAULIN • CLÉOBULE

PLACIDE

Eh bien ! votre parente ? elle est hors de ces lieux
Où l'on sacrifiait sa pudeur à nos Dieux ?

CLÉOBULE

Oui, Seigneur.

PLACIDE

J'ai regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE

J'en dois être honteux ; mais je m'étonne fort
Qui vous a pu sitôt en faire le rapport :
J'en croyais apporter les premières nouvelles.

PLACIDE

Grâces aux Dieux, sans vous j'ai des amis fidèles.
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE

Qui, Seigneur ?

PLACIDE

Théodore.

CLÉOBULE

Est-elle en mon pouvoir ?

PLACIDE

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée ?

CLÉOBULE

Je vous le dirais ! moi qui ne l'ai plus trouvée !

PLACIDE

Quoi ? soudain par un charme elle avait disparu ?

CLÉOBULE

Puisque déjà ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous savez que sans charme elle a fui sa disgrâce,
Que je n'ai pu trouver que Didyme en sa place :
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser ?

PLACIDE

Quel plaisir prenez-vous vous-même à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme ?

CLÉOBULE

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime ;
Et si vous n'en savez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, Seigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie :
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

PLACIDE

Qui ?

CLÉOBULE

Votre Théodore ; et cet audacieux
Sous le sien, au lieu d'elle, est resté dans ces lieux.

PLACIDE

Que dis-tu, Cléobule ! Ils ont fait cet échange !

CLÉOBULE

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange...

PLACIDE

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Vois si c'est sans raison que j'en étais jaloux ;
Et malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE

J'ose en douter encore, et je ne vois pas bien
Si c'est zèle d'amant ou fureur de chrétien.

PLACIDE

Non, non, ce téméraire, au péril de sa tête,
A mis en sûreté son illustre conquête :
Par tant de feints mépris elle qui t'abusait
Lui conservait ce cœur qu'elle me refusait,
Et ses dédains cachaient une faveur secrète,
Dont tu n'étais pour moi qu'un aveugle interprète.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés ;
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités ;
Son malheur lui fait jour jusques au fond d'une âme,
Pour y lire sa perte écrite en traits de flamme.

Elle me disait bien, l'ingrate, que son Dieu
Saurait, sans mon secours, la tirer de ce lieu ;
Et sûre qu'elle était de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais aurait-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité ?
Après un tel affront et de telles offenses,
M'aurait-on envié la douceur des vengeances !

CLÉOBULE

Vous le verriez déjà, si j'avais pu souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt offrir.
J'ai cru que sa valeur et l'éclat de sa race
Pouvaient bien mériter cette petite grâce ;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, Seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amyntas vous amène à main-forte.

PLACIDE

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte ?

CLÉOBULE

Seigneur, réglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous.

SCÈNE V

PLACIDE • DIDYME • CLÉOBULE
PAULIN • AMYNTAS • Troupe

PLACIDE

Approche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
  C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin ?
Et pour mettre ton âme au comble de sa joie,
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie ?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi ?

DIDYME

Ah ! Seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE

Ah ! je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite.
J'en connais l'artifice, et de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris ?
Ma perfide marâtre et mon tyran de père
Auraient-ils contre moi choisi ton ministère ?
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auraient-ils promis grâce, appui, faveur, soutien ?
Aurais-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout ensemble et l'agent de Marcelle ?
Qu'en as-tu fait enfin ? où me la caches-tu ?

DIDYME

Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidèle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de générosité :
Je le nommerais mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter :
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son âme à ces molles délices ;
Et près de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un désir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée :
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu.
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu :
Comme je n'en prétends ni faveur ni salaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE

Ah ! tu me fais ici des contes superflus :
J'ai trop été crédule, et je ne le suis plus.
Quoi ? sans rien obtenir, sans même rien prétendre,

Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré ?

DIDYME

Paulin vous aura dit comme je suis entré ;
Prêtez l'oreille au reste, et punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE

Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

DIDYME

La Princesse, à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère et de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix :
Aussi j'avais l'audace encor sur le visage
Qui parmi ces mutins m'avait donné passage,
Et je portais encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avais armé.
Enfin reprenant cœur : « Arrête, me dit-elle,
Arrête » ; et m'allait faire une longue querelle ;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le temps était trop cher, et le péril trop grand ;
Donc, pour la détromper : « Non, lui dis-je, Madame,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flamme,
Je ne viens point ici comme amant indigné
Me venger de l'objet dont je fus dédaigné :
Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme :
Il vient de votre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang, et s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.
Fuyez sous mon habit, et me laissez, de grâce,
Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place ;
C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir :
Conservez une vierge en faisant un martyr. »
  Elle, à cette prière encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante,
Me demande pardon, d'un visage étonné,

De tout ce que son âme a craint ou soupçonné.
Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête;
Je lui tends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien;
Mais Dieu la persuade, et notre combat cesse.
Je vois, suivant mes vœux, échapper la Princesse.

PAULIN

C'était donc à dessein qu'elle cachait ses yeux,
Comme rouge de honte, en sortant de ces lieux?

DIDYME

En lui disant adieu, je l'en avais instruite,
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
  Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir:
Vivez sans jalousie, et m'envoyez mourir.

PLACIDE

Hélas! et le moyen d'être sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devait mon bras;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles:
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur;
Et je ne serais pas jaloux de ton bonheur!
  Mais ferai-je périr celui qui l'a sauvée?
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée,
Qui m'a rendu ma gloire, et préservé mon front
Des infâmes couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrai-je ta tête,
Alors que Théodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loi
Ne saurait plus sans crime être à d'autre qu'à toi?
N'importe: si ta flamme en est mieux écoutée,
Je dirai seulement que tu l'as méritée;
Et sans plus regarder ce que j'aurai perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachaient la vie

Je n'ai plus que celui de te porter envie ;
Je saurai bien le vaincre, et garder pour tes feux
Dans une âme jalouse un esprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princesse,
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse :
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

DIDYME

Seigneur...

PLACIDE

Ne me dis rien. Après de tels services,
Je n'ai rien à prétendre, à moins que tu périsses.
Je le sais, je l'ai dit ; mais dans ce triste état,
Je te suis redevable, et ne puis être ingrat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

PAULIN • CLÉOBULE

PAULIN

Oui, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence ;
Il est même en secret de son intelligence :
C'était par cet arrêt lui qu'il considérait,
Et je vous ai conté ce qu'il en espérait.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle ;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle ;
Il en sait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas se perdre auprès de l'Empereur :
Il ne veut pas périr pour conserver Didyme ;
Puisqu'il s'est laissé prendre, il paiera pour son crime.
Valens saura punir son illustre attentat
Par inclination et par raison d'Etat ;
Et si quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.
Dans l'âme il est ravi d'ignorer sa retraite,
Il fait des vœux au ciel pour la tenir secrète ;
Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'osera rien plus que de dissimuler.

CLÉOBULE

Cependant vous savez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle, il cherche à la braver,
Et hasardera tout afin de le sauver.
Il a des amis prêts, il en assemble encore ;
Et si quelque malheur vous rendait Théodore,
Je prévois des transports en lui si violents,
Que je crains pour Marcelle et même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable ?

PAULIN

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah ! qu'il dissiperait un dangereux orage,
S'il voulait à nos Dieux rendre le moindre hommage !

PAULIN

Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois, Théodore échappée
D'un mortel désespoir jusqu'au cœur l'a frappée ;
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir :
Jugez à quelle rage ira son déplaisir ;
Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuser sa victime.

CLÉOBULE

Ah ! Paulin, un chrétien à nos autels réduit
Fait auprès des Césars un trop précieux bruit :
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse.
Mais je le vois déjà qu'on amène au supplice.

SCÈNE II

PAULIN • CLÉOBULE • LYCANTE
DIDYME

CLÉOBULE

Lycante, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE

J'en ai l'ordre, et je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets ;
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCÈNE III

CLÉOBULE • DIDYME • PAULIN

CLÉOBULE

Ce n'est point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes
Que je t'attends ici pour te donner des larmes ;
Un astre plus bénin vient d'éclairer tes jours ;
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, et non pas au supplice.

CLÉOBULE

Peut-être dans ta secte est-ce une vision ;
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Théodore est à toi : ce dernier témoignage
Et de ta passion et de ton grand courage
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME

Que me sert son amour et sa reconnaissance,
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance ?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde ?
Ainsi donc Théodore est cruelle à son sort
Jusqu'à persécuter et ma vie et ma mort :
Dans sa haine et sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'un et l'autre également à plaindre !

CLÉOBULE

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte.

Un peu d'encens offert au pied de leurs autels
Peut égaler ton sort au sort des immortels.

DIDYME

Et pour cela vers moi Théodore t'envoie ?
Son esprit adouci me veut par cette voie ?

CLÉOBULE

Non, elle ignore encor que tu sois arrêté ;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté ;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Egypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras
Etre avec sureté tout ce que tu voudras.

DIDYME

Va, dangereux ami que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite :
Mon cœur, inébranlable aux plus cruels tourments,
A presque été surpris de tes chatouillements ;
Leur mollesse a plus fait que le fer ni la flamme,
Elle a frappé mes sens, elle a brouillé mon âme ;
Ma raison s'est troublée, et mon faible a paru ;
Mais j'ai dépouillé l'homme, et Dieu m'a secouru.
  Va revoir ta parente, et dis-lui qu'elle quitte
Ce soin de me payer par delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien ;
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de chrétien :
C'est la connaître mal que de la reconnaître ;
Je n'en veux point de prix que du souverain maître ;
Et comme c'est lui seul que j'ai considéré,
C'est lui seul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.
  Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paye à Placide, et tâche à conserver
Des jours que par les miens je lui viens de sauver ;
Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
Mais elle-même vient, hélas ! à quel dessein ?

SCÈNE IV

DIDYME • THÉODORE • CLÉOBULE
PAULIN • LYCANTE

Lycante suit Théodore, et entre incontinent chez Marcelle, sans rien dire.

DIDYME

Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, et mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie ?

THÉODORE

Oui, Didyme, il faut vivre et me laisser mourir :
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE, *à Théodore.*

O Dieux ! quelle fureur aujourd'hui vous possède !
à Paulin
Mais prévenons le mal par le dernier remède :
Je cours trouver Placide ; et toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la dernière rigueur.

SCÈNE V

DIDYME • THÉODORE • PAULIN

DIDYME

Quoi ? ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie ?

THÉODORE

Non, non, Flavie est morte, et Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur ;
Je n'en ai rien à craindre, et Dieu me le révèle :
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle ;
Et quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place assez et trop gardée.
Pour me sauver l'honneur je te l'avais cédée :
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours ;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.

Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire :
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre.
A quel titre peux-tu me retenir mon bien ?

DIDYME

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien ?
C'est à moi qu'appartient, quoique vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, et l'honneur du martyre ;
De sort comme d'habits nous avons su changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger[6].

THÉODORE

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCÈNE VI

MARCELLE • THÉODORE • DIDYME
PAULIN • LYCANTE • STÉPHANIE

MARCELLE, *à Lycante.*

Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle :
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir venger.

THÉODORE

Madame, je vous viens rendre votre victime ;
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime :
Ce n'est qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel,
Et puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moi que Placide a dédaigné Flavie ;
C'est moi par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME

Non : c'est moi seul, Madame, et vous l'avez pu voir,
Qui sauvant sa rivale, ai fait son désespoir[7].

MARCELLE

O couple de ma perte également coupable !
Sacrilèges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorsque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi !

THÉODORE.

Donc jusques à ce point vous bravez ma colère,
Qu'en vous faisant périr je ne vous puis déplaire,
Et que, loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition !
Elle semble à tous deux porter un diadème;
Vous en êtes jaloux comme du bien suprême ;
L'un et l'autre de moi s'efforce à l'obtenir :
Je puis vous immoler, et ne puis vous punir ;
Et quelque sang qu'épande une mère affligée,
Ne vous punissant pas elle n'est pas vengée,
  Toutefois Placide aime, et votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment ;
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et, si je l'en punis, je suis assez vengée.

THÉODORE, *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, et tu le vois :
L'arrêt est prononcé, c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, et ma mort te délivre.

DIDYME

Non, non : si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE

Tu la suivras, Didyme, et je suivrai tes vœux :
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens ensemble, et toute la Syrie !
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle saurait choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente,
Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante,
Et parmi les tourments soutenir votre sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort !
  Mais je sais le secours que Placide prépare ;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare ;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,
Il me faut ou la perdre ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, et courons-y sur l'heure :
La plus prompte des morts est ici la meilleure ;

N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir ;
Et lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN

Sans l'ordre de Valens ?
Madame, écoutez moins des transports si bouillants :
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre ?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE, *à Didyme.*

Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME

Oui, Madame, on exauce et vos vœux et les miens :
Dieu...

MARCELLE

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens
Amenez-les tous deux.

PAULIN, *seul.*

Quel orage s'apprête !
Que je vois se former une horrible tempête !
Si Placide survient, que de sang répandu !
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu !
Allons chercher Valens : qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, et qui d'autorité,
Sans rien craindre...

SCÈNE VII

VALENS • PAULIN

VALENS

Ah ! Paulin, est-ce une vérité,
Est-ce une illusion, est-ce une rêverie ?

Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Ose-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN

Oui, si Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS

Quel effort généreux veux-tu que Valens fasse,
Lorsque de tous côtés il ne voit que disgrâce?

PAULIN

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez.
Qu'aucun n'y doit périr si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos lois est-elle assujettie,
Pour souffrir qu'une femme y soit juge et partie?
Jugez de Théodore.

VALENS

Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frère, au courroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hasards.
La condamner d'ailleurs, c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN

Placide donc, Seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante et sa cohorte;
Mais sur elle et sur eux il va fondre à main-forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant
Jusqu'à votre palais et votre appartement.
  Prévenez ce désordre, et jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour et la fureur
Etaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS

N'importe, laissons faire et Marcelle et Placide:
Que l'amour en furie ou la haine en décide;

Que Théodore en meure ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en désavouerai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace :
César même pour lui me demandera grâce ;
Et cette illusion de ma sévérité
Augmentera ma gloire et mon autorité.

PAULIN

Et s'il ne peut sauver cet objet qu'il adore ?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Théodore ?

VALENS

Marcelle aura sans moi commis cet attentat :
J'en saurai près de lui faire un crime d'Etat,
A ses ressentiments égaler ma colère,
Lui promettre vengeance et trancher du sévère,
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en consoler en père un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN

Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alarmes.
Placide est violent, et pour la secourir
Il périra lui même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombe, appréhendez son frère,
Et si Placide y meurt, les déplaisirs d'un père.
De grâce, prévenez ce funeste hasard.
Mais que vois-je ? peut-être est-il déjà trop tard.
Stéphanie entre ici, de pleurs toute trempée.

VALENS

Théodore à Marcelle est sans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCENE VIII

VALENS • PAULIN • STÉPHANIE

VALENS, *à Stéphanie.*

Marcelle a donc osé les traîner à la mort,
Sans mon su, sans mon ordre ? et son audace extrême...

STÉPHANIE

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même.

VALENS

Elle est morte !

STÉPHANIE

Elle l'est.

VALENS

Et Placide a commis...

STÉPHANIE

Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis ;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS

Ah ! pour moi l'un et l'autre est une même chose ;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chère moitié.
Mais apprends-moi sa mort, du moins si tu l'as vue.

STÉPHANIE

De l'escalier à peine elle était descendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis et de valets ;
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
« Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours » ;
Et sans perdre de temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une et l'autre victime,
D'un côté Théodore, et de l'autre Didyme,
Elle lève le bras, et de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS

Quoi ! Théodore est morte ?

STÉPHANIE

Et Didyme avec elle.

VALENS

Et l'un et l'autre enfin de la main de Marcelle ?
Ah ! tout est pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STÉPHANIE

Il n'a rien fait, Seigneur ; mais écoutez le reste :
Il demeure immobile à cet objet funeste ;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur ;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'âme.
Cependant, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide ;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante,
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible il sent trop peu son mal ;
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle, haussant la voix :
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie
Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
A ces mots, furieuse, et se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute : « Va, traître, à qui j'épargne un crime ;
Si tu veux te venger, cherche une autre victime.
Je meurs, mais j'ai de quoi rendre grâces aux Dieux,

Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors même, dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS

Et Placide?

STÉPHANIE

J'ai fui, voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur et si juste et si forte
Ne vengeât... Mais, Seigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS

Arrête : de faiblesse à peine il se soutient ;
Et d'ailleurs à ma vue il saura se contraindre.
Ne crains rien. Mais, ô Dieux ! que j'ai moi-même à craindre!

SCÈNE IX

VALENS • PLACIDE • CLÉOBULE
PAULIN • STÉPHANIE • Troupe

VALENS

Cléobule, quel sang coule sur ses habits ?

CLÉOBULE

Le sien propre, Seigneur.

VALENS

Ah ! Placide ! ah, mon fils !

PLACIDE

Retire-toi, cruel !

VALENS

Cet ami si fidèle
N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle !
Qui sont les assassins ?

CLÉOBULE

Son propre désespoir.

VALENS

Et vous ne deviez pas le craindre et le prévoir?

CLÉOBULE

Je l'ai craint et prévu jusqu'à saisir ses armes;
Mais comme après ce soin j'en avais moins d'alarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hasard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance...

VALENS

Ah! fallait-il avoir si peu de défiance?

PLACIDE

Rends-en grâces au ciel, heureux père et mari:
Par là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité, dans l'âme à ton fils préférée;
Ta propre vie enfin par là t'est assurée,
Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'aurait pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il fallait que mon bras s'en mît dans l'impuissance:
C'est par là seulement qu'il s'est pu retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant: c'est ton sang que je verse;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
Daigne ce juste ciel...

VALENS

Cléobule, il expire.

CLÉOBULE

Non, Seigneur, je l'entends encore qui soupire;
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

THÉODORE.

VALENS

Non, non : j'ai tout perdu, Placide est aux abois ;
Mais ne rejetons pas une espérance vaine,
Portons-le reposer dans la chambre prochaine ;
Et vous autres, allez prendre souci des morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports.

FIN DE THÉODORE, VIERGE ET MARTYRE

HÉRACLIUS

NOTICE

En janvier 1646, Corneille est élu à l'Académie française. Il y remplace le poète Maynard, auteur d'Odes et autres poésies sans éclat, et qui, retiré dans sa province depuis des années, y fourbissait des épigrammes. Très peu de temps avant son élection Corneille avait fait jouer, toujours à l'Hôtel de Bourgogne, sa tragédie d'*Héraclius*.

Il a été longtemps admis, sur l'affirmation, mal étayée de preuves, de Voltaire, qu'il en avait emprunté le sujet à Calderon. Celui-ci, en effet, est l'auteur d'une comédie, *En esta vida, todo es verdad y todo mentira* (En cette vie, tout est vérité et tout est mensonge), qui conte l'histoire d'Héraclius à peu de chose près de la façon dont l'a fait Corneille. La pièce de Calderon n'a été imprimée qu'en 1664. Il n'est naturellement pas impossible que Corneille en ait connu le manuscrit, ou même l'ait vu représenter à Paris, où des troupes espagnoles, protégées par la Reine, venaient parfois donner des représentations. Mais de cela nous n'avons aucun témoignage. Voltaire a eu entre les mains un exemplaire, sans date, de la pièce de Calderon, et c'est sur la simple affirmation d'un érudit espagnol qu'il s'appuie pour prétendre que cet exemplaire est de 1641. Il semble plus vraisemblable que Calderon a tiré sa pièce de l'*Héraclius* de Corneille, qui fut imprimée dès 1647, sous le titre *Héraclius, Empereur d'Orient.* Corneille, si précis dans ses *Examens,* sur ses sources, sur les tragédies ou comédies, anciennes ou modernes, qu'il a systématiquement imitées, n'avait aucune raison particulière de dissimuler en cette seule occasion ce qu'il devait à Calderon, s'il avait dû quelque chose à Calderon. Or non seulement il n'en parle pas, mais il écrit : " Cette tragédie a encore plus d'efforts

d'invention que celle de *Rodogune,* et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru". Cependant que dans son Epître *Au Lecteur,* il déclare avoir trouvé l'idée de sa tragédie en lisant les *Annales Ecclésiastiques,* rédigées en latin par le cardinal Baronius, et s'étend longuement, et avec beaucoup de précisions sur les entorses qu'il a dû faire subir à la vérité historique, pour l'organiser en matière tragique. Enfin il y a bien peu de chances, sans mettre en avant tout ce que nous savons de la probité de Corneille, pour qu'il ait couru le risque d'imiter sans le dire une œuvre qu'il n'était pas seul à connaître : il avait dès cette époque bien assez d'ennemis pour que l'un d'eux ne l'ait pas attaqué sur ce point. Or les premières insinuations sur ce prétendu plagiat de Corneille datent de 1724, et se trouvent dans une *Lettre aux auteurs du Mercure au sujet de la tragédie d'Héraclius,* écrit anonyme, paru à l'occasion d'une reprise de la tragédie. Le principal argument de l'auteur de ce libelle est que, la pièce de Calderon offrant manifestement moins d'intérêt que celle de Corneille, elle l'a nécessairement précédée, Calderon n'ayant pu "défigurer de la sorte un sujet aussi beau, s'il avait eu devant les yeux l'ouvrage de notre poète français". Et il continue ainsi son raisonnement : "Au contraire, il est naturel que Corneille, frappé des grandes beautés que faisait naître un sujet susceptible par lui-même du pathétique sublime qui caractérise la tragédie, s'en est emparé, l'a purgé de ce merveilleux surnaturel qui révolte l'esprit... etc." L'éclatante fragilité de l'argumentation saute aux yeux, et il a fallu toute la mauvaise foi habituelle chez Voltaire, lorsqu'il parle de Corneille, pour y trouver le semblant d'un commencement de preuve.

La question n'aurait d'ailleurs d'importance que morale. Car *Héraclius,* qu'il appartienne à Calderon ou que Corneille l'ait inventé, est loin d'être une bonne tragédie. Nous avons souligné les complications gratuites et les enchevêtrements où s'était complu l'auteur de *Clitandre.* Sur ce point *Héraclius* ne le cède guère à

Clitandre, et, si le vers est bien frappé, le ton noble et pathétique, l'action en est des plus difficiles à suivre. Corneille le savait, et semble en avoir tiré une sorte de naïve fierté. " Le poème est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence. " Il dit aussi, parlant de l'une des scènes les plus embrouillées de l'œuvre, qu'il tient cette scène pour " une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume ".

Toutes ces complications, qui font que dans le cours de toute la tragédie la psychologie des personnages est sacrifiée aux rebondissements de l'action, viennent du fait que Corneille a besoin d'expliquer de bien étranges événements qui précèdent de vingt ans l'action qui doit se dérouler devant nous en vingt-quatre heures. Les auteurs de mélodrames, car *Héraclius* est l'un des ancêtres du mélodrame, avaient cette facilité refusée à Corneille : le Prologue. Nous pouvions y voir en un court tableau ce qui s'était passé vingt ans avant que l'action ne commence : l'enlèvement, par exemple, d'un bébé de deux ans, que nous retrouvions, vingt ans plus tard, riche héritière ou brillant cavalier. Dans *Héraclius*, le passé nous est révélé par bribes, au fur et à mesure des nécessités ; de là cette impression que l'on nous cache toujours quelque chose, et qui aurait les vertus du " suspense " — si l'indifférence ne nous gagnait si tôt. C'est pourquoi je pense qu'il est bon, pour délivrer le lecteur de cette un peu vaine tension d'esprit, et le laisser plus libre de goûter la qualité de la construction des scènes et l'excellence de beaucoup de vers, de lui donner ici la solution du mot-croisé.

Phocas est devenu empereur de Constantinople (VIIe s. après J.-C.) parce qu'il a assassiné Maurice, authentique empereur, et fait massacrer tous ses fils. Il a épargné sa fille, Pulchérie. Mais l'un des fils de Maurice,

Héraclius, enfant au berceau, a été sauvé par sa gouvernante, laquelle, par dévouement dynastique, a fait massacrer à sa place son propre fils, Léonce. Cependant, poussant plus loin l'audace, la gouvernante a enlevé le jeune fils de Phocas, Martianus, l'a remplacé dans le berceau impérial par le petit Héraclius, et a gardé chez elle le petit Martianus, qui passe pour être le petit Léonce... Vingt ans ont passé, et, quand la tragédie commence, tous ces enfants sont en âge de se marier. Phocas voudrait marier celui qu'il croit son fils Martianus — mais qui est en réalité Héraclius — avec Pulchérie, fille de l'empereur légitime, et sœur d'Héraclius. Mais Pulchérie est amoureuse de ce garçon que l'on croit être le fils de la gouvernante, Léonce, et qui est en fait le vrai fils de Phocas, Martianus. C'est à ne s'en plus sortir. Fort heureusement, un patricien mécontent assassine Phocas. Et toute l'affaire est révélée dans ses moindres détails. L'affreux mariage du frère et de la sœur n'a pas lieu; Pulchérie épouse Martianus; Héraclius, proclamé empereur, épouse une fille de la femme de Phocas, Eudoxie; et Héraclius et Martianus se font serment d'éternelle amitié.

Pour obtenir cet heureux dénouement, Corneille, entre autres libertés prises avec l'histoire, a prolongé de douze ans le règne de Phocas. De quoi nous ne lui voudrions guère, s'il n'avait eu la mauvaise idée lorsque parut *Britannicus* (1669) de reprocher à Racine d'avoir allongé de deux ans la vie historique de son héros. Lequel Racine ne manqua pas de le réduire au silence en lui rappelant tout à trac les douze ans de son Phocas.

C'est enfin vraisemblement à *Héraclius* que pensait Boileau lorsqu'il écrivait dans l'*Art poétique* :

Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

J. L.

A MONSEIGNEUR SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurais eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque ; mais comme je tâchais d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier ; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poème m'ont fait présumer que sa bonne

Pierre Séguier (1588-1672). Chancelier de France en 1635. Protecteur de l'Académie après la mort de Richelieu (1642). Corneille, losqu'il écrit cette dédicace, vient d'être nommé académicien.

fortune pourrait suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvais prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnaissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposaient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie avec raison de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu Monseigneur le cardinal de Richelieu avait choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seraient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avaient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez Son Eminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, Monseigneur, *que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime en leur apprenant non seulement que je ne vous suis pas tout à fait inconnu,*

mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos grâces : de sorte que quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serais le plus ingrat de tous les hommes si je n'étais toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise : l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment ; mais à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius*, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisait immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle

* Historien, né à Sora, dans le royaume de Naples, en 1538, mort en 1607. Auteur des *Annales ecclesiastici* dans lesquelles Corneille a rencontré le bizarre sujet d'*Héraclius*.

sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avait donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse, que cette extermination de toute sa famille était un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui était de la mère, elle avait surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant était mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action était assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avait eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine, ne croyant pas pouvoir cacher longtemps cet enfant que Maurice avait commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisait faire, et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jetée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avait seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissait comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avait confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avait exposé pour l'autre. Comme

ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avait réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serais trop long si je voulais ici toucher le reste des incidents d'un poème si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce ; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre ; à quoi j'ai deux réponses à faire : la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extra fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple* Œdipe, qui ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après ; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poème doit être croyable ; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité,

* *Poétique*, XV.

la vraisemblance, ou l'opinion commune*. J'irai plus outre; et quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai pas d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parce que bien que cela soit fort vraisemblable, il n'excite dans l'âme des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur**, ce qui n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru: si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitaient presque mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière: j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées*** des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne****, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

EXAMEN

Cette tragédie a encore plus d'efforts d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux

* *Poétique*, XXV. ** *Poétique*, XIV. *** Reconnues pour vraies.

**** "Ce sont ici mes humeurs et opinions: je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire." *Essais*, I. 25.

original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de Laonice*. Elles sont éparses ici dans tout le poème, et ne font connaître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connaître comme en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. Il fallait tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux** dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

* *Rodogune*, I, 1 et 4.

** Au XVIIeme siècle, équivoque était indifféremment du masculin ou du féminin. Cf. Boileau, *Satire* XII : "Du langage français bizarre hermaphrodite,/De quel genre te faire, équivoque maudite,/Ou maudit."

Surtout, la manière dont Eudoxe fait connaître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie ; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisserait beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquait plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une personne qui savait cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connaître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger ; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avait eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit ; mais il n'y avait que moi qui lui pût répondre du

succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice ; mais le contraire pouvait arriver ; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvait s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avait offensés, et dont il ne devait jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse ; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables ; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Electres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée ; l'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature ; et l'*Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressemblait, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur*.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius**. J'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'au-

* Tout le développement suivant est repris de l'*Avertissement* de *Rodogune*.
** De 578 à 641.

raient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il fallait qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième ; et je l'ai fait afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui voulait faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils, pour mourir au lieu d'Héraclius, n'est point vraisemblable ; mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité, qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice ; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui voulait exterminer toute sa famille ; mais quant à ce qui est de la mère, elle avait surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince ; et comme on pouvait dire que son fils était mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avait voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourrait passer en cinq ou six heures : mais le poème est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire ; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en emporter une entière intelligence.

ACTEURS

PHOCAS, empereur d'Orient.
HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.
MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, amant de Pulchérie.
PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.
LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.
EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.
CRISPE, gendre de Phocas.
EXUPÈRE, patricien de Constantinople.
AMYNTAS, ami d'Exupère.
Un page de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHOCAS • CRISPE

PHOCAS

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne,
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obcure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,

Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années :
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS

Quiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer :
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avait que six mois ; et lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Etait resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE

Tout ridicule, il plaît, et le peuple est crédule ;
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, Seigneur, réserver une fille,
Et résoudre dès lors qu'elle aurait pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards ;
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre,
Ce dessein avec lui serait tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeurait ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'a fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse surtout frémit à mon aspect ;
Et quoiqu'elle étudie[1] un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur ; et qui les flatte endurcit leurs mépris :
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.
Elle entre.

SCÈNE II

PHOCAS • PULCHÉRIE • CRISPE

PHOCAS

Enfin, Madame, il est temps de nous rendre :
Le besoin de l'Etat défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus ;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité ;
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,

Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
  Il fallait me cacher avec quelque artifice
Que j'étais Pulchérie et fille de Maurice,
Si tu faisais dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi ?
  Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre ;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie, afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre ;
Mais connais Pulchérie, et cesse de prétendre.
  Je sais qu'il m'appartient, ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire ;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS

J'ai forcé ma colère à te prêter silence,
Pour voir à quel excès irait ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre ; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder ;
Mon cœur, qui résistait, fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et, sans avoir besoin de titre ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHÉRIE

Un chétif centenier des troupes de Mysie[2],
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'Etat !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin ;
Et je pourrais avoir l'âme assez abattue...

PHOCAS

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue,
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté ;
Dis que je te le rends et te fais des caresses
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur ;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ? était-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime ;
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands États ;
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devait régner, me pourrait être aimable ;
Et cette grandeur même où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
Non, non : si tu me crois le cœur si magnanime

Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise ; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé :
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

PHOCAS

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance.
Mais...

PULCHÉRIE

Je sais qu'il est faux : pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi :
Prends cette occassion de te faire justice.

PHOCAS

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.

Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits ;
Dans ton âme à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

En ces deux scènes Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connaît, mais Martian ne se connaît pas.

SCÈNE III

PHOCAS • PULCHÉRIE • HÉRACLIUS
CRISPE

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.
à Héraclius.
Approche, Martian, que je te le répète :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

PULCHÉRIE

Seigneur...

PHOCAS

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Etant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,

HÉRACLIUS.

Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrais l'empire même infâme
S'il fallait le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS

Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HÉRACLIUS

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice : en perdre ce qui reste
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre ;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS

Par ses remercîments juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.

Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive ;
Sinon, j'en jure encore et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV

PULCHÉRIE • HÉRACLIUS • MARTIAN

HÉRACLIUS

En vain il se promet que sous cette menace,
J'espère en votre cœur surprendre quelque place :
Votre refus est juste et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons ;
D'autres destins, Madame, attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur ;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même ;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime ;
Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE

Seigneur, vous connaissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite ;
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir ;
Et quand à ce départ une âme se prépare...

HÉRACLIUS

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnaître encore un père en lui[2].
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie :
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours

PULCHÉRIE

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on veut me contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN

Ah ! mon prince, ah ! Madame, il vaut mieux vous résoudre,
Par un heureux hymen, à dissiper ce foudre[4].
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère,
Vainque la juste horreur que vous avez du père,
Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS

Que me dis-tu, Léonce ? et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie ; et pour reconnaissance
Je voudrais à tes feux ôter leur récompense ;
Et ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux :
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princesse, odieux à moi-même !
Je te connais, Léonce, et mieux que tu ne crois ;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, Madame ; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne :
C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la prière ;
Et si je n'en obtiens la grâce tout entière,
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner !
Adieu, Madame.

PULCHÉRIE

Adieu, prince trop magnanime.

Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah ! Phocas, ah ! tyran,
Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents ;
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps :
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie,

MARTIAN

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE

N'importe ; à tout oser le péril doit contraindre.
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

LÉONTINE • EUDOXE

LÉONTINE

Voilà ce que j'ai craint de son âme enflammée.

EUDOXE

S'il m'eût caché son sort, il m'aurait mal aimée.

LÉONTINE

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé ;
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'aurait accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire !

EUDOXE

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison ;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous ?
Est-ce le Prince ou moi ?

EUDOXE

Ni le Prince, ni vous.
De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange, et prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran :
En sorte que le sien passe ici pour mon frère,
Cependant que de l'autre il croit être le père,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On dirait tout cela si par quelque imprudence,
Il m'était échappé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en sais tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas, Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.

SCÈNE II

HÉRACLIUS • LÉONTINE • EUDOXE

HÉRACLIUS

Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère :
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand ;
Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
Et me connaît si peu, que pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri

En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connaissance :
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort :
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rends grâce, Seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle :
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par là son juste châtiment;
Que par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connaître.

C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, Madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important :
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance,
Semble digne, Seigneur, de cette confiance :
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice :
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père ;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire

HÉRACLIUS.

Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS

Vous en êtes aussi, Madame, et je me rends :
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnaissance ;
Le secret est à vous, et je serais ingrat
Si sans votre congé j'osais en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passerait pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère ;
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination :
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent,
Il prépara mon âme aux feux qu'ils allumèrent ;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
Que par la seule soif de vous en faire part :
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu :
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur ;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE

Reposez-vous sur moi, Seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCÈNE III

LÉONTINE • EUDOXE

LÉONTINE

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
  Notre vrai Martian adore la princesse :
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE

Ah ! Madame.

LÉONTINE

Ce mot déjà vous intimide !
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr ;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous ; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LEONTINE

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

PAGE

Exupère, Madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE

Exupère ! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'âme il hait Phocas, qui s'immola son père ;
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCENE IV

EXUPÈRE • LÉONTINE • EUDOXE

EXUPÈRE

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien ?

EUDOXE

Si...

LÉONTINE

Taisez-vous.
à Exupère.
Depuis quand ?

EXUPÈRE

Tout à l'heure.

LÉONTINE

Et déjà l'Empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE

Comment ?

EXUPÈRE

Ne craignez rien, Madame, le voici.

LÉONTINE

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE

Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE V

MARTIAN • LÉONTINE • EXUPÈRE
EUDOXE

MARTIAN

Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait :
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il était mon père :
Vous en devez connaître encor le caractère.

Billet de Maurice

LÉONTINE *lit le billet.*

Léontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des siens au trépas,
Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
O vous qui me restez de fidèles sujets,
Honorez son grand zèle, appuyez ses projets :
Sous le nom de Léonce, Héraclius respire.

Maurice.

Elle rend le billet à Exupère, qui le lui a donné, et continue.

Seigneur, il vous dit vrai : vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance ;
Mon zèle y répondit par delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis ;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.

La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'Empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

Elle fait un soupir.

Ah ! pardonnez, de grâce : il m'échappe sans crime.
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir ;
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
  Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
  Voilà ce que mes soins vous laissaient ignorer ;
Et j'attendais, Seigneur, à vous le déclarer,
Que, par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit ;
Car comme j'ignorais que notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutai qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçait de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'allait empêcher ;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
  Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,
S'en ouvrit à Félix, qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, Madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;

Et m'ayant tout conté : « Tiens, dit-il, Exupère,
Sers ton prince, et venge ton père. »
Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connaître;
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage;
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN

Surpris des nouveautés d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyais, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon âme a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimais, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paraît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande :
Il faut donner un chef à votre illustre bande.
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire;

HÉRACLIUS.

Surtout sauvons le fils en immolant le père :
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE

Nous vous rendrons, Seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VI

MARTIAN • LÉONTINE • EUDOXE

MARTIAN

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;
Mais je tiendrais à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

LÉONTINE

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeste;
Et je le craignais peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffrirait pas.
Je voulais donc, Seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé

Peut-être aurait moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, Seigneur ; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter :
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrais-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne ;
Et quand même l'issue en pourrait être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'Etat
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat ;
Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE

Ah ! Seigneur, écoutez.

MARTIAN

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés ;
Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts, vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCÈNE VII

LÉONTINE • EUDOXE

LÉONTINE

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire ;
Et lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurais osé :
Il arme puissamment le fils contre le père ;
Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,
Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire :
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
Il doute, et du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE

Madame, pour le moins vous avez connaissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir?
Tâchons, sans plus tarder, à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

MARTIAN • PULCHÉRIE

MARTIAN

Je veux bien l'avouer, Madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur sur sa témérité ;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgé ma raison, l'impérieux effort
Emportait mes désirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon âme
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi ? l'impératrice à qui je dois le jour
Avait innocemment fait naître cet amour :
J'approchais de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos désirs,
Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine ;
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
  J'opposais de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance ;
Et je m'imputais même à trop de vanité

De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne ;
Et je me laissais dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage,
A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutais sans dédain ce qui m'autorisait :
L'amour pensait le dire, et le sang le disait ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN

Ah ! ma sœur, puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'âme qui s'y force est digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimais d'être !
Ah ! s'il m'était permis de ne pas me connaître,
Qu'un si charmant abus serait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces ;
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenaient captive ;
Mais j'en condamnerais le plus doux souvenir
S'il n'avait à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée ;
Mon âme l'a reçue sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de saint,

L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère ;
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire ;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
Et domptant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie ;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous fallait régner ;
Mais pour moi, qui caché sous une autre aventure,
D'une âme plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère :
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère ;
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une âme si haute à frapper m'autorise,
Et tiens que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrais-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous mettre l'empire en la main d'un époux,
Epousez Martian comme un autre moi-même ;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE

Ne pouvant être à vous, je pourrais justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant ;

Mais on pourrait nommer cette fermeté d'âme
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN

Vous le voyez, j'y cours ; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée ; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre :
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre ;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère ;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille :
Je lui devrai respect, amour, fidélité ;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité ;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?
Ah ! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auraient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse :
Comme elle vient de naître, elle n'est que faiblesse :
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts ;

Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi.
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache :
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache ;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN

Je suis trahi, Madame, Exupère le suit.

SCÈNE II

PHOCAS • EXUPÈRE • AMYNTAS
MARTIAN • PULCHÉRIE • CRISPE

PHOCAS

Quel est votre entretien avec cette princesse ?
Des noces que je veux ?

MARTIAN

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS

C'est beaucoup obtenir d'une âme si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connaître.

MARTIAN

Vous le connaissez trop, puisque je vois ce traître.

PULCHÉRIE

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN

Chacun te l'avouera : tu le fais assez voir.

PHOCAS

De grâce, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez.
Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce :
Bon sujet, meilleur prince ; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.

La mort n'a rien d'affreux pour une âme bien née ;
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tombait sur ton fils.

PHOCAS

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice :
Héraclius n'eut point de part à ce service ;
J'en ai payé Léonce, à qui seul était dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connaît il en veut à mes jours.
Je te devais sa vie, et je me dois justice :
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance,
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
Et suis trop au-dessus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferais-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivrait pour te faire la cour !
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :
Ta vie avec la sienne est trop incompatible ;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,

HÉRACLIUS.

Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS

Nous verrons la vertu de cette âme hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, Madame, adieu : je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCÈNE III

PHOCAS • PULCHÉRIE • EXUPÈRE
AMYNTAS

PHOCAS

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes :
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE

Moi, pleurer ! moi, gémir, tyran ! J'aurais pleuré
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,

Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère ;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS

Explique, explique mieux le fond de ta pensée ;
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon âme ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien ; mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS

Eh bien ! il va périr ; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains ;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'Etat, qui dans leur mort voyait trop sa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine ;
Ils trompaient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avait jamais vu la cour ni l'Empereur.
Crains, tyran, crains encor : tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paraître ;

Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même, à leur défaut, je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV

PHOCAS • EXUPÈRE • AMYNTAS

PHOCAS

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
  Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine ;
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine ;
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi :
Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPÈRE

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous envoirons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice.
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPÈRE

Qui l'osera, Seigneur ?

PHOCAS

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté ;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ;

Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de votre part assembler vos amis,
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V

EXUPÈRE • AMYNTAS

EXUPÈRE

Nous sommes en faveur; ami, tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMYNTAS

Quelque allégresse ici que vous fassiez paraître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPÈRE

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur :
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne plus les entendre.
Allons : pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

HÉRACLIUS • EUDOXE

HÉRACLIUS

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connais mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère :
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui voulait me trahir.

EUDOXE

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous, pour qui son amour a forcé la nature ?

HÉRACLIUS

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui fallait celer ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'était vous hasarder sur la foi d'Exupère :
Elle en doutait, Seigneur ; et par l'événement
Vous voyez que son zèle en doutait justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,

HÉRACLIUS.

Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaissait mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

HÉRACLIUS

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi ?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE

Quoi ? pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie !

HÉRACLIUS

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour ?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissait ici de le faire empereur,
Je pourrais lui laisser mon nom et son erreur ;
Mais conniver[5] en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

EUDOXE

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande :
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposait ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS

Il n'est plus temps, Madame : un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudrait seconder mes desseins,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II

PHOCAS • HÉRACLIUS • EXUPÈRE
EUDOXE • Troupe de gardes

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRACLIUS

A-t-elle quelque part...?

PHOCAS

Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.
à Héraclius.
Ses pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié ?

HÉRACLIUS

Seigneur...

PHOCAS

Je sais pour lui quelle est ton amitié :
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS

Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS

Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE III

PHOCAS • HÉRACLIUS • MARTIAN
EXUPÈRE • Troupe de gardes

HÉRACLIUS

Je sais qu'en ma prière il aurait peu d'appui ;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :

Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS

Tu l'obtiendras entière :
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN

Ah ! Prince ! j'y courais sans me plaindre du sort ;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche ;
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Ecoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connais ton sang et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton père ;
Et semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS

Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS

Si ce billet fut vrai, Seigneur, il ne l'est plus :
J'étais Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avait pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.

Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupait votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le faible souvenir en trois ans s'en perdit :
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne aurait été ravie,
Je me croirais, Seigneur, coupable infiniment
Si je souffrais encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

MARTIAN

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran ; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

à Héraclius.

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas ;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
Ah ! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance :
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS

En quel trouble me jette une telle dispute !
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir ?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPÈRE

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable ?

PHOCAS

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE

Elle a pu les changer, et ne les changer pas,
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la Princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN

Léontine ?

HÉRACLIUS

Elle-même.

MARTIAN

Ah ! ciel ! quelle est sa ruse !
Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux ;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis ;
Mais de mon ignorance elle espérait ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

PHOCAS

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPÈRE

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS

Que de pensers divers ! que de soucis flottants !

EXUPÈRE

Je vous en tirerai, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPÈRE

Oui, si nous connaissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort :
Dedans Héraclius il a gloire solide,

Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HÉRACLIUS

Mon nom seul est coupable, et sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter ;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice :
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait sollicité ;
Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret aurait su m'en défendre.

HÉRACLIUS

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste[6],
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'était ton succès qu'attendait sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian ! à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

SCÈNE IV

PHOCAS • HÉRACLIUS • MARTIAN
CRISPE • EXUPÈRE • LÉONTINE • Gardes

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi :
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, Madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, Seigneur ?

PHOCAS

Tu l'ignores, infâme !
Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence :
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui[7] ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes ;
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.

Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon âme jouira de ton inquiétude :
Je rirai de ta peine ; ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS

Et si je les punis tous deux sans les connaître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS

Quelle reconnaissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorais !
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE

Il m'en désavouerait ;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connaître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'aurait ressemblé, s'il eût su sa naissance :

Il serait lâche, impie, inhumain comme toi,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPÈRE

L'impudence et l'orgueuil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, Seigneur, quelques moments en garde.
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS

Achève, si tu peux, par force ou par adresse,
Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCÈNE V

EXUPÈRE • LÉONTINE

EXUPÈRE

On ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon âme ;
C'est passer trop longtemps pour traître auprès de vous.
Vous haïssez Phocas ; nous le haïssons tous...

LÉONTINE

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LÉONTINE

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPÈRE

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE

Cache une intention fort noble et fort hardie.

EXUPÈRE

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés.
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance;
Et nous en croyant tous dans notre âme indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y fallait rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPÈRE

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui:
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment;
Que sa milice, éparse à chaque coin des rues,
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts: c'en est fait, il est mort;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grâce, faites-moi connaître qui je sers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile,
Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPÈRE

Je vous dis vrai, Madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE

Ne me fais point ici de contes superflus :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE

Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien ;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

HÉRACLIUS

Quelle confusion étrange[8]
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connaissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paraît si pure,
Que je ne saurais présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grâce qu'il me veut faire
Etonne et trouble ma colère ;

Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon âme au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II

HÉRACLIUS • PULCHÉRIE

HÉRACLIUS

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

PULCHÉRIE

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE

Il le pense, Seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère :
Comme si j'étais fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourrait me révéler !

HÉRACLIUS

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle !

HÉRACLIUS.

Aidez-moi cependant, Madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE

Ah ! Prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS

Moi, la craindre, Madame ! Ah ! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi, comme fils toujours il me regarde ;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde ;
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir ;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance ;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie :
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout ; et dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE

Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
Rien ne le touche assez pour le faire douter ;

Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS

A ces marques en lui connaissez Martian ;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance :
La pitié l'accompagne et la reconnaissance.
Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi :
La haine qu'il lui doit ne saurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'âme la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte :
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
Vous le devez haïr, et fût-il votre père :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.

Doutez, mais haïssez ; et quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre ;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant : on murmure, on menace ;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place ;
Exupère est allé fondre sur ces mutins ;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCÈNE III

PHOCAS • HÉRACLIUS • MARTIAN
PULCHÉRIE • Gardes

PHOCAS

Eh bien ! se rendra-t-il, Madame ?

PULCHÉRIE

Quelque effort que je fasse à lire dans son âme,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frère qu'il me rend serait déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre,
En faveur de mon sang je ferai grâce au vôtre ;
Mais je veux le connaître, et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

à Héraclius.

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincible charmes,
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS

Et pour reconnaissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisse mourir.

HÉRACLIUS

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS

C'est vous le rendre assez que le faire connaître.

PHOCAS

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS

Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avais forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter ?

HÉRACLIUS.

Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;
Et ce serait un monstre horrible à vos Etats
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites :
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS

Perfides, arrêtez !

MARTIAN

Ah ! que voulez-vous faire,
Prince ?

HÉRACLIUS

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous :
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS

N'attente rien, barbare !
Je suis...

PHOCAS

Avoue enfin.

HÉRACLIUS

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
à Octavian.
Frappe.

HÉRACLIUS

Arrête ; je suis... Puis-je le prononcer ?

PHOCAS

Achève, ou...

HÉRACLIUS

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, Seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit ;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père,
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ;
Mais sachez que vos jours me répondront des siens :
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre :
Et de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui :
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon âme n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils ; mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet :
Ne laisse plus de place à la supercherie ;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis ?

PULCHÉRIE

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
Quoi ? son consentement étoufferait ma haine !
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer !
J'aurais pour cette honte un cœur assez léger !
Je pourrais épouser ou ton fils, ou mon frère !

SCÈNE IV

PHOCAS • HÉRACLIUS • PULCHÉRIE
MARTIAN • CRISPE • Gardes

CRISPE

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère :
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;
Il a fait prisonnier leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.
Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.
Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
à Pulchérie.
Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment ;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
Toi...

PULCHÉRIE

Ne menace point ; je suis prête à mourir.

PHOCAS

A mourir ! jusque-là je pourrais te chérir !
N'espère pas de moi cette faveur suprême,
Et pense...

PULCHÉRIE

A quoi, tyran ?

PHOCAS

A m'épouser moi-même
Au milieu de leur sang à tes pied répandu.

PULCHÉRIE

Quel supplice !

PHOCAS

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE V

HÉRACLIUS • MARTIAN • PULCHÉRIE

PULCHÉRIE

Le lâche, il vous flattait lorsqu'il tremblait dans l'âme.
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; et s'il opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la faiblesse ;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.
A peine est-il sorti de ces lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paraître.

HÉRACLIUS

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

PULCHÉRIE

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le fils pour éviter le père :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous;
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE

Feindre et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS

Pour tromper un tyran, c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS

Vous, Prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

MARTIAN

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE

Ah ! princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaissais trop pour juger autrement,
Et de votre conseil et de l'événement,
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire ;
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS

Admirez cependant quel malheur est le mien.
L'obscure vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne peut me rendre digne :
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connaître.

HÉRACLIUS.

PULCHÉRIE

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur est grand ; mais quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCÈNE VI

HÉRACLIUS • MARTIAN • PULCHÉRIE
AMYNTAS

AMYNTAS

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS

Que nous dis-tu ?

AMYNTAS

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS

De quoi ?

AMYNTAS

De tout l'empire.

MARTIAN

Et par toi ?

AMYNTAS

Non, Seigneur :
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS

Et quelle heureuse main finit notre misère ?

AMYNTAS

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN

Lui, qui me trahissait ?

AMYNTAS

C'est de quoi s'étonner :
Il ne vous trahissait que pour vous couronner.

HÉRACLIUS

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMYNTAS

Son ordre excitait seul cette mutinerie.

MARTIAN

Il en a pris les chefs, toutefois ?

AMYNTAS

Admirez
Que ces prisonniers même avec les conjurés
Sous cette illusion couraient à leur vengeance :
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restait faible, et sans aucun ombrage ;
Crispe même à Phocas porte notre message :
Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime ; et soudain Exupère :
« Qu'on arrête, dit-il ; le premier coup m'est dû :
C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que « Vive Héraclius ! »
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent ;
Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

AMYNTAS

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII

HÉRACLIUS • MARTIAN • LÉONTINE
PULCHÉRIE • EUDOXE • EXUPÈRE
AMYNTAS • Troupe

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, Madame? et changeons-nous de sort?
Amyntas nous fait-il un fidèle rapport?

LÉONTINE

Seigneur, un tel succès à peine est concevable;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, *à Exupère.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre:
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler:
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure,

HÉRACLIUS

Peut-être en vous par là s'explique la nature;
Mais, Prince, votre sort n'en sera pas moins doux.
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
à Léontine.
Terminez donc, Madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

LÉONTINE

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas ; croyez l'Impératrice.
à Pulchérie, lui donnant un billet.
Vous connaissez sa main, Madame ; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

Billet de Constantine

PULCHÉRIE *lit.*

Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
Après avoir donné son fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux, par un second échange,
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

Constantine.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frère !

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

à Martian.

Mais pardonnez, Seigneur, à mon zèle parfait,
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN

Je ne m'oppose point à la commune joie ;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS

Donc pour mieux l'oublier, soyez encore Léonce :
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils.

à Eudoxe.

Vous, Madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, *à Exupère et Amyntas.*

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnaissance,
Reconnaissons, amis, la céleste puissance :
Allons lui rendre hommage, et d'un esprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN D'HÉRACLIUS

ANDROMÈDE

NOTICE

Entre la création d'*Héraclius* et celle d'*Andromède* (janvier 1650), trois ans se sont écoulés. Le projet initial d'*Andromède* date cependant de 1647. Le cardinal Mazarin invite en effet à cette date Corneille à imaginer une tragédie qui se prêtât aux "merveilleux changements de Théâtre, aux machines et autres inventions jusqu'à présent inconnues en France". Ces nouveautés spectaculaires venaient d'Italie, et Mazarin, que l'on accusait de dépenser plus d'argent aux machines de théâtre qu'à celles de la guerre, voulait les introduire en France. Il fit pour cela appel à l'Italien Torelli, architecte-machiniste plein d'invention, qui parvenait, à l'aide de tout un jeu compliqué de contrepoids, à changer en quelques instants tout l'aspect du théâtre sous les yeux émerveillés des spectateurs. Corneille était en somme convié à écrire le livret d'un opéra à grand spectacle, tout le mérite de ce spectacle devant naturellement aller aux ingéniosités du machiniste. Ce qui ressort clairement des chiffres prévus au contrat, Corneille devant recevoir 2.400 livres, et Torelli plus de 12.000. Le spectacle était annoncé pour le Carnaval de 1648. Il ne put être donné. En effet, vers la fin de 1647, le roi Louis XIV — il est âgé de neuf ans — est tombé gravement malade de la petite vérole. Vincent de Paul, nommé par la régente Anne d'Autriche "président du conseil de conscience", et qui est ennemi des divertissements trop souvent offerts au jeune roi, s'emploie, à cette occasion, à détourner la reine de ces amusements profanes. La guérison et la convalescence du roi correspondent à une période d'austérité à la Cour, austérité qui ne manque pas de gagner la ville, et de laquelle les comédiens, réduits à l'inactivité, se plaignent.

Pieuse dans ses origines, cette austérité se trouve bien-

tôt renforcée par les événements intérieurs. La Fronde éclate : 26 août 1648, Journée des Barricades ; en janvier 1649, le roi quitte un Paris peu sûr. Il n'y rentrera qu'en août. Ces événements ne sont pas sans influences sur la carrière "civile" de Pierre Corneille : en janvier 1650, au moment où est enfin représentée *Andromède*, il est nommé procureur aux Etats de Normandie, en remplacement du sieur Baudry, qui a été destitué pour avoir pris part, avec les Longueville, aux tentatives d'insurrection de Normandie. Cette même année 1650, Thomas Corneille, qui a fait ses débuts au théâtre, épouse la sœur de la femme de Corneille, Marguerite Lampérière.

C'est donc en janvier 1650 qu'a lieu la première représentation d'*Andromède*, avec la merveilleuse machinerie de Torelli. Nous ignorons tout de sa première distribution. Le spectacle se donna au Petit-Bourbon. L'Hôtel du Petit-Bourbon, de très vastes dimensions, prolongeait le Louvre, le long des quais de la Seine, la colonnade n'étant pas encore construite. (Elle sera élevée, sur les plans de Claude Perrault, entre 1665 et 1670.) Dans la grande salle de ce Palais se donnaient les grands ballets et divertissements du roi : c'était sans doute la seule salle de Paris qui fût capable de permettre aux machines de Torelli de produire leur plein effet.

Corneille a emprunté son sujet aux *Métamorphoses* d'Ovide (livres IV et V). C'est un sujet fort propre à la féerie, beaucoup plus qu'à la tragédie, — encore que ce soit sous l'indication de "Tragédie" qu'*Andromède* ait été publiée en 1651. Nous n'avons pas à insister ici sur la valeur dramatique de ce sujet, ni sur les libertés que Corneille a prises avec la légende telle que la rapporte Ovide : la lecture de l'*Examen* qu'il a fait de sa pièce apporte sur ces points tous les éclaircissements désirables. Il nous paraît plus intéressant de laisser entendre, à l'aide de textes de l'époque, en quoi consistait cette machinerie de Torelli qui suscita un engouement parisien : engouement certain mais modéré lors des représentations de 1650 (la Cour y assista le 22 février, et le jeune roi dut s'amuser beaucoup au spectacle de Pégase volant en

plein ciel et de Vénus portée sur scène par l'étoile qui porte son nom) — beaucoup plus vif lors de la reprise qui en fut faite, du vivant de Corneille, en 1682.

Voici comme, en 1650, Renaudot, dans sa *Gazette*, exprime son émerveillement : " Il (le rideau) se lève avec une telle vitesse que l'œil le plus subtil, quelque attachement qu'il y apporte, ne peut suivre la promptitude avec laquelle il disparaît, tant les contre-poids qui l'élèvent sont industrieusement proportionnés à sa grande étendue. Etant haussé, il se présente un bocage, que la perspective, par une agréable tromperie, fait paraître de deux ou trois lieues d'étendue, lequel serait borné des agréables collines du mont Parnasse, s'il n'était percé à jour de ses grottes, au travers desquelles se voit un lointain de mer à perte de vue... Le char du Soleil ne s'est pas plutôt éloigné que ce grand bocage, ce Parnasse, ces grottes, et tous ces autres objets qui continuent de suspendre et de tenir en admiration les esprits des spectateurs, disparaissent avec tant de vitesse par un autre nouvel artifice, qu'il ne se marque point de distance entre ces premiers objets et ceux qui leur succèdent, qui servent de décoration au premier acte de cette tragédie, dont vous n'avez encore vu que le prologue. Cette décoration est la ville capitale du royaume d'Ethiopie, ornée de quantité de palais superbes de différentes modes, de plusieurs portiques, de grandes places publiques et de spacieuses rues, où l'architecture est si bien observée, qu'on se persuade aisément qu'une ville bâtie de cette manière serait beaucoup plus superbe et plus magnifique que l'ancienne Rome en sa plus grande splendeur, comme il est facile aux choses feintes de surpasser les véritables. " Etc.

Lors de la reprise d'*Andromède* en 1682, il semble que ce soit au cheval Pégase qu'ait été surtout l'admiration publique. Voici ce qu'en dit Donneau de Visé, dans son *Mercure de France* (ancien *Mercure galant*) : " Comme on renchérit toujours sur ce qui a été fait, on a représenté le cheval Pégase par un véritable cheval, ce qui n'avait jamais été vu en France. Il joue admirablement son rôle et fait en l'air tous les mouvements qu'il pourrait faire

sur terre. Je sais que l'on voit souvent des chevaux vivants dans les opéras d'Italie ; mais si nous voulons croire ceux qui les ont vus, ils y paraissent liés d'une manière qui, ne leur laissant aucune action, produit un effet peu agréable à la vue."

Cet éloge de la liberté des chevaux-comédiens français doit être tempéré par cette note d'un témoin oculaire et curieux : "Une personne qui a vu la représentation de cette remise *(reprise)* nous a instruits de la façon dont on s'était pris pour faire marquer à ce cheval une ardeur guerrière. Un jeûne austère auquel on le réduisait lui donnait un grand appétit ; et lorsqu'on le faisait paraître un gagiste *(employé du spectacle)* était dans une coulisse où il vannait de l'avoine. Ce cheval, pressé par la faim, hennissait, trépignait des pieds, et répondait ainsi parfaitement au dessein qu'on avait... Ce jeu de théâtre du cheval contribua fort au succès qu'eut alors cette tragédie. Tout le monde s'empressait de voir les mouvements singuliers de cet animal, qui remplissait de mieux en mieux ses devoirs." *(Histoire du Théâtre Français* des frères Parfait.)

Il est peu de chances qu'*Andromède* soit jamais reprise. Nous ne verrons donc point les mouvements singuliers d'un Pégase affamé, non plus que nous n'entendrons la musique de d'Assoucy, qui "donnait l'âme" aux vers de Corneille. Mais ces vers subsistent, et il en est beaucoup de purs et charmants. Dans les *Stances* d'Andromède attendant l'apparition du monstre, notamment, (III, I) où le

Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,

n'a pas cessé d'émouvoir les admirateurs de Valéry. Dans les Chœurs aussi — et Apollinaire n'aurait pas désavoué :

Reine de Paphe et d'Amathonte,
Mère d'Amour, et fille de la mer...

J. L.

A. M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret que de vous le rendre ainsi, et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnaître que c'est vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis; je vous l'ai promis et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque temps à vous-même; et pour peu

Le sens de ces initiales n'a pas été percé.

que vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres : ce serait vous faire un miroir où vous vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

tiré du quatrième et du cinquième livre des Métamorphoses *d'Ovide.*

Cassiope, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, fut si vaine de sa beauté, qu'elle osa la préférer à celle des Néréides, dont ces nymphes irritées firent sortir de la mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les terres de l'obéissance du Roi son mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remède à des misères si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponse qu'en reçurent ces malheureux princes fut un commandement d'exposer à ce monstre Andromède, leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécuter ce triste arrêt ; et cette illustre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendait que la mort, lorsque Persée, fils de Jupiter et de Danaé, passant par hasard, jeta les yeux sur elle : il revenait de la conquête glorieuse de la tête de Méduse, qu'il portait sous son bouclier, et volait au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il avait attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut d'elle-même qu'il apprit la cause de sa disgrâce ; et l'amour que ses premiers regards lui donnèrent lui fit en même temps former le dessein de combattre ce monstre, pour conserver des jours qui lui étaient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat, il eut loisir de tirer parole de ses parents que les fruits en seraient pour lui, et reçut les effets de cette promesse sitôt qu'il eut tué le monstre.

Le Roi et la Reine donnèrent avec grande joie leur fille à son libérateur ; mais la magnificence des noces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frère du Roi, et oncle de la Princesse, à qui elle avait été

promise avant son malheur. Il se jeta dans le palais royal avec une troupe de gens armés ; et Persée s'en défendit quelque temps sans autre secours que celui de sa valeur et de quelques amis généreux : mais, se voyant près de succomber sous le nombre, il se servit enfin de cette tête de Méduse, qu'il tira de sous son bouclier ; et l'exposant aux yeux de Phinée et des assassins qui le suivaient, cette fatale vue les convertit en autant de statues de pierre, qui servirent d'ornement au même palais qu'ils voulaient teindre du sang de ce héros.

Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite et le jugement moins formé, donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en serait enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avait ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tirât au sort pour voir celle qui lui devait être livrée, et que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la

voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du Roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire paraître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellation Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnait en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale

fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoique Ethiopiens. Ce n'est pas que les Mores les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vraisemblable que Persée, qui était Grec, et né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement de tous les peintres, et surtout l'autorité du grand Héliodore*, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer; et pour le nom, vous lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre; mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés; elles en font le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la tissure de ce poème; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables

* Auteur d'une *Histoire éthiopique,* traduite par Jacques Amyot en 1547.

pour les faire agir à propos : de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que, quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornements extérieurs, et où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse ; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encore paru sur nos théâtres ; et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune,* parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aie fui ou négligé aucunes occasions ; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

EXAMEN

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide aux quatrième et cinquième livres de ses *Métamorphoses,* qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur.

Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant pour la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en serait enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avait ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devait être livrée ; et que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre, remarquable, et attendu, non seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu

du Roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire, merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure ; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel à la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnait en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au rapport de Pline*, les habitants de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'était passée chez eux : ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur

* Pline, *Histoire naturelle*, V, 14.

extraordinaire, qu'ils disaient être du monstre à qui Andromède avait été exposée. Ils montraient un rocher proche de leur ville, où ils assuraient qu'elle avait été attachée ; et encore maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pèlerins qui vont à Jérusalem, et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuaient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisait passer pour histoire. Ils se croyaient par là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenaient avidement toutes sortes d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a fallu que la rencontre par hasard de ces os monstrueux que la mer avait jetés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, et de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi, je me suis attaché à Ovide, qui la fait arriver en Ethiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Cepheaque conspicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.*.

Il se pouvait faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, et la Syrie même, où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée. *Æthiopiam imperitasse Syriæ, Cephei regis ætate, patet Andromedæ fabulis***. Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose dou-

* "Il aperçoit les Ethiopiens et les champs de Céphée ; là, Andromède expiait injustement les excès de langage maternels", etc. Ovide, *Métamorphoses,* IV, 669.

** "Il est certain, par la fable d'Andromède, que l'Ethiopie, au temps du roi Céphée, exerçait sa domination sur la Syrie." Pline, XXXV.

teuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là ; et quelques bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrît d'une seule vue l'Ethiopie et Joppé, ce qu'il aurait dû faire, si ce qu'entend ce poète par *Cephea arva* n'était autre chose que son territoire.

Le même Ovide, dans quelqu'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

*Andromeda patriæ fusca colore suæ**.

Néanmoins, dans la Métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit que, n'eût été ses cheveux qui voltigeaient au gré du vent, et les larmes qui lui coulaient des yeux, Persée « l'eût prise pour une statue de marbre » :

*Marmoreum ratus esset opus***.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides, que jamais on n'a fait noires, il fallait que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Ethiopiens. Disons donc qu'elle était blanche, puisqu'à moins que cela il n'aurait pas été vraisemblable que Persée, qui était né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples

* "Andromède, qui avait la carnation foncée de son pays." Ovide, *Héroïde*, XV, 36.

** " Semblait être un ouvrage de marbre." Ovide, *Métamorphoses*, IV, 675.

devaient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés ; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise ; il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie : les quatre autres sont de pure invention. Il aurait été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue ; et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément ; il suffit qu'il n'y

ait pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique proche du temple, où se doit jeter le sort pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre : tout ce qui s'y dit se dirait aussi bien dans un palais ou dans un jardin; mais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu suivant le vraisemblable ou le nécessaire ; et il suffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons, pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un lieu nécessaire comme est la mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, et le combat de Persée contre le monstre qui ne pouvait se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des Dieux qu'on introduit. Andromède, au second acte, serait aussi bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes et avec son amant; mais comment se ferait l'apparition d'Eole dans ce cabinet! et comment les vents l'en pourraient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée comme nos sorciers? Par cette raison, il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal ; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse, qui peut se montrer et disparaître où et quand il lui plaît, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y aurait quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres serait cause qu'elle ne serait pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre ou une salle, ils ne sont fermés par haut que de nuages; et quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion assez prompte ni assez sévère sur le lieu, qui devrait être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence ; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce : autrement elle serait achevée dès le troisième, où l'on en verrait le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède : son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle est promise, et son dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres Dieux, qui termine la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés me donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poèmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savants au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout à fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard ; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide mieux à atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage ? Les anciens se servaient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvait faire arriver : Euripide vêtait ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié ; et Aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à la fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles ; et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose ; que les stances ne sauraient passer que pour vers ; et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiraient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote*, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poètes tragiques ont choisi l'ïambique, plutôt que l'hexamètre, qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans notre discours plus d'ïambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers des stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poètes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux ïambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques et d'hexamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux ; et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers

* *Poétique*, IV.

que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poèmes qu'ils y ont donnés ; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grâce à exprimer tout : la colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvements violents, ne leur sont pas propres ; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences imprévu, rappelle puissamment les attentions égarées ; mais il faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots de *peine* et *Chimène,* qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poète, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il serait bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcherait davantage du discours ordinaire, et sentirait l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hasardé celles de la Paix dans le prologue de la *Toison d'Or,* et tout le dialogue de celui de cette pièce, qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux Dieux dans les machines, on trouvera le même ordre ou le même désordre. Mais je ne pourrais approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prît soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour

exprimer son plaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucherait pas beaucoup, parce que cette étude marquerait un esprit tranquille, et un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion; outre que ce ne serait plus le sentiment présent de la personne qui parlerait, mais tout au plus celui qu'elle aurait eu en composant ces vers, et qui serait assez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de son âme ne répondît plus à ce qu'elle prononcerait. L'auditeur ne s'y laisserait pas émouvoir, et le verrait trop prémédité pour le croire véritable ; du moins c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque :

Nec nocte paratum
*Plorabit, qui me volet incurvasse querela**.

* "Qui entreprend de m'attendrir par sa plainte ne préparera pas ses pleurs pendant la nuit." Perse, *Satires*, I, 90-91.

ACTEURS

DIEUX DANS LES MACHINES

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
LE SOLEIL.
VÉNUS.
MELPOMÈNE.
ÉOLE.
CYMODOCE, Néréide.
ÉPHYRE, Néréide.
CYDIPPE, Néréide.
Huit vents.

HOMMES

CÉPHÉE, roi d'Ethiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Ethiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Ethiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du Roi.
AMMON, ami de Phinée.
AGLANTE, Nymphe d'Andromède.
CÉPHALIE, Nymphe d'Andromède.
LIRIOPE, Nymphe d'Andromède.
Un page de Phinée.
Chœur de peuple.
Suite du Roi[1].

La scène est en Ethiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée, proche de la mer.

ANDROMÈDE

PROLOGUE

L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faîte jusque dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paraît Melpomène, la muse de la tragédie; et à l'opposite dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL • MELPOMÈNE

MELPOMÈNE

Arrête un peu ta course impétueuse ;
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux ;
Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse :
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie ;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie :
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.

Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière
En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL

Charmante muse de la scène,
Chère et divine Melpomène,
Tu sais de mon destin l'inviolable loi :
Je donne l'âme à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes ;
Mais quand je puis le plus, je suis le moins à moi ;
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte :
Chaque jour sans repos doit et naître et mourir.
J'en suis esclave alors que j'y préside ;
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne règle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMÈNE

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée[2]
T'ont fait rompre ces lois ;
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus : tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lis je prépare aujourd'hui ;
Le ciel n'a fait que miracles en lui ;
Lui voudrais-tu refuser un miracle ?

LE SOLEIL

Non ; mais je le réserve à ces bienheureux jours
Qu'ennoblira sa première victoire ;
Alors j'arrêterai mon cours
Pour être plus longtemps le témoin de sa gloire.
Prends cependant le soin de le bien divertir,
Pour lui faire avec joie attendre les années[3]
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras lui doit assujettir.
Calliope[4] ta sœur déjà d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,

Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une *Iliade* et plus d'une *Enéide*.

MELPOMÈNE

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle !
Mais quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'aurai du moins cet avantage,
Que déjà je le vois, que déjà je lui plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
Déjà dans ses pareils je lui trace une image.
Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char ;
Et tout ce haut éclat où je les fais paraître
Lui peint plus qu'ils n'étaient, et moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL

Il en effacera les plus glorieux noms,
Dès qu'il pourra lui-même animer son armée ;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père et son aïeul tous rayonnants de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la Victoire,
Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendraient jaloux s'il n'était pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse ; je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMÈNE

Je sais déjà ce qu'on doit en attendre
Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde ;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions résonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMÈNE

Soleil, j'y vole ; attends-moi donc, de grâce.

LE SOLEIL

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMÈNE

vole dans le char du Soleil, et y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, et chantent cet air à la louange du Roi. Le dernier vers de chaque couplet est repété par le chœur de la musique.

Cieux, écoutez ; écoutez, mers profondes ;
Et vous, antres et bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix :
« Louis est le plus jeune et le plus grand des rois. »

La majesté qui déjà l'environne
Charme tous ses François ;
Il est lui seul digne de sa couronne ;
Et quand même le ciel l'aurait mise à leur choix,
Il serait le plus jeune et le plus grand des rois.

C'est à vos soins, Reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits ;
Ils sont partout suivis de la victoire ;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois
Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL

Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour
Mais c'est trop retarder le jour ;
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette province
Pour contempler ce prince
Je me suis arrêté.

Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.

FIN DU PROLOGUE

ACTE PREMIER

Cette grande masse de montagnes et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composaient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paraît comme passant par cette place pour aller au temple : elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le Roi la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCÈNE I

CASSIOPE • PERSÉE • Suite de la Reine

CASSIOPE

Généreux inconnu, qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang ou des rois ou des Dieux,
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le Roi,
Soyez-y juste juge entre les Dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère ;
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE

J'en ai déjà jugé, Reine, en vous imitant ;
Et si de vos malheurs la cause ne procède
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, Madame, apprendre de vous-même,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux
Où soudain la raison est complice des yeux ?

CASSIOPE

Ecoutez : la douleur se soulage à se plaindre ;
Et quelques maux qu'on souffre ou que l'on ait à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
  Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée :
Nos peuples, tous ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressèrent force jeux ;
Elle en donnait les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique allégresse ;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs,
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle !
Andromède jamais ne me parut si belle ;
Et voyant ses regards s'épandre sur les eaux
Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
Et promit à ses yeux la conquête du monde,
Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
Les miroirs vagabonds de son flottant berceau. »
  A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la Terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille ; et leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Eblouis et confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussitôt nous comparant leur choix ;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche : « En est-il parmi vous,
O nymphes ! qui ne cède à des attraits si doux ?
Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles,
Qu'entre nous la nature en forme de plus belles ? »

Je m'emportais sans doute et c'en était trop dit :
Je les vis s'en cacher de honte et de dépit ;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles :
L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles ;
J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.
  C'eût été peu des flots : la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain ; il suit, il brise, il tue ;
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts ;
Son haleine est poison, et poison ses regards :
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.
  Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes ;
Et voici ce qu'Ammon[5] répondit à nos larmes :
« Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
Au monstre qui le venge une fille à son choix,
Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède ;
      Le sort vous montrera
      Celle qu'il agréera :
Différez cependant les noces d'Andromède. »
  Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.
Le monstre disparu nous rend un peu de joie :
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie.
Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement :
Si l'on souffre un peu moins, on craint également ;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois ;
J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.
Déjà nous avons vu cinq beautés dévorées,
Mais des beautés, hélas ! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu,

Ne cédaient qu'à ma fille, et lui cédaient bien peu :
Comme si choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrés tâchait d'approcher d'elle,
Et que, pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayât sa force et mesurât ses coups.
  Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare ;
Et le sixième choix aujourd'hui se prépare :
On le va faire au temple ; et je sens malgré moi
Des mouvements secrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice ;
Et toutefois mon cœur, à force de trembler,
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
  Vous donc, qui connaissez et mon crime et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine,
Et si le ciel devait tant de sévérité
Aux premiers mouvements d'un peu de vanité.

PERSÉE

Oui, Madame, il est juste ; et j'avouerai moi-même
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème.
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
  Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères ;
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyait mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procède,
L'injustice rendue aux beautés d'Andromède.
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit !
Cette injure est sensible aux Dieux qu'elle ravit,
Aux Dieux qu'elle captive ; et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouis,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.
Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée.
A sa flamme peut-être il veut la réserver ;
Ou s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,

A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine :
Et voilà de vos maux la secrète origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPE

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les Dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes Dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous ;
Et quand pour l'espérer je serais assez folle,
Le Roi, dont tout dépend, est homme de parole ;
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance et glorieuse et chère :
Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE

Reine, le sang des Dieux vaut bien celui des rois...
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Voici le Roi qui vient.

SCÈNE II

CÉPHÉE • CASSIOPE • PHINÉE • PERSÉE

Suite du Roi et de la Reine

CÉPHÉE

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée.
Votre amour fait pour elle un inutile effort :
Je la dois comme une autre au triste choix du sort.
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime :
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtiments deviendraient éternels,
S'ils ne pouvaient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE

Est-ce un crime en ces lieux, Seigneur, que d'être belle?

CÉPHÉE

Elle a rendu par là sa mère criminelle.

PHINÉE

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux?

CÉPHÉE

Qui veut en bien juger n'a point le privilège
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilège.

CASSIOPE

Ce blasphème, Seigneur, de quoi vous m'accusez...

CÉPHÉE

Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre;
Et ne laissez paraître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.
à Phinée.
Je vous le dis encore, elle la crut trop belle;
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle :
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition.

PHINÉE

Déjà cinq fois, Seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CÉPHÉE

Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.

PHINÉE

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence :
Il pourra vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hasarder.

Mais quoi? n'est-il, Seigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle?

CÉPHÉE

Ah ! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne saurait mettre d'accord en moi
Les tendresses d'un père et les devoirs d'un roi;
Et par une justice à moi-même sévère,
Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

PHINÉE

Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CÉPHÉE

Celles que font les Dieux, qui, tout rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diraient mes sujets si je me faisais grâce,
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyaient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux?

PHINÉE

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces,
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes !

CÉPHÉE

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets !
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille :
Ses termes généraux comprennent ma famille;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle;

Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit :
La séparer longtemps d'un amant si fidèle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent, doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine.

CÉPHÉE

Vous prenez mal l'oracle ; et pour l'expliquer mieux,
Sachez... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux ?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières ?

Le ciel s'ouvre durant cette contestation du Roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus, qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue ; et cependant le peuple a le loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.

PERSÉE

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,
D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE

Ah ! je la reconnais, la déesse d'Eryce ;
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice :
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCÈNE III

VÉNUS • CÉPHÉE • CASSIOPE
PERSÉE • PHINÉE
Chœur de musique • Suite du Roi et de la Reine

CHŒUR

Reine de Paphe et d'Amathonte,
Mère d'Amour, et fille de la mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte

Que contre nous elle ait voulut s'armer,
Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine ?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel monstre après toi ?
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même ?

Venge l'honneur de ta naissance
Qu'on a souillé par un tel attentat ;
Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'Etat :
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part aussi le remède.

CASSIOPE

Peuple, elle veut parler ; silence à la Déesse ;
Silence, et préparez vos cœurs à l'allégresse.
Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer ;
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels ; ne tremble plus, ô mère !
On va jeter le sort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour apaiser de tout point sa colère.
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la Déesse.

CÉPHÉE

Allez, l'impatience est trop juste aux amants.

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remercîments ;
Et d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnaissance.

CHŒUR

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice !
Ainsi le Zéphyre en tout temps
Sur tes palais de Cythère et d'Eryce
Fasse régner les grâces du printemps !

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle ;
Et fais pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siècle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes ;
Et dans les rochers d'alentour
La même Echo qui redisait nos plaintes
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE

C'est assez... la Déesse est déjà disparue ;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue ;
Allons jeter le sort pour la dernière fois.
Malheureux le dernier que foudroiera son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Souillera de ses pleurs l'allégresse publique !
Madame, cependant, songez à préparer
Cet hymen que les Dieux veulent tant honorer :
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE

J'obéis avec joie, et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allais vous demander.

SCÈNE IV

CASSIOPE • PERSÉE • Suite de la Reine

CASSIOPE

Eh bien ! vous le voyez, ce n'était pas un crime,
Et les Dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.
Mais quoi ? vous soupirez ?

PERSÉE

J'en ai bien lieu, Madame.

CASSIOPE

Le sujet ?

PERSÉE

Votre joie.

CASSIOPE

Elle vous gêne l'âme ?

PERSÉE

Après ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est ou m'entendre ou me croire bien peu.
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon âme en frémit et mon cœur en soupire.
Pouvais-je avoir des yeux et ne pas l'adorer ?
Et pourrais-je la perdre et n'en pas soupirer ?

CASSIOPE

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle était promise,
Et qu'en vain son bonheur domptait votre franchise ?

PERSÉE

Vouloir que la raison règne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable

Sans penser au succès dont sa flamme est capable ;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien :
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien ;
Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne,
Disais-je ; et ce rival qui possède sa foi,
S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. »
Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattais mon âme.
Pour nourrir des désirs d'un beau feu trop contents,
C'était assez d'espoir que d'espérer au temps ;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses,
Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choses.
Mais enfin la Déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étais indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas ! je valais bien Phinée.

CASSIOPE

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez ou royale ou divine :
Mon père est... Mais pourquoi contre vous l'animer ?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer ;
Il vengerait ma mort, si j'avais fait connaître
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître ;
Et votre grand bonheur serait mal assuré,
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie ;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE

Le temps vous fera voir pour souverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède ;

Et les Dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERSÉE

Ni le temps ni les Dieux ne feront ce miracle.
Mais allons : à votre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine ; c'est l'affaiblir que de le retarder ;
Et les Dieux ont parlé, c'est à moi de céder.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

Cette place publique s'évanouit en un instant pour faire place à un jardin délicieux ; et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paraître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes, qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCÈNE I

ANDROMÈDE • Chœur de Nymphes.

ANDROMÈDE

Nymphes, notre guirlande est encor mal ornée ;
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulais couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne serait pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande.
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.
  Quittez, Nymphes, quittez ces peines inutiles ;
L'augure déplairait de tant de fleurs stériles :
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE

Quoi ? Madame !

ANDROMÈDE

A tes yeux je vois que tu devines.
Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu ;
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père :

Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder :
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes !
Quoi ? toutes, l'aimez-vous ? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également ?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime :
Si je n'aimais ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il aurait eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE

Ce héros vaut beaucoup, puisqu'il a votre estime ;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÈDE

Que dis-tu ?

AGLANTE

Pas fait même une offre de service.

ANDROMÈDE

Ah ! c'est de quoi rougir toutes avec justice ;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CÉPHALIE

Où les vôtres, Madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux ;
Et pour peu qu'on vous voie et qu'on vous considère,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÈDE

Vous êtes une adroite ; achevez, achevez :
C'est peut-être en effet vous qui le captivez ;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne ;

Son visage et sa voix changent à tout propos ;
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots ;
Ses discours vont sans ordre ; et plus je les écoute,
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie ? où vont-ils ? répondez.

CÉPHALIE

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente, cette journée !

ANDROMÈDE

Taisons-nous : cette voix me parle pour Phinée ;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
Que des accents si doux m'expliquent son amour.

LE PAGE

Qu'elle est lente, cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel ! quel est l'heur d'un amant,
Si, quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment ?

Je dois posséder Andromède :
Juge, Soleil, quel est mon bien !
Vis-tu jamais amour égal au mien ?
Vois-tu beauté qui ne lui cède ?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.

Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

SCÈNE II

PHINÉE • ANDROMÈDE

Chœur de Nymphes • Suite de Phinée

PHINÉE

Ce n'est pas mon dessein, Madame, de surprendre,
Puisque avant que d'entrer je me suis fait entendre.

ANDROMÈDE

Vos vœux pour les cacher n'étaient pas criminels,
Puisqu'ils suivent des Dieux les ordres éternels.

PHINÉE

Que me direz-vous donc de leur galanterie ?

ANDROMÈDE

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE

Comment ?

ANDROMÈDE

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, et rendez-lui son change[6] ;
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grâce, écoutez-la ; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle,
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits ;
Comme il n'est point de si doux traits,
Il n'est point de cœur si fidèle.

De mille appas son visage semé
La rend une merveille ;
Mais quoiqu'elle soit sans pareille,
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de savoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'estime ;
Chacun, d'amour pour elle consumé,
D'un cœur lui fait un temple ;
Mais quoiqu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le ciel lui-même, en la voyant, charmé,
La juge incomparable ;
Mais quoiqu'il l'ait faite adorable,
Phinée est encor plus aimé.

Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amants, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.

LE PAGE

Heureux amant !

LIRIOPE

Heureuse amante !

LE PAGE

Ils n'ont qu'une âme.

LIRIOPE

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

LE PAGE ET LIRIOPE

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

LE PAGE

Le ciel le veut.

LIRIOPE

Vénus l'ordonne.

LE PAGE

L'amour les joint.

LIRIOPE

L'hymen va les unir.

LE PAGE

Douce union que chacun doit bénir !

LIRIOPE

Heureuse amour qu'un tel succès couronne !

LE PAGE ET LIRIOPE

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMÈDE

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

PHINÉE

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des Dieux,
Que leurs souhaits unis...

SCÈNE III

PHINÉE • ANDROMÈDE • TIMANTE
Chœur de Nymphes • Suite de Phinée

TIMANTE

Ah, Seigneur ! ah, Madame !

PHINÉE

Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton âme ?

TIMANTE

Le pire des malheurs.

PHINÉE

Le Roi serait-il mort ?

TIMANTE

Non, Seigneur ; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber... Hélas ! pourrai-je vous le dire ?

ANDROMÈDE

Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire ?

TIMANTE

Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous ?

PHINÉE

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes ?

TIMANTE

Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le Roi, qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des Dieux.

PHINÉE

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule ;
Et je tiendrais le Roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyait le sort.

TIMANTE

Le Roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord ;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice :
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

PHINÉE

Et toutes les trois fois le sort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre destinée :
Son ordre est immuable, il veut notre hyménée ;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux ;
Et ce n'est pas au sort à démentir les Dieux.

ANDROMÈDE

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie ;
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux
Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous.
Mais puisque ce n'était qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHINÉE

Et vous mourrez contente ! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter !
Détacher sans regret votre âme de la mienne !
Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienne !
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi !
  Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, Madame ;
J'accepte le supplice où vous livrez mon âme ;
Mais quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oubliera pas les lois de son devoir.
Je dois, malgré le sort, je dois, malgré vous-même,

Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnaître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avouerez bientôt, et j'aurai cette gloire
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement,
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMÈDE

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches,
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches !
Vous quitter sans regret ! Les Dieux me sont témoins
Que j'en montrerais plus si je vous aimais moins.
C'est pour vous trop aimer que je parais toute autre :
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre ;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas ! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême.
Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

PHINÉE

Hélas ! qu'il était grand quand je l'ai cru s'éteindre,
Votre amour ! et qu'à tort ma flamme osait s'en plaindre
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret :
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grâce ;
Mais pour moi, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant et lumière et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide :
Dessus toute mon âme elle seule préside ;
Elle y règne, et je cède entier à son transport ;
Mais je ne cède pas aux caprices du sort.
  Que le Roi par scrupule à sa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
La Reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE

La Reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle :
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment ;
Et sans doute le Roi livrera la Princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa faiblesse.

PHINÉE

Eh bien ! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMÈDE

Le Roi vient ; ne vous emportez pas.

SCÈNE IV

CÉPHÉE • PHINÉE • ANDROMÈDE
PERSÉE • TIMANTE
Chœur de Nymphes • Suite du Roi et de Phinée

CÉPHÉE

Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Épargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose.

ANDROMÈDE

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux ;
Et le coup qui surprend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, et je le dois bénir :
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,
Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses :
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces Dieux pour moi seule irrités,

Si je suis la dernière à leur courroux offerte,
Si le salut public peut naître de ma perte !
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien
Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre Etat la sûreté publique !

PHINÉE

Quoi ? vous vous obstinez encore à me trahir ?

ANDROMÈDE

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE

Honteuse obéissance à qui votre amour cède !

CÉPHÉE

Obéissance illustre, et digne d'Andromède !
Son nom comblé par là d'un immortel honneur...

PHINÉE

Je l'empêcherai bien, ce funeste bonheur.
Andromède est à moi, vous me l'avez donnée ;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée ;
Vénus l'a commandé : qui me la peut ôter ?
Le sort auprès des Dieux se doit-il écouter ?
Ah ! si j'en vois ici les infâmes ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres...

CÉPHÉE

Apprenez que le sort n'agit que sous les Dieux,
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux.
Votre perte n'est rien au prix de ma misère :
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père.
Il est d'autres objets dignes de votre foi ;
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que partout de ce monstre épandirent les rages ;
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un peuple est trop bien employé
Quand celui de ses rois en peut être payé ;
Et je ne connais point d'une perte publique
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CÉPHÉE

Craignez ces mêmes Dieux qui président au sort.

PHINÉE

Qu'entre eux-mêmes ces Dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourrait y résoudre ?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre ?
Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi ;
Andromède est mon sort, et mes Dieux, et mon roi ;
Punissez un impie, et perdez un rebelle ;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle :
J'y cours ; mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques Dieux...

Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Eole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volants en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paraissent deux à deux au milieu de l'air sur les ailes du théâtre, deux à la main gauche et deux à la droite ; ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.

SCÈNE V

ÉOLE • Huit Vents • CÉPHÉE
PERSÉE • PHINÉE • ANDROMÈDE
Chœur de Nymphes • Suite du Roi et de Phinée

CÉPHÉE

Arrêtez : ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'irritez plus les Dieux déjà trop irrités.

PHINÉE

Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités...

CÉPHÉE

Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde...

PHINÉE

A les trop irriter qu'est-ce que je hasarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre, s'il m'est dû!
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques Dieux...

ÉOLE, *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les Dieux à te haïr:
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.
Connais-moi pour ton infortune;
Je suis Eole, roi des vents.
Partez, mes orageux suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

Ce commandement d'Eole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étaient à ses côtés suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droite; deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter; deux autres, qui étaient à sa main gauche sur les ailes du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusque dans les nues.

ANDROMÈDE

O ciel!

CÉPHÉE

Ils l'ont saisie, et l'enlèvent en l'air.

PHINÉE

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler;
Je vous suivrai partout malgré votre surprise.

SCÈNE VI

CÉPHÉE • PERSÉE • Suite du Roi

PERSÉE

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise ;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais forcer le sort à prendre un autre cours.

CÉPHÉE

Vingt amants pour Nérée en firent l'entreprise ;
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

PERSÉE

Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée,
Seigneur ; et si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous ;
A quelque autre par là les Dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée.
Adieu : par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CÉPHÉE

Moi, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte partout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composaient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre : c'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage ; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises ; on en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paraît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jurerait que les vaisseaux qui flottent près de l'horizon, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des Dieux et du supplice d'Andromède ; aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCÈNE I

ANDROMÈDE, *au pied d'un rocher*

Deux Vents *qui l'y attachent*

TIMANTE • Chœur de peuple *sur le rivage.*

TIMANTE

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,
La Princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHŒUR

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infâmes bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE

Oui, c'est elle sans doute. Ah ! l'indigne spectacle !

CHŒUR

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.

Les vents s'envolent.

TIMANTE

Il en fera voir un, s'il en croit nos désirs.

ANDROMÈDE

O Dieux !

TIMANTE

Avec respect écoutons ses soupirs ;
Et puissent les accents de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes !

ANDROMÈDE

Affreuse image du trépas
Qu'un triste honneur m'avait fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors ! qu'on vous brave aisément !
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment !

Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parents, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare,
Il n'a qu'elle à considérer ;
Et quoi que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il diffère à me dévorer.

Etrange effet de mes malheurs !
Mon âme traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit ;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit ;
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes désirs !
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont ma flamme est encor la maîtresse
Coûte d'amers et longs soupirs !
O toi, dont jusqu'ici la douleur m'a suivie,
Va-t'en, souvenir indiscret ;
Et cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices ;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds ;
Laisse-moi...

SCÈNE II

CASSIOPE • ANDROMÈDE • TIMANTE
Chœur de peuple

CASSIOPE

Me voici, qui seule ai fait le crime ;
Me voici, justes Dieux, prenez votre victime :
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocents, et laisser les coupables,
Inhumains ! est-ce en être, est-ce en être capables ?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous presque fait ?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage ;
Andromède est ici votre plus digne image ;
Elle rassemble en soi vos attraits divisés :
On vous connaîtra moins si vous la détruisez.
Ah ! je découvre enfin d'où provient tant de haine :
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine ;
Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissants,
Elle aurait plus que vous et d'autels et d'encens ;
Chacun préférerait le portrait au modèle,
Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle.

ANDROMÈDE

En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes?
Qu'espérez-vous, Madame, à force de blasphèmes?

CASSIOPE

Attirer et leur monstre et leur foudre sur moi;
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi;
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes;
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes;
Et pour punir ta mère ils n'ont, ces cruels Dieux,
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux.
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie;
Que je souffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feraient grâce en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il fallait préparer,
Et que ces mêmes Dieux devaient tant honorer!
  Ce que nos yeux ont vu n'était-ce donc qu'un songe,
Déesse? ou ne vins-tu que pour dire un mensonge?
Nous aurais-tu parlé sans l'aveu du Destin?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses?
Si contre elle l'Envie émeut quelques déesses,
L'Amour en sa faveur n'arme-t-il point de Dieux?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure;
Neptune a soupiré pour de moindres appas;
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avait pas;
Et l'Amour en Psyché voyait bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
  Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? Au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,
Les tritons amoureux, malgré leurs Néréides,
Devraient déjà sortir de leurs grottes humides,

Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÈDE, *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir ?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.
Vous appelez le monstre. Ah ! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.
Il n'est mortel ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient : consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE

Je le vois, c'en est fait. Parais du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'était destinée ;
Parais, il en est temps ; viens en dépit des Dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux ;
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie ;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie ?

ANDROMÈDE

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur ;
Mais, sans doute, Madame, il est mort de douleur ;
Et comme il a du cœur et sait que je l'adore,
Il périrait ici, s'il respirait encore.

CASSIOPE

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osais tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine ;
Viens en donner la preuve, et par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours ;
Supplante ton rival par une illustre audace ;
Viens à droit de conquête en occuper la place :
Andromède est à toi si tu l'oses gagner.
  Quoi ? lâches, le péril vous la fait dédaigner !
Il éteint en tous deux ces flammes sans secondes !
Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes

Faire servir l'effort de nos bras impuissants
D'exemple et de reproche à leurs feux languissants ;
Faisons ce que tous deux devraient faire avec joie ;
Détournons sa fureur dessus une autre proie :
Heureuse si mon sang la pouvait assouvir !
Allons. Mais qui m'arrête ? Ah ! c'est mal me servir.

On voit ici Persée descendre du haut des nues.

SCÈNE III

ANDROMÈDE, *attachée au rocher*
PERSÉE, *en l'air, sur le cheval Pégase*
CASSIOPE • TIMANTE et le chœur, *sur le rivage.*

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant de se jeter à la mer.*

Courez-vous à la mort quand on vole à votre aide ?
Voyez par quels chemins on secourt Andromède ;
Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé...

CASSIOPE

Ah ! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est lui-même, Seigneur, que mon âme étonnée...

PERSÉE, *en l'air, sur le Pégase.*

Reine, voyez par là si je vaux bien Phinée,
Si j'étais moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des Dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE

Rien n'égale, Seigneur, un amour si fidèle ;
Combattez donc pour vous en combattant pour elle :
Vous ne trouverez point de sentiments ingrats.

PERSÉE, *à Andromède.*

Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHŒUR DE MUSIQUE, *cependant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des Dieux ! elle est votre conquête ;
Et jamais amant ni guerrier

Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire :
Combattez, combattez ;
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les Dieux dont vous sortez.

LE CHŒUR *répète.*

Courage, enfant des Dieux ! elle est votre conquête ;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la Reine.*

Voyez de quel effet notre attente est suivie,
Madame : elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez grâces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE

O ciel ! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur !
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre :
Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre ;
Et vous êtes, Seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des Dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée :
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée ;
C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui ;
Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE

Il faut la mériter par mille autres services ;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée :

L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise...

ANDROMÈDE

D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remercîment.

PERSÉE

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime ;
Méritez votre grâce, impétueux mutins,
Par votre obéissance au maître des destins.

Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée ; et on les voit en un moment détacher cette princesse, et la reporter par-dessous les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avaient apportée au commencement de cet acte. En même temps Persée revole en haut sur son cheval ailé ; et après avoir fait un caracol admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu disparaître la princesse : tandis qu'il volé, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'allégresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix ;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire tous, victoire à son amour !
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête ;
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée est disparu.*

Dieux ! j'étais sur ces bords immobile de joie.
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,
Embrasser ce vainqueur, et demander au Roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCÈNE IV

CYMODOCE • ÉPHYRE • CYDIPPE

Ces trois Néréides s'élèvent au milieu des flots.

CYMODOCE

Ainsi notre colère est de tout point bravée ;
Ainsi notre victime, à nos yeux enlevée,
Va croître les douceurs de ses contentements
Par le juste mépris de nos ressentiments.

ÉPHYRE

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec son destin être d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur ; et ses plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE

Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge ;
Du même sacrifice, et dans le même lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.
  Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux ;
Car son libérateur est sans doute un des Dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie ;
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie ;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODOCE

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre :
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre ;
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,

Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE

Je crois qu'il nous prévient ; les ondes en bouillonnent ;
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent :
C'est lui-même, parlons.

SCÈNE V

NEPTUNE • Les trois Néréides.

NEPTUNE, *dans son char formé d'une grande conque de nacre, et tiré par deux chevaux marins.*

Je sais vos déplaisirs,
Mes filles ; et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui, dans mon propre Etat m'osant faire la loi,
M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre ;
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre ;
Que même du Destin il soit indépendant ;
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers ;
Aussi leur souverain prendra notre querelle :
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle ;
Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu : consolez-vous, nymphes trop outragées ;
Je périrai moi-même, ou vous serez vengées :
Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

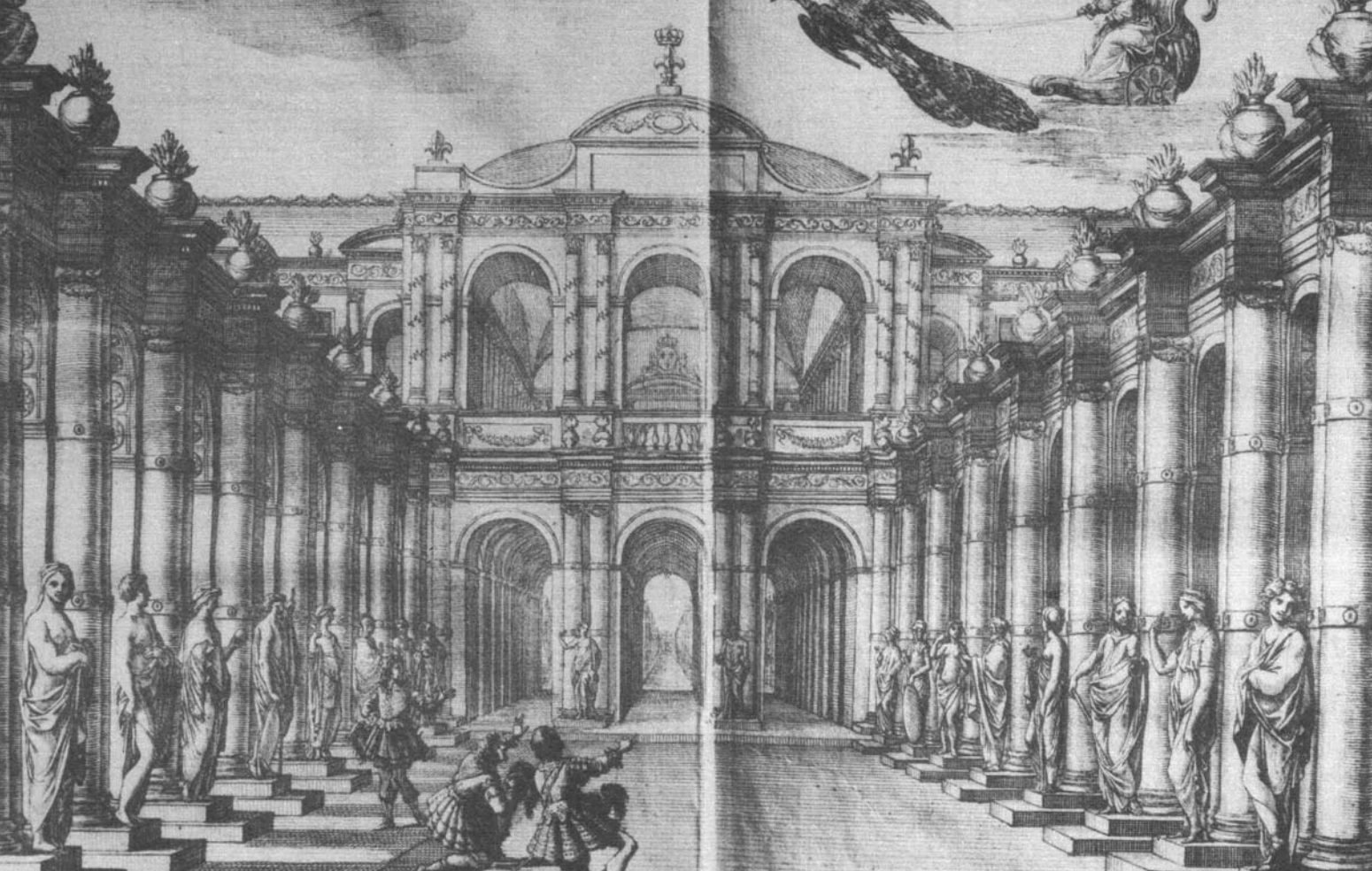
Il fond au milieu de la mer.

CYMODOCE

Après le doux espoir d'une telle promesse,
Reprenons, chères sœurs, une entière allégresse.

Les Néréïdes se plongent aussi dans la mer.

FIN DU TROISIÈME ACTE



ACTE QUATRIEME

Les vagues fondent sous le théâtre; et ces hideuses masses de pierres dont elles battaient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de carrées, en font les ornements: elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle, et leurs bases, corniches, amortissements, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; et par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de vue.

SCÈNE I

ANDROMÈDE • PERSÉE • Chœur de Nymphes
Suite de Persée

PERSÉE

Que me permettez-vous, Madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer?
Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédait Phinée?

ANDROMÈDE

Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous;
Et s'il l'a possédé, n'en soyez point jaloux.
Le choix du Roi l'y mit, le choix du Roi l'en chasse,
Ce même choix du Roi vous y donne sa place;
N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr,
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir :
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne :
De sorte, grand héros, qu'après le choix du Roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance!
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés!

Princesse, mon bonheur vous aurait mal servie,
S'il vous faisait esclave en vous rendant la vie,
Et s'il n'avait sauvé des jours si précieux
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différents.
J'ai vu parler pour moi les Dieux et vos parents ;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parents, et du vouloir des Dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même;
Et comme enfin c'est vous, et non pas moi, que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir et hasarde le reste ;
Et me soit votre choix ou propice ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos désirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret, si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables moments,
S'il vous ôte un obstacle à vos contentements.

ANDROMÈDE

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue et de ma destinée.
Après que par le Roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir c'était vous dire assez;
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc...

PERSÉE

Non, Madame : où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt,
L'excès de vos bontés pourraient en ma présence
Faire à vos sentiments un peu de violence :
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,

Pourrait en ma faveur séduire votre amour;
La pitié de mes maux pourrait même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur ou séduit ou surpris
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre âme;
Ne me répondez point, et consultez-la bien;
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien :
Je lui voudrais du mal s'il retranchait du vôtre,
S'il vous pouvait coûter un soupir pour quelque autre,
Et si quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissait votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content si vous vivez contente,
Et si l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu : je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grâce, et l'autre de justice.

ANDROMÈDE

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez;
Mais quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, Seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne saurait ignorer
Qu'ayant tout mérité, l'on doit tout espérer.

SCÈNE II

ANDROMÈDE • Chœur de Nymphes

ANDROMÈDE

Nymphes, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée?
Le Roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrais en secret à son commandement.
Ma flamme impatiente invoquait sa puissance,
Et courait au devant de mon obéissance.
Je fais plus : au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur;

Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux Dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos âmes
Eteint comme il leur plaît et rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyions au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime;
Au défaut de l'amour que Phinée emportait,
Il lui donnait dès lors tout ce qui lui restait;
Dès lors ces mêmes Dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le penchaient du côté qu'ils préparaient sa chute,
Et cette haute estime attendant ce beau jour
N'était qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE

Un digne amour succède à cette haute estime:
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement.
  Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes,
Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amants que sépare une légère offense
Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer...

ANDROMÈDE

Et j'y verrai de plus cette âme lâche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrâce;

Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui me voyant périr, voulut se conserver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes
En querellant les Dieux et menaçant les hommes.
S'il eût... Mais le voici : voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCÈNE III

ANDROMÈDE • PHINÉE • AMMON
Chœur de Nymphes • Suite de Phinée

PHINÉE

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le Roi, que la Reine,
Suivent les mouvements d'une faiblesse humaine :
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez !
Et toute votre foi demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense !

ANDROMÈDE

Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;
Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien ?
Quoi ? vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore !
Quand je sors de péril vous revenez à moi !
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi !
C'était de sa fureur qu'il me fallait défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre :
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.

ANDROMÈDE.

Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre ou de me voir à lui.

PHINÉE

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?
N'ai-je pas des Dieux même attiré la colère?
Lorsque je vis Eole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÈDE

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes
Et dedans mon péril vos sentiments ingrats
S'amusaient à des vœux quand il fallait des bras!

PHINÉE

Que pouvais-je de plus ayant vu pour Nérée
De vingt amants armés la troupe dévorée?
Devais-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyait au-dessus de tout l'effort humain?
Devais-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÈDE

Vous deviez l'espérer sous la foi d'un oracle.
Le ciel l'avait promis par un arrêt si doux!
Il l'a fait par un autre, et l'aurait fait par vous.
  Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amants dévorés pour Nérée
Vous laissaient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyaient de leur mort la même certitude;
Mais avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.
Que leur amour du vôtre était bien différent!

L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avait vingt amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avais qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amants, qui vous ont alarmé,
N'étaient pas tous aimés, et vous étiez aimé :
Ils n'avaient la plupart qu'une faible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi;
N'était-ce point assez pour mourir avec moi?
Pouviez-vous?...

PHINÉE

Ah! de grâce, imputez-moi, Madame,
Les crimes les plus noirs dont soit capable une âme;
Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnais à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissants n'avaient pu mettre obstacle,
Et tenais ma main prête à servir ma douleur
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMÈDE

Et vos respects trouvaient une digne matière
A me laisser l'honneur de périr la première!
Ah! c'était à mes yeux qu'il fallait y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monstre une première proie;
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs,
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurais regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulcre, où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurais désavoué la valeur de Persée;
Et me sauvant la vie il m'aurait offensée;
Et de ce même bras qu'il m'aurait conservé
Je vous immolerais ce qu'il m'aurait sauvé.

Ma mort aurait déjà couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'aurait pas soufferte;
C'est à votre refus que les Dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avaient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étais morte pour vous.
Qui pouvait le souffrir peut me voir sans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;
Et quand l'amour encor me parlerait pour lui,
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCÈNE IV

PHINÉE • AMMON • Suite de Phinée

PHINÉE

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
Eh bien! nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui, triomphant d'un monstre, a dompté votre cœur.
C'était trop peu pour lui d'une seule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur saura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une seule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour...

AMMON

Seigneur, auparavant d'une âme plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez la foudre à redouter?

PHINÉE

Je sais que Danaé fut son indigne mère :
L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère;

Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux
Ni moins chéri du ciel que les crimes des Dieux.

AMMON

Mais vous ne savez pas, Seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la tête coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous, s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher.
Soit une vérité, soit un conte, n'importe ;
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisque Andromède enfin voulait me voir périr,
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
Que fière de se voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
Cette tête est un monstre aussi bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui ;
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et monstres à combattre, et miracles à faire.
Peut-être quelques Dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il se dise sorti ;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paraît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poètes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.

SCÈNE V

JUNON, *dans son char, au milieu de l'air* • PHINÉE
AMMON • Suite de Phinée

JUNON

N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHINÉE

Elle-même paraît pour nous en assurer.

JUNON

Je ne serai pas seule : ainsi que moi Neptune
S'intéresse en ton infortune ;
Et déjà la noire Alecton[7],
Du fond des enfers déchaînée,
A, par les ordres de Pluton,
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée.
Fort de tant de seconds, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

PHINÉE

Nous te suivons, Déesse; et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices,
Que craindrons-nous, amis ? Nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle; et la faveur des cieux,
D'un contre-poids égal dessus nous balancée,
N'est pas entièrement du côté de Persée.

JUNON

Je te le dis encore, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux,

AMMON

Sous tes commandements nous y courons, Déesse,
Le cœur plein d'espérance, et l'âme d'allégresse.
Allons, Seigneur, allons assembler vos amis ;
Courons au grand succès qu'elle vous a promis :
Aussi bien le Roi vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINÉE

Non, demeurez pour voir ce qui se passe ;
Et songez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCÈNE VI

CÉPHÉE • CASSIOPE • ANDROMÈDE
PERSÉE • AMMON • TIMANTE • Chœur de peuple

TIMANTE

Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix :
Et voyant quel époux il donne à la Princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'allégresse.

CHŒUR *chante*

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez heureux, et vivez si longtemps,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire :
« Vivez, heureux amants. »

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moments
Fassent redire même à la voix de l'Envie :
« Vivez, heureux amants. »

Que les peuples les plus puissants
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent;
Qu'aux Dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent :
« Vivez, heureux amants. »

CÉPHÉE

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
Rendre grâces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
Allons dedans le temple avecque mille vœux
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune est irrité; les nymphes de la mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes submissions je dois les satisfaire.
Sur leurs sables, témoins de tant de vanités,
Je vais sacrifier à leurs divinités;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés,
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE

Souffrez qu'en même temps de ma fière marâtre
Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre;
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CÉPHÉE

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects règnent dessus vos âmes.
  Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter,
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnaissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantage sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admirait: aussi est-il juste que la demeure des Dieux l'emporte sur celle des hommes; et l'art du sieur Torelli est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paraître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre; et tous les accompagnements qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique; il est partout enrichi du même métal; et au devant de ce dôme l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour: on y verrait Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'était que l'attention que les spectateurs prêteraient à ce sacrifice les détournerait de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCÈNE I

PHINÉE • AMMON

AMMON

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival, presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la Déesse agréera la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les Dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup, sensible au cœur de l'inhumaine,
D'un injuste mépris fait une juste haine?
  Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, et non à l'irriter;

Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son âme.

AMMON

Mais, Seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire ?

PHINÉE

Tout, hormis l'irriter ; tout, hormis lui déplaire :
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux.

AMMON

Quittez, quittez, Seigneur, un respect si funeste ;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste :
En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs...

PHINÉE

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières.
Rarement un amant les peut goûter entières ;
Et quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte ;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son âme est abattue,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.
  Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger ;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma faiblesse
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante, peut-être encor tout étonnée,
N'était pas bien à soi quand elle s'est donnée ;
Et la reconnaissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendait le jour.

Au sortir du péril, pâle encore et tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur ;
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur ;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présents dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi :
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah ! si ce triste hymen se pouvait éloigner !

AMMON

Quoi ? vous voulez encor vous faire dédaigner ?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte ?

PHINÉE

Que veux-tu ? ne sois point le témoin de ma honte :
Andromède revient ; va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine ;
Et tu verras mes feux, changés en juste horreur,
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON

Je vous plains ; mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCÈNE II

CASSIOPE • ANDROMÈDE • PHINÉE
Suite de la Reine

PHINÉE

Une seconde fois, adorable princesse,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi...

ANDROMÈDE

Quoi ? vous voyez la Reine, et vous parlez à moi !

PHINÉE

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre :
Je serais trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserais plus votre infidélité
Si vous vous excusiez sur son autorité.
  Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente :
Dites-moi que votre âme à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit ;
Donnez-moi lieu de dire : « Elle-même elle en pleure,
Elle change forcée, et son cœur me demeure ; »
Et soudain, de la Reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas ! demander pour remède,
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement ?

CASSIOPE

Et quel droit sur ce cœur pouvait garder Phinée,
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti ?
Mais sorti, le dirai-je, et pouvez-vous l'entendre ?
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre.
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras venait de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre :
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.
  La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort ;
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE

Ah, Madame...

CASSIOPE

Eh bien ! soit, vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine ;
Certes, quelque douleur dont votre âme fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devaient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut, Persée...

PHINÉE

Ah ! c'en est trop, Madame ;
Ce nom rend, malgré moi, la fureur à mon âme :
Je me force au respect ; mais toujours le vanter,
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire ?
Et tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous,
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous ?
Mille et mille auraient fait des actions plus belles,
Si le ciel comme à lui leur eût prêté des ailes ;
Et vous les auriez vus encor plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux :
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvait l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter ;
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes ;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont grâces d'en haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des âmes vulgaires ;
Ou pour en mieux parler, la justice des cieux

Garde ce privilège au digne sang des Dieux :
C'est par là que leur roi vient d'avouer sa race.

ANDROMÈDE

Je dirai plus, Phinée ; et pour vous faire grâce,
Je ne veux rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours ;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
  Voyez ce qu'il a fait, lorsque après ces alarmes,
Me voyant tout acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les Dieux, ayant pour lui le Roi,
Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage ;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage ;
Il m'en a fait un don ; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grâce un si juste salaire ;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire ;
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairait pas.
  En usez-vous de même ? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence ?
Vous avez contre vous et les Dieux et le Roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi !
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve ;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parents, aux Dieux mêmes rebelle,
Vous crierez après moi sans cesse : « A l'infidèle ! »
  C'était aux yeux du monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foi se devait rechercher ;
Mon âme, encor pour vous de même ardeur pressée,
Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.

Mais puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie,
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE

Je perds donc temps, Madame, et votre âme obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée ?
Un peu de vanité qui flatte vos parents,
Et d'un rival adroit les respects apparents,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme et mes services ?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourraient être suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile[8] et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour :
C'est un présent des cieux, faites-lui votre cour ;
Plus fidèle qu'à moi, tenez-lui mieux parole :
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole ;
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÈDE

Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE

Il peut avec le temps être le plus à plaindre.

ANDROMÈDE

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au Roi de vos justes mépris.

SCENE III

CÉPHÉE • CASSIOPE • ANDROMÈDE

Suite du Roi et de la Reine

CÉPHÉE

Que faisait là Phinée? Est-il si téméraire
Que ce que font les Dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE

Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, Seigneur, et l'orage a passé.

CÉPHÉE

Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter sans trouble et sans rien hasarder,
C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder.
  Mais, Seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

CÉPHÉE

Jamais les feux sacrés et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvait l'accepter,
A moins d'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant;
Et leurs benins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêlait ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête

Consentir au bonheur que le ciel nous apprête ;
Et nos submissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CÉPHÉE

Les Dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait ;
N'en doutez point, Madame, aussi bien que Neptune,
Junon consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante ?

SCÈNE IV

CÉPHÉE • CASSIOPE • ANDROMÈDE
AGLANTE • Suite du Roi et de la Reine

AGLANTE

Ah ! Seigneur, au secours
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié : « Main basse ! » à lui seul, donnez tous ! »
Ceux qui l'accompagnaient tout aussitôt se rendent,
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent ;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens tout en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE

Dieux ! est-ce là l'effet de tant d'heureux présages ?
Allez, gardes, allez signaler vos courages ;
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE

Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes ;
Il a de ce héros trop pris les intérêts,

Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son père.
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé ;
Les Dieux achèveront ce qu'ils ont commencé ;
Oui, les Dieux à leur sang doivent ce privilège :
Y mêler notre main, c'est faire un sacrilège.

CASSIOPE

Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
C'est trop...

SCÈNE V

CÉPHÉE • CASSIOPE • ANDROMÈDE
AGLANTE • PHORBAS • Suite du Roi et de la Reine

PHORBAS

Mettez, grand roi, votre esprit en repos ;
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE

Le ciel n'est point menteur, et les Dieux sont nos maîtres.

PHORBAS

Aussitôt que Persée a pu voir son rival :
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal ;
Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage.
— Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée ; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux,
Et sauvez vos regards de ce présent des cieux :
J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse.
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever ;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver ;
J'entends le repentir succéder à l'audace ;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.

« Perfide, il n'est plus temps, » lui dit Persée. Il fuit :
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit ;
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre ;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierre transformés :
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte ;
Et tel voulait frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu ;
Tant cet affreux prodige...

SCÈNE VI

CEPHÉE • CASSIOPE • ANDROMÈDE
PERSÉE • PHORBAS • AGLANTE
Suite du Roi et de la Reine

CÉPHÉE, *à Persée.*

Est-il puni, ce lâche,
Cet impie ?

PERSÉE

Oui, Seigneur ; et si sa mort vous fâche
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état...

CÉPHÉE

Il n'est plus de ma race après son attentat :
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux Dieux par des liens si doux ;
Entrons sans différer.

Les portes se ferment comme ils veulent entrer.

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige ?

ANDROMÈDE.

Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devait rencontrer?

PERSÉE

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait la désavouerais-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII

MERCURE • CÉPHÉE • CASSIOPE
ANDROMÈDE • PERSÉE • PHORBAS
AGLANTE • Suite du Roi et de la Reine

MERCURE, *au milieu de l'air.*

Roi, Reine, et vous, Princesse, et vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
Ces portes du temple fermées,
Dont vos âmes sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
Tous les Dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
Et leur monarque tout-puissant
Vous le vient apprendre lui-même.

Mercure revole en haut après avoir parlé.

CASSIOPE

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHŒUR DE MUSIQUE

Maître des Dieux, hâte-toi de paraître,
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les grâces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.

Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumières, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés, deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, apaisés par les sacrifices des amants ; ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.

SCÈNE VIII

JUPITER • JUNON • NEPTUNE • CÉPHÉE
CASSIOPE • ANDROMÈDE • PERSÉE
PHORBAS • AGLANTE • Suite du Roi et de la Reine

JUPITER, *dans son trône, au milieu de l'air.*

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les Dieux.
Roi, Reine, et vous amants, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme à nous prodigués chaque jour ;
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon même y consent, et votre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens désarment son courroux.

JUNON

Venez, héros, et vous Céphée,
Prendre là-haut vos places de ma main.

NEPTUNE

Reine, venez ; que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE

Accablés et surpris d'une faveur si grande...

JUNON

Arrêtez là votre remercîment :
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un Dieu quand il commande.

Sitôt que Junon a dit ces vers, elle a fait prendre place au Roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la Reine et à la princesse Andromède ; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, cependant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.

CHŒUR

Allez, amants, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme aux Dieux prodigués chaque jour ;
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

FIN D ANDROMÈDE

NOTES

POMPÉE

1. *Hasarder :* exposer. "Je n'ai point voulu les hasarder par une route incertaine". Sévigné.

2. Se sont éloignés de. C'est une tournure qui était déjà vieillie du temps de Corneille. Mais elle s'est conservée pour le verbe *approcher :* approcher une ville.

3. *Voile,* dans ce sens, était indifféremment masculin ou féminin.

4. *Accort :* qui est à la fois avisé et de bonne grâce. "Je ne sais comment/ Il faut se faire accort ou parler faussement". Régnier, *Satire* VII.

5. *Succéder :* réussir.

6. *Respirer :* souhaiter. "Je ne respire que d'en recevoir". Sévigné.

7. Juba, roi de Numidie.

LE MENTEUR

1. *Faire banqueroute :* manquer à. "Autrement, quant à moi, je lui fais banqueroute". Régnier, *Satire* VI.

2. Cosme Bartole (1313-1356) fut, jusqu'à Cujas (1522-1590), le maître incontesté des études sur le droit romain.

3. *Gouverner :* vivre en certains termes avec quelqu'un.

4. *Donner tablature :* donner du souci. "C'était une petite personne dont la garde m'avait donné bien de la tablature". Lesage.

5. *Prendre à gauche :* prendre de travers, se tromper.

6. *Portefeuille.* Nous dirions "une serviette d'étudiant".

7. *Etre de beaucoup de métiers :* mener des intrigues, être prêt à se plier à beaucoup de conjonctures.

8. *Passer à la montre :* être acceptable. "Richard vécut longtemps et fit force bons tours,/ Dont celui-ci peut passer à la montre". La Fontaine.

9. *Se faire de mise :* se faire valoir, se faire accueillir.

10. *Incartades :* extravagances, folies. "Non, tout de bon quittez toutes ces incartades". Molière, *Misanthrope.*

11. *Se passer à :* se contenter de.

12. Ce sont les noms de généraux de l'empereur Ferdinand III, vaincus par les Français.

13. *Baye,* ou *baie :* tromperie, mystification. "La Muse,/Qui me repaît de baies en ses fous passe-temps..." Régnier, *Satire* XV.

14. Fées.

15. *Intrique :* intrigue, et masculin. Le mot *intrique* était déjà vieilli, et Thomas Corneille a corrigé ainsi le vers (éd. de 1692) : "Vous couvriront de honte en devenant publiques".

16. *Arrêter :* fixer.

17. C'est l'actuel Palais-Royal.

18. *Quartier :* résidence. "Ayez soin qu'on la mène,/Comme fille royale au quartier de la reine". Mairet.

19. "Le ressort par lequel le chien d'un pistolet s'abat sur le bassinet". Littré.

20. *Piper :* raffiner, exceller. "Il récitait une épigramme où il pensait avoir pipé". Cotin, *Ménagerie.*

21. *Coucher :* terme de jeu : mettre comme enjeu. Coucher d'imposture : parier sur le succès d'une imposture.

22. *Quitter sa part :* ne plus y prétendre, y renoncer.

23. *Sur le chevet :* sur le traversin. Un "livre de chevet" est celui que l'on garde à portée de la main.

24. *N'en casser que d'une dent :* signifie, d'après le dictionnaire de Furetière, qu'on n'obtiendra pas ce que l'on prétend.

25. *Prendre sur le vert :* prendre à l'improviste.

26. Cette plaisanterie, dit Voltaire, est tirée de l'opinion où l'on était alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort.

27. L'exclamation *Bonne bouche* revient à dire : "Et voilà, c'est fini". C'est en ce sens que l'expression se retrouve dans "garder pour la bonne bouche".

LA SUITE DU MENTEUR

1. *Faire gille :* s'enfuir. L'origine de cette expression, tombée en désuétude, est des plus incertaine. "Le guet vint, la canaille fait gille". Régnier, *Satire* XI.

2. *Attendre le boiteux :* attendre que le temps passe.

3. *Il n'a pas le double :* il n'a pas le sou. Le double, monnaie de cuivre, valait deux deniers.

4. *Donner dedans la vue :* plaire à.

5. *Ferrer la mule :* tromper sur un achat.

6. *Petites-Maisons :* hospice pour les aliénés mentaux.

7. *Coucher :* ici, faire étalage de, prétendre. "Il ne couche pas moins que de faire employer pour lui toutes les puissances". Trévoux.

8. Terme du jeu de paume.

9. *S'y passer :* s'en contenter.

10. *Souscrire :* signer.

11. *Apprendre une courante :* se rendre en courant.

12. *Tablatures :* instructions, leçons.

13. Vos imaginations.

14. *Feuille :* terme de joaillerie : petite lame de métal qu'on met sous les pierres précieuses pour les faire ressortir.

15. De l'enjouement, de l'humour. "Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique... et ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour,* qu'ils prononcent *yumor,* et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur... cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille". Voltaire, *Lettre à l'Abbé d'Olivet,* 21 avril 1762.

16. Me cède le pas.

17. Voyez Acte I, scène 6.

18. Personnage de *L'Astrée,* roman d'Honoré d'Urfé.

19. Autre personnage de *L'Astrée.*

20. *En faveur de :* à la faveur de.

21. *Garder le mulet :* équivalent à l'expression "attendre sous l'orme".

22. Cf. *Le Menteur,* Acte III, scène 5.

23. *But à but :* terme de jeu : à égalité.

24. *Tant que :* jusqu'à ce que.

25. Après ce vers, les éditions de 1645-1646 portent une addition d'une soixantaine de vers.

RODOGUNE

1. *Suborneur :* qui séduit en trompant.

2. *Gêner,* pris ici au sens fort : infliger des supplices.

3. *Se dispenser à :* se permettre de.

4. Le passage suivant est fort différent dans les premières éditions (1647-1655) :

Si nous avions autant de force que de cœur !
Mais que peut de vos gens une faible poignée
Contre tout le pouvoir d'une reine indignée ?

ORONTE

Vous promettre que seuls ils puissent résister,
J'aurais perdu le sens si j'osais m'en vanter :
Ils mourront à vos pieds; c'est toute l'assistance
Que peut à leur princesse offrir leur impuissance;
Mais doit-on redouter les hommes en des lieux
Où vous portez le maître et des rois et des Dieux ?

5. C'est ici le même mot qu'affecté : trompeur.

6. *Fier :* confier.

7. *Epoux :* ici, n'a que le sens — étymologique — de *fiancé.*

8. Les éditions antérieures à celle de 1660 portent ici quatre vers, que Corneille a supprimés :

Cette sorte de plaie est trop longue à saigner,
Pour en vivre impunie, à moins que de régner.
Régnons donc, aux dépens de l'une et l'autre vie;
Et dût être leur mort de ma perte suivie,
Dût le peuple...

9. *A la foule :* en foule.

10. L'édition de 1692 ajoute ici : *Il tire son épée et veut se tuer.*

THÉODORE

1. Il est d'usage d'ajouter à cette liste le nom d'*Amynlas :* c'est un personnage muet, dont Cléobule dit un mot dans la scène 4 de l'Acte IV, et qui paraît sur le théâtre dans la scène suivante.

2. On prononçait : *crouêtre.*

3. *Avorton :* employé ici dans un sens primitif, *qui n'a pas atteint son plein développement,* sans intention péjorative.

4. *Indice :* signe visible qui annonce un événement avec probabilité.

5. Ne le peux tenir que pour trop sûr.

6. Quelques exemplaires de l'édition de 1682 comportent là les vers suivants dont Thomas Corneille (éd. de 1692) et Voltaire (éd. de 1764) ont maintenu la suppression :

THÉODORE

Il ne t'a condamné qu'au nom de Théodore;
Mais si l'arrêt t'en plaît, l'effet m'en déshonore.
Te voir au lieu de moi payer Dieu de ton sang,
C'est te laisser au ciel aller prendre mon rang.
Je ne souffrirai point, quoique Valens ordonne,
Qu'en me rendant ma gloire on m'ôte ma couronne :

J'en appelle à Marcelle et, sans plus t'abuser,
Vois comme ce grand Dieu lui-même en vient d'user.
De cette même honte il sauve Agnès dans Rome.
Il daigne s'y servir d'un ange au lieu d'un homme.
Mais si dans l'infamie il vient la secourir,
Sitôt qu'on veut son sang il la laisse mourir.

DIDYME

Sur cet exemple donc ne trouvez pas étrange,
Puisqu'il se sert ici d'un homme au lieu d'un ange,
S'il daigne mettre au rang de ces esprits heureux
Celui dont pour sa gloire il se sert au lieu d'eux.
Je n'ai regardé qu'elle en conservant la vôtre,
Et ne lui donne pas mon sang au lieu d'un autre,
Quand ce qu'il m'a fait faire a pu m'en acquérir
Et l'honneur du martyre et le droit de mourir.

THÉODORE

Tu t'obstines en vain...

7. Quelques exemplaires de l'édition de 1682 comportent là les quatre vers suivants, également omis dans les éditions de Thomas Corneille et de Voltaire :

C'est moi de qui l'audace a terminé sa vie,
C'est moi par conséquent qui vous ôte Flavie,
Et sur qui doit verser ce courage irrité
Tout ce que la vengeance a de sévérité.

MARCELLE

O couple...

HÉRACLIUS

1. Affecte.

2. Contrée de l'Asie Mineure.

3. "Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est pas son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie." Voltaire.

4. *Foudre* était, au XVIIe siècle, indifféremment masculin ou féminin. Dans ses "Observations" (1672), Ménage écrit : "Dans le figuré, il est toujours masculin : *un foudre de guerre ;* dans le propre, on le fait aujourd'hui le plus souvent féminin."

5. Mot rare, du temps de Corneille déjà. *Conniver* signifie : fermer les yeux sur ce qu'on n'ose pas ou ne veut pas apercevoir.

6. *Inceste* n'est plus employé sous la forme adjective qu'il a ici.

7. Léontine désigne successivement Héraclius et Martian.

8. Voltaire signale qu'aux représentations d'*Héraclius,* au XVIIe siècle, ces stances étaient supprimées.

ANDROMÈDE

1. Il manque à cette liste des Acteurs le nom de Phorbas, qui dans la scène 5 du dernier acte fait un récit important et ne quitte plus le théâtre.

2. Evénements mythologiques en l'honneur desquels le Soleil "suspendit son cours".

3. En 1650, Louis XIV est roi depuis sept ans, et il a douze ans.

4. *Calliope :* muse de la Poésie épique et de l'Eloquence.

5. *Ammon :* Dieu du Soleil, à Thèbes d'Egvpte.

6. *Rendre le change :* donner la réplique. L'expression a la même origine que le moderne : *"rendre la monnaie de sa pièce".*

7. L'une des trois Furies. Son nom signifie : *infatigable.*

8. *Civile :* de simple politesse.

9. *Main basse :* terme de guerre. "Tuer sans recevoir à merci." Littré.

TABLE

POMPÉE
p. 5

LE MENTEUR
p. 83

LA SUITE DU MENTEUR
p. 185

RODOGUNE
p. 285

THÉODORE
p. 367

HÉRACLIUS
p. 455

ANDROMÈDE
p. 545

Notes
p. 635

Ce volume, tome troisième du Théâtre classique Français, composé entièrement à la main en Cochin par Deberny-Peignot a été tiré par l'Imprimerie Union à Paris, sur vergé à l'antique des papeteries Arjomari, et relié par Engel à Malakoff. La maquette, pour la typographie et la reliure, est de Jacques Daniel. Cette édition, hors commerce, réservée exclusivement aux membres du Club français du livre souscripteurs de la collection est numérotée par chiffres arabes sur le tome douzième et dernier.

Le club français du livre, 8, rue de la Paix, Paris 2e